



Ce livre est extrêmement personnalisé : l'auteur s'y engage. C'est son expérience, sa réflexion et sa prière qu'il nous révèle. On a vraiment l'impression d'entrer chez quelqu'un. Il s'agit bien d'un livre et d'un auteur. Pourtant, on se trouve plutôt dans le climat de la conversation à cœur ouvert. Une conversation qui met et remet en question bien des idées et des attitudes, sans jamais prendre pour autant le ton doctrinal ou spéculatif. A la lumière purifiante du désert, Carlo Carretto voit les choses dans leur vérité élémentaire, réduites à leur essentiel. C'est dans la simplicité, la spontanéité et le souci des hommes d'un disciple de Charles de Foucauld qu'il écrit son livre.

*(Prière et Vie, février 1967)*

APOSTOLAT DES EDITIONS

---

EDITIONS PAULINES

Notre couverture : à l'Asekrem, l'ermitage d'été du Père de Foucauld.

1

TEMOIGNAGES

carlo carretto

# lettres du désert





# LETTRES DU DESERT

## 1 - témoignages

Dans la collection « TÉMOIGNAGES »

---

- 1 - LETTRES DU DÉSERT, par Carlo Carretto (7<sup>e</sup> éd.).
- 2 - CARNETS D'UNE MAMAN, par P. de la Maduère (épulsé).
- 3 - MA VOCATION, C'EST L'AMOUR, par M. Laurence.
- 4 - CE QUI COMPTE, C'EST D'AIMER, par C. Carretto (4<sup>e</sup> éd.).
- 5 - LE SCANDALE DE LA FAIM INTERPELLE L'ÉGLISE, par l'Abbé Pierre
- 6 - LE CHRIST AU BAGNE, par Charles Alméras (4<sup>e</sup> éd.).
- 7 - JEUNES AU RENDEZ-VOUS, par Daniel Picot (épulsé).
- 8 - REQUIEM A BUCHENWALD, par Jean Héricourt (2<sup>e</sup> éd.).
- 9 - VOICI LA NUIT... par Jean Héricourt (2<sup>e</sup> éd.).
- 10 - L'ÉGLISE DU SILENCE TORTURÉE POUR LE CHRIST, par Richard Wurmbrand (5<sup>e</sup> édition, 70<sup>ème</sup> mille).
- 11 - ENTERREZ-MOI AVEC MES BOTTES, par S. Trench (2<sup>e</sup> éd.).
- 12 - CES PRÊTRES QUI ONT SU MOURIR, par M. Hasquenoph.
- 13 - AU-DELA DES CHOSES, par Carlo Carretto (3<sup>e</sup> éd.).
- 14 - SERMONS AU CACHOT, par R. Wurmbrand (2<sup>e</sup> éd.).
- 15 - TONNERRE DE CHINE, par Aloys Regensburger.
- 16 - LA FEMME DU PASTEUR, par Sabina Wurmbrand (3<sup>e</sup> éd.).
- 17 - LETTRES A DIEU, par Jean Oger (2<sup>e</sup> éd.).
- 18 - L'INVISIBLE LUMIÈRE, par S.-M. Durand.
- 19 - GRANIT ET AMOUR, par Aimé Roche.
- 20 - COMMANDOS JÉSUS, par Wilfried Kroll.
- 21 - LE DIEU QUI VIENT, par Carlo Carretto.
- 22 - LETTRES DU SANA, par Dominique Le Guen.
- 23 - EN ATELIER DE VIE CHRÉTIENNE, par Gilles Atrio.
- 24 - A BORD DE L'ARCHE, par Buster Lloyd-Jones.
- 25 - A L'OMBRE DES MERVEILLES, Par André Duchemin
- 26 - SOUVIENS-TOI DE TES FRÈRES, par Richard Wurmbrand

Carlo CARRETTO

# Lettres du désert

*Septième édition*

APOSTOLAT DES ÉDITIONS  
EDITIONS PAULINES

L'original de cet ouvrage a été publié aux Éditions « La Scuola » de Brescia (Italie) en 1964, sous le titre « Lettere dal Deserto ». La traduction française a été faite par Mademoiselle J. Humbert sur la sixième édition.

**NIHIL OBSTAT.**

Versailles, le 24 février 1966.  
J. Soulcié, cens. design.

**IMPRIMATUR.**

Versailles, le 25 février 1966.  
F. Tollu, deleg.

**Apostolat des Éditions, 46, rue du Four, F 75006 PARIS**

**Éditions Paulines, 250 nord, boulevard Saint-François.  
SHERBROOKE (Québec) CANADA**

**Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1973**

**Bibliothèque nationale du Québec**

**ISBN 0-88840-080-2**

## INTRODUCTION

---

*L'appel de Dieu est chose mystérieuse car il se fait entendre dans la pénombre de la foi. Et sa voix est si ténue et si discrète qu'il lui faut toute la résonance du silence intérieur. Pourtant, rien n'est plus décisif et plus bouleversant, rien n'est plus sûr et plus fort, pour l'homme qui vit sur cette terre.*

*Cet appel est continu : Dieu appelle toujours ! Mais il est des moments privilégiés pour cet appel divin, des moments que nous marquons d'un signe sur notre carnet de route, des moments que nous n'oublierons jamais.*

*Le premier appel de Dieu, je l'ai reçu à l'âge de dix-huit ans : il a déterminé ma vocation. J'étais alors instituteur dans un village de campagne.*

*A l'occasion du Carême, une mission vint évangéliser les habitants. J'y pris part et j'en gardai le souvenir d'une prédication désuète et ennuyeuse. Je peux, en tout cas, affirmer que les paroles entendues n'eurent aucune prise sur mon indifférence et mon état de péché. Mais lorsque je m'agenouillai devant un vieux missionnaire (je me souviens de ses yeux clairs et simples) pour lui confesser mes fautes, je sentis, dans le silence de mon âme, le passage de Dieu. Depuis ce jour, je sentis que j'étais chrétien et je constatai que ma vie en était changée.*

*Le second appel, je l'ai entendu à l'âge de vingt-trois ans. Je pensais à me marier et ne savais même pas qu'une autre voie pouvait exister pour moi.*

*Je rencontrai un médecin qui me parla de*

*l'Église et de la beauté d'un être tout entier à son service, bien que vivant dans le monde. Je ne sais ce qu'il advint pendant les jours qui suivirent cet entretien, ni comment cela advint ; le fait est que priant dans une église déserte où j'étais entré pour laisser libre cours au tumulte des pensées qui s'agitaient dans mon esprit, j'entendis cette même voix qui m'avait déjà parlé lorsque je m'étais confessé au Père de la mission. « Tu ne te marieras pas, tu m'offriras ta vie. Je serai ton amour pour l'éternité. »*

*Il ne me fut pas difficile de renoncer au mariage et de me consacrer à Dieu, car tout était changé en moi ; il m'aurait même paru étrange de m'éprendre d'une jeune fille, tellement Dieu comblait ma vie.*

*Ce furent des années de travail, de passions, de rencontres avec les âmes, de grands rêves. Mes erreurs mêmes — et j'en commis de nombreuses — étaient dues à la violence de ce qui brûlait en moi sans être encore purifié.*

*De nombreuses années passèrent et je me surpris souvent à prier Dieu de me faire entendre à nouveau le son de cette voix qui avait eu sur moi une influence si décisive.*

*Je l'ai entendu à nouveau à l'âge de qua-*

*rante-quatre ans. Et ce fut l'appel le plus grave de toute ma vie : l'appel à la vie contemplative. Il se révéla dans le plus profond de la foi, là où la nuit est absolue et où les forces humaines ne peuvent plus intervenir.*

*Cette fois, je devais dire oui sans rien comprendre : « Laisse tout et viens avec moi dans le désert. Je ne veux plus de ton action, je veux ta prière, ton amour. »*

*En me voyant partir pour l'Afrique, certains pensèrent à une crise de découragement, à une démission. Rien n'était plus inexact. Je suis d'une nature si optimiste et si riche d'espérance que je ne sais pas ce que c'est d'être découragé ou de renoncer à la lutte.*

*Non, ce fut un appel décisif. Et jamais je ne le compris comme ce soir des Vêpres de la Saint-Charles, en l'année 1954, lorsque je dis oui à la Voix.*

*« Viens avec moi dans le désert. » Il existe une vie plus grande que ton action : la prière. Il existe une force plus efficace que ta parole : l'amour.*

*Et je partis pour le désert.*

*Sans même avoir lu le Règlement des Petits Frères de Jésus, j'entrai dans leur Congrégation ; sans connaître Charles de Foucauld, je devins son disciple.*

*Il me suffisait d'avoir entendu la voix qui m'avait dit : « Voici ta route. »*

*C'est en cheminant avec les Petits Frères de Jésus sur les pistes du désert que j'ai découvert combien cette voie est belle, ce fut en suivant le Père de Foucauld que j'acquis la conviction d'être bien dans ma voie.*

*Mais ai-je raison d'écrire tout cela ?*

*Lorsque je suis arrivé à El Abiod Sidi Seik pour faire mon noviciat, mon maître m'a dit avec le calme parfait d'un homme qui avait vécu vingt ans dans le désert : « Il faut faire une coupure, Carlo. »*

*J'ai compris ce que signifiait cette phrase et j'ai décidé de faire cette coupure, même s'il m'en coûtait une lourde souffrance. J'avais dans mon sac un gros cahier sur lequel étaient relevées les adresses de mes amis : il y en avait des milliers. Le Seigneur, dans sa bonté, ne m'avait jamais privé de la joie de l'amitié et la barque de ma vie avait navigué sur un véritable fleuve d'amour. S'il restait en moi une souffrance cachée, c'était certainement celle de ne pouvoir — au moment de mon départ pour l'Afrique — parler à chacun d'eux, leur expliquer pourquoi je les abandonnais, leur dire que j'obéissais à un appel de Dieu et que je continuerais, quoi-*

*que sur un autre front, à militer avec eux dans l'apostolat.*

*Mais il fallait faire la fameuse « coupure », et je l'ai faite avec courage et avec une grande confiance en Dieu.*

*J'ai pris ce livre d'adresses qui était pour moi comme le dernier lien qui me rattachait à mon passé et je suis allé le brûler derrière une dune, au cours d'une journée de retraite. Je revois encore les cendres noires de ce cahier, lorsque le vent du Sahara les dispersa et les emporta.*

*Mais brûler une adresse ne signifie pas détruire l'amitié, et cela ne m'était pas demandé ; tout au contraire... Jamais, je n'ai tant aimé mes anciens amis, ni tant prié pour eux que dans cette solitude du désert. Je revois leurs visages, j'avais l'intuition de leurs problèmes, de leurs souffrances, une intuition que la distance rendait plus aiguë...*

*Mes amis formaient désormais pour moi une sorte de troupeau bien-aimé qui m'appartenait pour toujours et que je devais conduire avec moi chaque jour à la source de la prière.*

*Je les sentais autour de moi presque physiquement lorsque j'entrais dans l'Église de style arabe d'El Abiod ou, plus tard, dans*

*les fameux ermitages construits par le Père de Foucauld lui-même, à Tamanrasset, à l'Asekrem.*

*La prière était devenue ma plus grande tâche, ma plus dure fatigue quotidienne, et j'avais compris par vocation ce que signifie « porter les autres » dans notre prière.*

*Et, après bien des années, je peux dire que je me suis tenu à ma tâche, recevant la certitude de plus en plus claire que l'on ne perd pas son temps en priant, et qu'il n'existe pas de forme d'action plus parfaite pour aider ceux que nous aimons.*

*{ Il reste le problème du livre d'adresses que je n'ai plus en ma possession. Mais cela n'a pas grande importance car il existe d'autres moyens de rejoindre ses amis.*

*Je voudrais leur donner rendez-vous dans un de ces paysages merveilleux du Sahara, le soir, à l'heure du couchant, et les retrouver tous comme nous nous retrouvâmes tous ce fameux soir de septembre 1948, sur la place Saint-Pierre. Vous en souvenez-vous ?*

*Ici, il n'y aurait pas besoin de flambeaux, tellement le ciel est clair, illuminé par les étoiles. Nous resterions assis sur le sable, passant la nuit entière à nous raconter la vie de ces dernières années, les étapes parcou-*

*rues, les épreuves subies. Je pense que l'étoile du matin nous retrouverait encore en train de converser.*

*Pour moi, j'ai voulu écrire ici, dans ces « Lettres du Désert », les choses que je vous aurais dites si cette occasion m'en avait été donnée, ces choses qui certainement se trouvent être une partie de moi-même.*

*Rien de systématique, rien d'important, quelques idées mûries dans la solitude et qui gravitent toutes autour d'une action qui a été pour moi le plus grand don du Sahara : prier.*

*C'est vous, chers amis de jadis, qui direz si j'ai bien ou mal fait d'écrire ; mais je sens que cela nous servira au moins à une chose : repenser à la lumière d'une nouvelle expérience les problèmes qui ont été à la base de notre amitié.*

*Votre petit frère*  
**CARLO CARRETTO**

---

SOUS LA GRANDE PIERRE

La piste blanche de soleil se déployait devant moi en une ligne incertaine. Les ornières creusées dans le sable par les grands camions-citernes des pétroliers m'obligeaient à une gymnastique continue pour maintenir la direction de la jeep.

Le soleil était haut et je me sentais fatigué. Seul le vent qui soufflait sur le capot de la jeep permettait encore d'avancer, bien que la température fût infernale et que l'eau fût bouillante dans le radiateur. De temps à autre, mon regard se posait sur l'horizon. Je savais que dans cette zone, de gros blocs de granit émergeaient du sable par endroits, formant des lieux d'ombre très recherchés pour établir le campement et attendre que la fraîcheur du soir permette de poursuivre le voyage.

De fait, vers midi, je trouvais ce que je cherchais. De gros rochers apparurent sur la gauche de la piste ; et je m'approchai, persuadé que j'allais trouver un peu d'ombre.

Je ne fus point déçu. Sur la paroi nord d'un énorme bloc, haut d'une dizaine de mètres, une lame d'ombre se projetait sur le sable rose. Je mis ma jeep à contre-vent pour refroidir le moteur et je déchargeai le « gheiss », c'est-à-dire les objets nécessaires pour établir mon camp : une natte, le sac de vivres, deux couvertures et le trépied pour le feu.

Mais, m'approchant de la paroi qui était à l'ombre, je m'aperçus qu'il y avait déjà des hôtes : deux vipères s'étaient installées là, bien enroulées dans le sable chaud, et elles me surveillaient sans bouger. Je fis un saut en arrière, je m'approchai de la jeep sans perdre de vue les deux serpents, et je pris un fusil, un vieil engin qu'un indigène m'avait prêté pour l'aider à tuer les chacals qui, tenaillés par la faim et la soif, s'attaquaient à ses troupeaux.

Je mis une cartouche avec du plomb moyen, et je m'éloignai, cherchant à atteindre les deux vipères en enfilade pour ne pas gaspiller une cartouche. Je tirai et je vis les deux bêtes sauter en l'air dans un nuage de sable. Nettoyant ensuite la zone de sable du sang et des restes de ces vipères, je vis

que du ventre ouvert de l'une d'elles sortait un petit oiseau non encore digéré.

J'étendis la natte qui, dans le désert, est tout pour le nomade : chapelle, salle à manger, chambre à coucher, salon de réception... et je m'assis.

C'était l'heure de la sieste et je pris mon bréviaire.

Je récitai quelques psaumes, mais non sans un certain effort à cause de la fatigue. J'étais troublé par l'incident de ces deux vipères qui de temps à autre sautaient encore devant mes yeux entre deux versets. Un air chaud venait du sud et j'avais mal à la tête. Je me levai ; j'estimai l'eau qu'il me restait pour arriver jusqu'au puits de Tit et je décidai d'en sacrifier un peu. J'en pressai de la « gherba » de peau de chèvre une gamelle d'un litre et je me la versai sur la tête. L'eau mouilla mon turban, me descendit dans le cou et sur les vêtements ; le vent fit le reste ; et la température descendit en quelques minutes de 45 degrés à 27. Me sentant ainsi rafraîchi, je m'étendis sur le sable pour dormir car, dans le désert, la sieste précède le repas de midi.

Pour être dans une position plus confortable, je pris une couverture et me la mis sous la tête. J'en avais deux et je le savais bien. Une couverture restait donc à côté de moi, inutilisée et je ne me sentais pas tranquille en la regardant.

Mais si vous voulez comprendre, il vous faut écouter mon histoire.

La veille au soir, j'étais passé par Irafok, un petit village de nègres, autrefois esclaves des Touaregs. Comme à l'accoutumée, lorsqu'on arrive dans un village, la population était accourue, se pressant autour de la jeep, soit par curiosité, soit pour recevoir ces petits présents que font ceux qui fréquentent la piste du désert : un peu de thé, quelques médicaments, voire quelques lettres.

J'avais remarqué, ce soir-là, que le vieux Khada tremblait de froid. Il semble étrange de parler de froid dans le désert, et cependant, c'est ainsi, au point que la définition du Sahara est la suivante : « Pays froid où il fait très chaud lorsqu'il y a du soleil. » Mais le soleil était couché et Khada tremblait.

L'idée me vint de lui donner une des deux couvertures qui composaient mon « gness », mais j'éludai facilement cette pensée. J'imaginai la nuit que j'allais passer à trembler moi aussi. Le peu de charité qui était en moi remonta à l'assaut, me suggérant que ma peau ne valait pas plus cher que la sienne, que je ferais bien de lui donner une de mes couvertures ; et puis, même si je tremblais un peu à mon tour, ce ne serait que justice pour un petit frère de Jésus.

Lorsque je partis, les deux couvertures étaient encore sur la jeep ; maintenant, elles étaient devant moi et j'en éprouvais une grande gêne.

J'essayais de m'endormir, les pieds appuyés sur le grand rocher, mais je ne pouvais trouver le sommeil. Il me vint à l'esprit qu'un mois auparavant, un targhi avait été écrasé par un bloc de pierre, précisément pendant qu'il faisait sa sieste. Je me levai pour m'assurer de la stabilité du bloc. Je vis qu'il était bel et bien branlant, mais pas à un point dangereux.

Je m'étendis à nouveau sur le sable. Si je vous disais que je fis un rêve, cela vous semblerait étrange ! Mais le plus étrange est que je rêvais que je dormais sous la grande pierre et qu'à un certain moment... cela ne me semblait plus du tout un songe ; je vis la pierre se mouvoir et je sentis le bloc rocheux basculer sur moi. Quelles secondes horribles !

C'en était fait de moi ! Je sentis craquer mes os, et je me crus mort. Non : vivant, mais le corps écrasé sous un bloc de pierre. Je m'étonnais de ce que rien dans ma carcasse ne me fît souffrir : j'étais seulement immobilisé. J'ouvris les yeux et je vis Khada qui tremblait devant moi à Irafok. Alors, je n'hésitai plus à lui donner la couverture, d'autant plus qu'elle était inutilisée, et à un mètre de moi. J'essayai d'allonger

la main pour la lui offrir mais le bloc qui m'avait écrasé m'empêchait de faire le moindre mouvement. Je compris que j'étais au Purgatoire et que la souffrance de l'âme était de « ne pas pouvoir accomplir ce que l'on pouvait accomplir auparavant et que l'on aurait dû faire ». Qui sait pendant combien d'années j'allais devoir contempler, dans cette position incommode, cette couverture tout près de moi, cette couverture preuve tangible de mon égoïsme et de mon état d'homme encore incapable d'entrer dans le Royaume de l'Amour.

Et j'essayais de savoir combien de temps j'allais rester sous cette pierre. Je trouvai la réponse dans le catéchisme : « Jusqu'à ce que tu sois capable d'un acte d'amour parfait. » Et je ne m'en sentais pas encore capable.

L'acte d'amour parfait, c'est l'acte de Jésus qui monte au Calvaire pour mourir pour nous. Et, à moi, membre de son Corps Mystique, on me demandait si j'étais arrivé à cette maturité d'amour qui fait désirer suivre le Maître au Calvaire, pour le salut de ses frères. La simple présence de la couverture refusée la veille au soir à Khada me disait que j'avais encore un long chemin à parcourir. Moi qui étais capable de voir trembler l'un de mes frères et d'en détourner les yeux, comment aurais-je été capable de

mourir pour lui, comme Jésus mourut pour tous les hommes ? Et là, je compris que j'étais perdu et que, si Quelqu'un n'était pas venu m'aider, j'aurais passé des ères et des ères géologiques sans pouvoir bouger.

Je regardai ailleurs, et je m'aperçus que toutes ces pierres n'étaient autres que les tombeaux des autres hommes. Eux aussi, jugés dans l'Amour et trouvés tièdes en cet Amour, ils étaient là, immobiles, attendant Celui qui un jour avait dit : « *Je vous ressusciterai au dernier jour.* »



---

VOUS SEREZ JUGÉS SUR L'AMOUR

**J**e ne saurais encore vous dire aujourd'hui si l'épisode de la grande pierre fut bien un rêve, ni quel genre de rêve.

Il a, en tous cas, exercé une si forte influence sur le cours de mes pensées, il a tellement changé la perspective dans laquelle je voyais toutes choses que je n'ai jamais pu le définir par la simple phrase que nous disons fréquemment en nous réveillant : « J'ai fait un rêve. »

Non, non, cela a été quelque chose de plus. Pour moi, cette portion du désert qui s'étend de Tit à Silet reste le lieu de mon Purgatoire, l'atmosphère où mon âme retourne méditer sur les choses de Dieu et où... après la mort, je demanderai sans doute à retourner pour continuer à expier si je n'arrive pas à être capable, dans ma vie, d'accomplir un acte d'amour parfait.

Je revois la grande pierre sous le soleil aveuglant du Sahara, la lame d'ombre sur le sable chaud, la ligne de l'oued qui se dessine jusqu'à l'horizon, sillonnée par les traces de véhicules des pétroliers et des géologues.

« Vous serez jugés sur l'amour », me répète une voix qui passe sur mon corps immobile en ce lieu ; et mes yeux brûlés par le soleil regardent au loin le ciel sans nuage.

Mais je ne veux absolument plus me tromper ; je ne peux plus me tromper ; la réalité, c'est tout simplement que je n'ai pas été capable de donner ma couverture à Khada par peur de la nuit froide, ce qui signifie que je préfère mon corps à celui de mon frère, alors que le commandement de Dieu me dit : « Aime la vie des autres comme la tienne. »

Et cela aussi appartient à l'Ancien Testament, à la première révélation que Dieu fit à l'homme : *« Aime Dieu plus que toute chose, et ton prochain comme toi-même »* (1).

Et si nous en venons au Nouveau Testament et à la révélation de Jésus, les choses se compliquent : *« Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés »* (2).

---

(1) Deut 6, 5.

(2) Jn 13, 34.

Comme moi ! c'est dire non seulement la couverture mais la vie même. Alors l'acte d'amour parfait consiste à être disposé à faire ce que fit Jésus : à mourir pour Khada, pour moi, pour tous les hommes.

*L'amour* { Dans cette perspective, le Ciel est le lieu où tous les habitants sont tellement « mûrs pour aimer » qu'ils offrent leur vie pour tous les autres. C'est l'Amour parfait, universel, radical, sans la moindre adversité, la moindre antipathie, sans la moindre limite, un amour qui les brûle d'une même flamme.

Qu'il lève la main, celui qui est prêt à aimer ainsi !

Voilà pourquoi, après la vision de la grande pierre, je vois mon Purgatoire, long, terriblement long, peut-être long comme les ères géologiques.

Ce sable que je touche avec mes mains, qui coule entre mes doigts, appartient à l'ère primaire. Un géologue m'a dit qu'il avait trois cent cinquante millions d'années.

Les grands reptiles qui peuplèrent ces lieux et dont j'ai vu les fossiles dans les replis du Sahara appartiennent à l'ère secondaire : cent trente millions d'années. Ces chameaux qui portent le sel sur le Niger et qui passent devant moi en élégantes caravanes, par leurs ancêtres

ils remontent au tertiaire : soixante-dix millions d'années. Et l'homme, cet homme à la fois si grand et si petit, avec quelle lenteur il marche sur les cimetières des animaux qui l'ont précédé ! Il est du quaternaire ! d'hier en somme : cinq cent mille ans.

Dieu ne met aucune hâte à faire les choses.  
Le temps est à Lui et à Lui seul. Et moi, petite créature humaine, j'ai été appelé à être transformé en Dieu, en prenant part à sa nature divine. Et ce qui me transforme, c'est la charité que Dieu a mise en mon être.

L'amour me transforme lentement en Dieu.

909 le  
péché ? { Et le péché n'est pas autre chose que résister à cette transformation, savoir et pouvoir dire « non » à l'amour.

Vivre dans notre égoïsme signifie nous arrêter à notre état d'homme et en empêcher la transformation en charité divine.

Et tant que je ne serai pas transformé « en participant » à la nature divine par la charité, je serai de « cette terre » et non pas « du ciel ».

Le Baptême m'a élevé à l'état surnaturel, mais cet état, nous devons le conduire à maturité et toute la vie nous est donnée pour cela. Et c'est la charité ou l'Amour de Dieu qui nous transforme.

Avoir résisté à l'amour et ne pas avoir été capa-

ble de répondre à l'appel de cet amour qui m'avait dit : « Donne la couverture à ton frère », est une faute si grave qu'elle forge entre Dieu et moi la porte de mon Purgatoire.

A quoi bon lire son bréviaire, écouter la Sainte Messe, si l'on n'accepte pas l'amour ?

A quoi bon avoir renoncé à tout, être venu ici dans le sable et la chaleur, si l'on résiste à l'amour ?

A quoi bon défendre la vérité, se battre pour les dogmes avec les théologiens, être scandalisé par ceux qui n'ont pas notre foi, pour rester ensuite pendant des millénaires, des ères géologiques, sur le seuil du Purgatoire.

« Vous serez jugés sur l'amour, » voilà ce que me crie cette partie du désert qui s'étend de Tit à Silet.

« Vous serez jugés sur l'amour », me dit la grande pierre sous laquelle je ferai mon Purgatoire en attendant d'avoir laissé mûrir en moi la charité parfaite, celle que Jésus m'a apportée sur la terre et m'a donnée au prix de son sang, en lançant son cri de grande espérance : « *Je vous ressusciterai au dernier jour* » (3).

Ah ! que ce jour ne soit pas trop lointain !

---

(3) Jn 6, 40.



## TU N'ES RIEN

**L**a grande richesse du noviciat saharien réside sans aucun doute dans la solitude et la joie de la solitude : le silence. Un silence, le vrai silence, qui pénètre partout, qui envahit tout l'être, qui parle à l'âme avec une force merveilleuse et neuve, une force que l'homme distrait ignore.

On vit toujours dans le silence là-bas, et l'on apprend à en distinguer les nuances : silence de l'église, silence de la cellule, silence du travail, silence intérieur, silence de l'âme, silence de Dieu.

Pour que nous apprenions à vivre ces silences, le maître des novices nous laisse partir quelque temps « faire nos jours de désert ».

Un couffin plein de pain, quelques dattes, de l'eau, la Bible. Une journée de marche : une grotte.

Un prêtre célèbre la Sainte Messe ; et puis il part, laissant l'Eucharistie dans la grotte, sur un autel de pierre. Ainsi, pendant une semaine, on reste devant l'Eucharistie jour et nuit exposée.

Silence dans le désert, silence dans la grotte, silence dans l'Eucharistie. Il n'y a pas de prière plus difficile que l'adoration de l'Eucharistie. La nature s'y oppose de toutes ses forces.

On préférerait transporter des cailloux sous le soleil brûlant. La sensibilité, la mémoire, l'imagination, tout est mortifié. Seule la foi triomphe, et la foi est dure, sombre, nue.

Se mettre devant une hostie qui a l'apparence du pain et dire : « Là est le Christ vivant et vrai. » C'est un acte de foi pure.

Mais rien ne nourrit mieux que la foi pure, et la prière dans la foi est la vraie prière.

« L'adoration du Saint Sacrement, mais c'est insipide, » me disait un novice. Mais c'est justement cette mortification du goût qui donne à la prière sa fermeté et sa vérité.

C'est la rencontre de Dieu au-delà de la sensibilité, au-delà de l'imagination, au-delà de la nature.

Et c'est là le premier aspect du dépouillement. Tant que ma prière reste livrée au caprice de l'attrait, elle est sujette à des hauts et des bas : les

dépresseions suivront les enthousiasmes éphémères. Un mal de dent suffira à anéantir toute la ferveur religieuse due à un élan d'esthétisme ou à un mouvement sentimental.

« Il faut dépouiller ta prière, » me dit le maître des novices. « Il faut simplifier, désintellectualiser. Mets-toi devant Jésus comme un pauvre, laisse tes idées, viens avec ta foi vive. Immobilise-toi devant le Père en un acte d'amour. Ne cherche pas à rejoindre Dieu avec l'intelligence, tu n'y réussiras jamais ; rejoins-le dans l'amour, cela seul est possible. »

La lutte n'est pas facile car la nature prend sa revanche ; elle réclame une jouissance et l'union à Jésus crucifié est tout autre chose.

Après quelques heures — ou quelques jours — de cette gymnastique, le corps s'apaise. Sentant que la volonté lui refuse le plaisir sensible, il ne le cherche plus ; il devient passif. Les sens s'endorment. Le jeûne, les longues veilles, la prière humblement insistante font de la maison de l'âme une demeure silencieuse, pacifiée. Les sens dorment. Ou mieux, comme disait saint Jean de la Croix, c'est « la nuit des sens » qui commence. Alors la prière devient sérieuse, même si elle se fait douloureuse et aride. Tellement sérieuse qu'on ne peut plus s'en passer. L'âme entre dans l'action rédemptrice de Jésus.

Agenouillé sur le sable, devant l'ostensoir rudimentaire qui contenait Jésus, je pensais au mal du monde : la haine, la violence, la turpitude, l'impureté, le mensonge, l'égoïsme, la trahison, l'idolâtrie, l'adultère. Autour de moi, la grotte était devenue vaste comme le monde; et mon regard intérieur contemplait Jésus sous le poids d'un tel mal.

L'Hostie n'est-elle pas, dans sa forme même, un pain écrasé, trituré et cuit ? Et ne contient-elle pas l'Homme des douleurs, le Christ victime, l'Agneau égorgé pour nos péchés ?

Et quelle est ma position auprès de lui ?

Pendant des années, j'avais cru être « quelqu'un » dans l'Église. J'avais même imaginé cet édifice sacré vivant comme un temple soutenu par de nombreuses colonnes, petites et grandes et, sous chaque colonne, les épaules d'un chrétien. Et sur les miennes, bien sûr, reposait également une petite colonne.

A force de répéter que Dieu avait besoin des hommes et que l'Église avait besoin de militants, nous étions arrivés à le croire.

L'édifice reposait sur nos épaules.

Dieu, après avoir créé le monde, a pris un jour de repos. Le Christ, après avoir fondé l'Église, avait disparu dans le Ciel. Tout le travail était resté aux chrétiens, à l'Église. Et surtout à nous,

membres de l'Action Catholique, qui étions les véritables porteurs sur qui reposait tout le poids de la journée du monde.

Avec cette mentalité, je n'étais même plus capable de partir en vacances. Je me sentais militant nuit et jour. Et j'avais tellement de travail que pour en venir à bout, le temps ne me suffisait plus. Il fallait courir d'un rendez-vous à l'autre, d'une réunion à l'autre, d'une ville à l'autre. La prière était faite en hâte, les conversations écourtées, notre cœur était agité.

Comme tout dépendait de nous et que tout allait mal, nous avions bien raison d'être inquiets.

Mais qui aurait pu s'apercevoir de cela ? La voie de l'action semblait si juste et si vraie !

Déjà, lorsque nous étions enfants, on avait commencé à nous faire chanter : « Premiers partout pour l'honneur du Christ Roi. » Puis, jeunes gens, on nous disait : « Tu es un guide. » Adultes, on nous répétait : « Tu es un responsable, tu es un chef, tu es un apôtre. » A force d'être quelque chose, l'âme en avait pris le pli ; et les paroles de Jésus : *« Vous êtes des serviteurs inutiles », « sans moi vous ne pouvez rien faire », « celui qui veut être le premier sera le dernier »* nous semblaient avoir été dites pour d'autres hommes, pour d'autres temps ; et elles glissaient désormais

sur la pierre de notre âme sans la pénétrer ni la mouiller, ni l'attendrir.

La courbe de ma vie est très caractéristique ; mon premier maître m'avait dit : « Sois premier en tout pour l'honneur du Christ Roi » et le dernier, Charles de Foucauld, m'a conseillé : « Sois le dernier de tous pour l'amour de Jésus crucifié. »

Et il se peut bien qu'ils aient eu raison tous les deux, et que j'aie été moi-même le seul coupable, faute d'avoir compris leur leçon.

J'étais là, en tout cas, agenouillé sur le sable de la grotte qui avait pris les dimensions de l'Église. Et je sentais sur mes épaules la fameuse petite colonne du militant. C'était peut-être le moment d'y voir clair.

Je me retirai tout à coup, comme pour me libérer de ce poids. Qu'arriva-t-il ? Tout resta à sa place, immobile ; pas la moindre brèche dans la voûte, pas le moindre grincement.

Au bout de vingt-cinq ans, je venais de m'apercevoir que rien ne reposait sur mes épaules, et que la colonne était fausse, postiche, irréelle, entièrement créée par mon imagination, par ma vanité.

Tout le poids du monde reposait sur le Christ crucifié. Je n'étais rien, absolument rien.

Il avait fallu tout cela pour que je croie aux pa-

roles de Jésus qui, depuis deux mille ans déjà, m'avait dit : « *Quand vous aurez fait tout ce qui vous est commandé, dites : nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que notre devoir* » (1).

Serviteurs inutiles !

---

(1) **Lc** 17, 10.



---

QUI CONDUIT LE MONDE ?

La première impression que m'a laissée cette aventure fut une impression de liberté. Une liberté nouvelle, large, authentique, joyeuse.

Avoir découvert que je n'étais rien, que je n'étais responsable de personne, que je n'étais pas un homme important, cela m'a donné une joie d'enfant en vacances.

La nuit est arrivée et je n'ai pas dormi. Je me suis éloigné de la grotte et j'ai marché sous les étoiles, en plein désert.

« Mon Dieu, je t'aime, mon Dieu, je t'aime, » criai-je vers le ciel, dans ce silence extraordinaire.

Las de marcher, je m'étendis sur une dune de sable et je plongeai mon regard dans la voûte céleste. Comme elles m'étaient chères, ces étoiles, et comme le désert les avait rapprochées de moi !

A force de passer les nuits en plein air, je m'étais mis à savoir leurs noms, puis à les étudier, à les connaître une à une. Maintenant, je distinguais leur couleur, leur grandeur, leur position, leur beauté. Je savais m'orienter sur elles au premier coup d'œil et, en observant leur position, je savais l'heure sans avoir besoin de montre.

Voici la constellation du Cygne qui semble toujours en conversation avec Altaïr, brillante comme un diamant. Le Sagittaire et le Dauphin semblent écouter, enfermés dans leur humble petitesse. Pégase monte à l'Orient avec son carré d'étoiles, tandis que Perle disparaît à l'Occident. Bientôt, la rouge Angol conduira jusqu'à moi l'élégance de Persée.

Je tourne mes yeux vers Andromède. Et la nuit est si claire que je commence à apercevoir la nébuleuse qui porte le nom de la constellation. Elle est le corps céleste le plus éloigné de la terre, parmi ceux que l'on peut voir à l'œil nu : huit cent mille années lumière.

Entre cette énorme distance et la plus petite — quatre années lumière de Proxima qui m'apparaîtra dans deux ans dans la constellation du Centaure — il faut imaginer toutes les distances de cette foule de quarante milliards d'étoiles qui forme la galaxie à laquelle — petit grain de sable appelé Terre — nous appartenons.

Et au-delà de la nébuleuse d'Andromède, d'autres millions de nébuleuses et des milliards et des milliards d'étoiles que mes yeux ne voient pas mais que Dieu a créées.

Pourquoi ne m'était-il jamais venu clairement à l'esprit qu'il n'y avait pas sur mes épaules la moindre colonne destinée à soutenir le monde ? Et le monde est-il différent des hommes ?

Oui, je l'avais pensé.

Il est vrai que Jésus avait dit : « *Allez et instruisez toutes les nations* » (1). Mais il avait ajouté : « *Sans moi, vous ne pouvez rien* » (2). Il est vrai que saint Ignace avait dit : « *Faites comme si tout dépendait de vous.* » Mais il avait ajouté : « *Mais espérez comme si tout dépendait de Dieu.* »

Dieu est le créateur du cosmos comme il est le créateur du monde humain. Dieu régit les étoiles comme il régit l'Église. Et s'il a voulu par amour faire des hommes ses collaborateurs, la limite de leur pouvoir est bien étroite et strictement déterminée : limite du rôle du fil conducteur par rapport au courant électrique.

Nous sommes le fil, Dieu est le courant. Tout notre pouvoir consiste à laisser passer le courant. Bien sûr, nous avons le pouvoir de l'arrê-

---

(1) Mt. 18, 18.

(2) Jn 15, 5.

ter, nous avons la possibilité de dire « non » ; mais c'est absolument tout.

Ne gardons pas l'image de la colonne qui soutient, et prenons celle du fil qui transmet le courant.

Mais le fil est une chose, le courant en est une autre ; ils sont de natures bien différentes, même si c'est un fil qui transmet un courant à haute tension.

Le fait de penser que les choses du monde, comme les astres par exemple, sont dans les mains de Dieu — donc en de bonnes mains — correspond à la pure vérité, mais devrait de plus faire un immense plaisir à ceux qui souhaitent que tout aille bien ici-bas.

Ce devrait être une source de foi sereine, d'espérance joyeuse, et surtout de paix profonde. Qu'ai-je à craindre si tout est conduit et soutenu par Dieu ? Pourquoi m'agiter comme si tous les problèmes m'incombaient, à moi ou à mes frères, les hommes, au lieu de chercher à comprendre s'il n'y aurait pas d'autres voies plus intéressantes et plus efficaces à explorer ?

Pourtant, il est difficile de croire à l'action directe de Dieu dans les choses du monde. Et c'est, je pense, la tentation la plus fréquente et la plus tenace à laquelle nous soyons soumis sur cette pauvre terre.

Toute la Bible témoigne de ce drame. L'histoire du peuple élu n'est au fond que l'histoire d'une poignée d'hommes à laquelle Dieu ne cesse de demander en toute occasion : « Crois-tu en moi ? Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Je suis le Dieu qui de son bras fort t'a soustrait à l'esclavage d'Égypte, a guidé tes pas sur une terre brûlée, t'a nourri de la manne du ciel et t'a donné à boire l'eau jaillissante du rocher. Pour toi, j'ai frappé les fils aînés des Égyptiens, pour toi, j'ai écrasé les rois puissants. Et qu'as-tu fait pour me récompenser de ces prodiges, de cette continuelle assistance ? Tu t'es construit des idoles de bois et d'argent et tu m'as abandonné, moi ton Dieu... »

« Au lieu d'adorer Celui qui t'a créé et mille fois sauvé de tes ennemis, sur les plus hautes collines et dans les bois sacrés, tu as brûlé de l'encens devant des dieux étrangers, des dieux qui ne peuvent rien, *des dieux qui ont des mains et qui ne touchent pas, des dieux qui ont des pieds et qui ne marchent pas, et aucun son ne sort de leur bouche* » (3) ».

Telle est l'histoire éternelle, l'histoire d'Israël et la nôtre. Nous aussi, nous croyons en Dieu et nous le prions ; mais nous nous convainquons ensuite que la conversion de nos âmes est la tâ-

---

(3) Ps. 113, 5.

che des grands prédicateurs, et nous réduisons notre prière pour l'extension du Royaume à quelque chose de futile comme la demande d'une situation dont nous n'espérons presque rien.

Ainsi, sous un ciel étrange, dans une pénombre irréaliste de foi et de sentimentalisme, dans un lieu situé à égale distance de Dieu et du monde, notre pauvre vie religieuse est un mélange de prières, de contradictions et compromis.

Dieu seul est, Dieu seul sait, Dieu seul peut. Voilà la vérité et ma foi me la fait découvrir chaque jour plus profondément.

Dieu seul régit le cosmos. Dieu seul sait quand je mourrai. Dieu seul peut convertir la Chine.

Pourquoi assumer des responsabilités que nous n'avons pas, pourquoi s'étonner de ce que l'Islam n'a pas encore découvert le Christ et de ce que le bouddhisme règne sans inquiétude ni crise sur des millions de nos frères ? L'heure viendra ; mais cela ne dépend pas de moi.

Y a-t-il ou non une géographie de Dieu, une histoire sacrée pour tous les peuples, une progression dans le temps, une maturation ?

Abraham ne connut le Christ que dans l'espérance de la promesse ; mais ce n'est pas pour cela qu'il fut perdu et abandonné par le Père. Le temps de l'Incarnation n'était pas arrivé. Et si Jésus vint à l'heure où il vint et non avant,

c'est sans doute parce qu'il suivit les indications de la Sagesse Eternelle. Les plans de Dieu existent et ils comptent. Et puis, il y a les plans humains, et ceux-ci ne comptent pas, ou tout au moins pas temporellement par rapport aux premiers.

Mais Dieu précède l'homme. Marie elle-même serait morte dans l'attente de Dieu, sans connaître le Christ si Dieu n'avait pas décidé que l'heure de l'Incarnation était arrivée. Les fils de Galilée auraient continué à pêcher dans le lac et à fréquenter la synagogue de Capharnaüm, s'Il n'était pas venu leur dire : « Venez. »

Telle est la vérité que nous devons découvrir dans la foi : l'attente de Dieu, et cette attitude de l'âme demande un très grand effort. Rester « dans l'attente », « ne pas faire de plan », « scruter le ciel », « faire silence », voilà la chose la plus intéressante, celle qui nous incombe.

Puis, viendra « l'heure de l'appel », l'heure où l'on devra parler, l'heure où la main sera lasse de baptiser, l'heure de la moisson, en somme. Mais nous serons aveugles complètement, si nous croyons être les acteurs de ces prodiges : le prodige, n'est-ce pas, en effet, que Dieu se serve de nous, si misérables et si pauvres êtres que nous sommes ?

Ce n'est pas là que je voulais en arriver car

je sens déjà dans l'air la tristesse d'une question. Et, le seul fait de poser une question est une erreur ou un manque de foi.

« Prier ou agir ? Attendre ou partir ? Descendre sur la place ou entrer à l'église ? »

Et nous voici à nouveau au point de départ ; là où l'homme transforme tout en problème, sans jamais se satisfaire, tellement la curiosité dépasse la bonne volonté de réaliser la parole de Dieu.

Mais je n'entre pas aujourd'hui dans la polémique. Je ne veux plus discuter, je ne crois plus au pouvoir de convaincre un homme à force de paroles.

Je me tais sous ces étoiles d'Afrique et je préfère adorer le Seigneur, mon Dieu.

Pourtant, cédant à votre insistance à vous, jeunes gens qui m'avez écrit là-bas, je ne dis qu'un mot qui me semble exact et, de plus, éprouvé. Rappelez-vous que tout au monde est problème, sauf une chose : la charité, l'amour. L'amour seul n'est pas un problème pour celui qui le vit.

Eh, bien ! je vous le dis : vivez l'amour, cherchez la charité. Elle vous donnera la réponse au fur et à mesure de ce que vous aurez à faire.

La charité, qui est en Dieu, vous suggérera la route à parcourir, elle vous dira : « Main-

tenant, agenouille-toi » ou bien « Maintenant, pars. »

C'est la charité qui donne de la valeur aux choses, qui justifie « l'inutilité de rester des heures et des heures à prier à genoux tandis que les hommes ont besoin de mon action et l'inutilité de ma pauvre action lorsque je considère que la mort détruira toute civilisation ».

C'est la charité qui hiérarchise les intentions des hommes et qui unifie ce qui est divisé.

La charité est la synthèse de la contemplation et de l'action ; c'est le point de suture entre le ciel et la terre, entre l'homme et Dieu.

Je répète encore, après avoir connu l'action la plus effrénée et la joie de la vie contemplative dans le cadre le plus fulgurant du désert, les paroles de saint Augustin : « Aime et fais ce que tu voudras. » Ne te préoccupe pas, mon frère, de ce que tu fais, préoccupe-toi d'aimer. N'importe plus le ciel de ton inutile : « Quelle est ma route ? » mais applique-toi à aimer.

En aimant, tu découvriras ta voie ; en aimant tu écouteras la Voix ; en aimant tu trouveras la paix.

L'amour est la perfection de la loi et la règle de toute vie, la solution de tout problème, l'aiguillon de toute sainteté.

« Aime et fais ce que tu veux. »

Non, il ne m'est pas possible de faire ce que je veux, lorsque j'aime.

Lorsque j'aime, je dois faire la volonté de l'aimé.

Lorsque j'aime, je suis prisonnier de l'amour et l'amour est terrible dans ses exigences, surtout quand cet amour a Dieu pour objet et un Dieu crucifié. Je ne peux plus faire ma propre volonté ; je dois faire la volonté de Jésus qui est la volonté du Père.

Et lorsque j'aurai appris à faire cette volonté, j'aurai réalisé pleinement ma vocation sur la terre et rejoint le degré de ma perfection.

La volonté de Dieu : voilà ce qui régit le monde, ce qui meut les astres, ce qui convertit les peuples, ce qui appelle à la vie et donne la mort.

La volonté de Dieu a suscité Abraham, père de la foi, appelé Moïse, inspiré David, préparé Marie, soutenu Joseph, incarné le Christ et demandé le sacrifice de sa vie ; elle a fondé l'Église. Et ce sera encore la volonté de Dieu qui continuera l'œuvre de rédemption jusqu'à la fin des temps.

Elle appellera les peuples à entrer un à un dans le corps visible de l'Église, au moment pré-

cis de leur maturité, après qu'ils auront appartenu à son âme invisible grâce à leur intention droite et à leur bonne volonté.

Que tu sois à genoux sur le sable pour expier et adorer, ou que tu sois dans une chaire, en train d'enseigner, qu'est-ce qui comptera si tu ne le fais pas dans la volonté de Dieu ?

Et si la volonté de Dieu te demande d'aller vers les pauvres ou de donner tous tes biens ou de partir pour de terres lointaines, tout le reste compte-t-il ?

Et si elle t'appelle à fonder une famille, à prendre un emploi dans la cité terrestre, pourquoi douter ?

« In la sua voluntade è nostra pace » (4), dit Dante, et c'est là peut-être l'expression qui résume le mieux la douceur de notre dépendance à l'égard de Dieu.

---

(4) En sa volonté reside notre paix



---

LA PURIFICATION DU CŒUR

**I**l est évident que nous sommes faits pour aimer. Mais il est difficile d'établir ce que nous devons aimer et comment nous devons l'aimer.

Je pense que nous ne pouvons nous tromper, ni aller contre notre destinée en « aimant la création ». Et cet amour est certainement conforme à notre destinée qui est « d'aimer Dieu ». Nous devrions donc aimer la Créature et aimer le Créateur.

Mais pourquoi, dans la tradition chrétienne, ces deux amours ont-ils été mis en contradiction, en antagonisme au point que si l'on aimait l'un on ne pouvait aimer l'autre ?

La cause est en nous, c'est en nous qu'il faut la chercher.

C'est notre cœur qui n'est pas capable d'aimer,

qui est comme un instrument détérioré, une machine qui fonctionne mal.

Le cœur, ce malheureux cœur, lorsqu'il aime la créature, perd trop facilement l'équilibre.

Il se lance sur elle, il veut la faire sienne, exclusivement sienne. Il adhère à elle avec une telle passion qu'il perd de vue l'ensemble. De plus, il empoisonne la créature en nouant avec elle des rapports insensés, il la ruine, la rend esclave, ou pire encore, devient son esclave.

( L'amour charnel, avec tout son horrible cortège de jalousies et d'égoïsmes, est caractéristique en ce sens-là, car il peut être très violent.

Non moins caractéristique est ce que l'on appelle « l'amitié particulière », dans laquelle le cœur humain s'attache à l'ami en perdant la paix, la sérénité, la vision équilibrée des choses et dans le pire des cas, la pureté.

Que dirons-nous de l'amour de l'argent, de l'esclavage dans lequel l'amour de la richesse retient l'homme ?

L'amour du travail lui-même devient dangereux d'autant plus qu'il se pare du nom de vertu ! Que de cultivateurs ne sont pas capables de se reposer le dimanche : la passion, avec frénésie, les pousse dans les champs !

Et que d'industriels transforment leur exis-

tence en enfer, happés qu'ils sont par leurs obligations.

Et plus on monte et plus cela s'accroît !

L'amour de l'étude peut créer des monstres d'égoïsme et la passion de la recherche, des collectionneurs fous et aveugles comme des termites dans leur galerie obscure.

En de telles situations, il est évident que l'amour de la créature s'oppose à l'amour de Dieu.

Celui-ci — l'amour de Dieu — est, de par sa nature, universel, chaste, équilibré, saint.

Celui qui demeure sous son empire vit dans une paix profonde ; il a une vision ordonnée des choses, il sait ce qu'est la liberté.

Mais l'amour de Dieu lui-même, pour pénétrer le cœur de l'homme, demande à être travaillé, cultivé, fécondé ; et c'est Dieu qui s'en fait l'intransigeant jardinier.

Cet amour doit avant tout être purifié.

Que signifie purifier l'amour ? Cela veut dire le libérer des embarras de la sensibilité, de l'engluement de l'attrait. En d'autres termes, cela signifie le rendre « gratuit ».

Rendre l'amour gratuit ! Quelle entreprise difficile pour des créatures comme nous repliées sur elles-mêmes par la pratique du péché et le plus souvent enfermées dans leur égoïsme !

Nous ignorons bien souvent la profondeur du mal, l'abîme du péché.

Je ne parle pas seulement de l'égoïsme du riche qui accumule des trésors pour lui-même ; du violent qui sacrifie tout à sa jouissance ; du despote qui aspire l'encens dû à Dieu seul.

Je parle de l'égoïsme des bons, des âmes pieuses, de ceux qui ont réussi à force de gymnastique spirituelle et de renoncements à pouvoir prononcer devant l'autel du Tout Puissant cette confession pleine de superbe : « *Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes...* » (1).

Oui, nous avons eu le courage — en certaines périodes de notre vie — de nous croire différents des autres. Et c'est là le mensonge le plus radical que nous dicte l'égoïsme le plus dangereux : l'égoïsme de l'esprit. Sur ce mensonge, notre égoïsme construit sa tour de Babel, allant jusqu'à se servir de sa piété, de sa prière pour se satisfaire soi-même.

C'est le moment où l'on ne sait plus quitter l'autel, c'est le moment où le désir même de la sainteté est complètement faussé. Il ne s'agit plus en nous d'amour et d'imitation du Christ crucifié, mais de désir de gloire. L'égoïsme s'est substitué à la charité.

---

(1) **Lc 18, 11.**

J'ose dire qu'une grande part des désirs qui poussent notre âme à chercher Dieu reste comme polluée par l'égoïsme. On peut en arriver à se consacrer à Dieu par égoïsme, à se faire religieux par égoïsme, à construire des hôpitaux par égoïsme, à faire pénitence par égoïsme.

Il n'y a pas de limite à ce genre de mensonge. Et la voie est si glissante et si dangereuse qu'elle oblige Dieu à nous maltraiter pour nous sauver ; je dirais qu'en apparence Il doit devenir cruel envers nous. Mais il n'y a pas d'autre moyen de nous ouvrir les yeux.

C'est la voie de la souffrance. L'âme qui veut gravir la route du ciel par égoïsme trouve son chemin barré par la froideur, l'aridité et la nuit. Dieu transforme pour elle les consolations en amertume, les joies en tristesse ; il fait croître autour d'elle toutes les épines de la vie spirituelle, les nuages semblent arrêter toutes ses prières.

Mais bien souvent, cela ne suffit pas. Revers, maladies, désillusions, vieillesse s'abattent comme des oiseaux de proie sur la pauvre carcasse qui avait eu le courage de s'affirmer à elle-même : *« Seigneur, je ne suis pas comme les autres hommes. »*

Et il est bien difficile de soutenir la thèse de sa propre supériorité sur les autres lorsque l'on

s'aperçoit que l'on crie, que l'on pleure, que l'on a peur, que l'on est faible, que l'on est aussi lâche que les autres hommes.

Telle est la voix de l'homme qui implore dans le Psaume 87.

*Yahvé, mon Dieu, je crie le jour,  
Je gémis la nuit devant toi ;  
Que ma prière vienne jusqu'à toi :  
Prête l'oreille à mes sanglots.  
Car mon âme est rassasiée de maux  
Et ma vie est au bord du shéol ;  
Déjà compté comme descendu dans la fosse,  
Je suis un homme fini.  
Tu m'as mis au tréfonds de la fosse,  
Dans les ténèbres, dans les abîmes ;  
Sur moi pèse ta colère,  
Et tes houles, tu les déverses.*

Telle est la purification de l'amour, le feu qui brûle les scories pour nous mettre à nu.

Et Dieu lui-même, qui est Amour, ne peut rien faire en cela. Car c'est parce qu'Il est l'Amour qu'il appesantit sa main.

Seul, le supplice de la Croix peut libérer une âme.

Ainsi le Père accomplit lui-même cette cruelle opération sur la chair du Fils afin de Le sauver. C'est un dogme de la foi que sans la croix « non

fit remissio », « *il n'y a pas de rémission* » (Héb. 9, 22).

Mystère et réalité. La souffrance purifie l'amour ; elle le rend sincère et authentique, elle élimine en celui qui souffre ce qui n'était pas l'amour.

La souffrance dégage l'amour du masque de l'attrait qui faussait son visage. Elle le rend gratuit.

Et quand le déluge de la souffrance est passé sur l'âme, ce qui vit encore en elle est sans aucun doute authentique. Certes, il reste peu de choses en cette âme purifiée, un arbuste grêle, extrêmement grêle. Mais sur lui, la colombe de l'esprit peut se poser et apporter ses dons. L'âme n'est plus qu'un « fiat » murmuré parmi les larmes, mais à ce mot fait écho l'« Amen » tout-puissant de Jésus agonisant ; l'âme n'est plus qu'un enfant qui a cessé de lutter avec Dieu et avec les hommes mais que vient secourir l'étreinte du Père.

L'homme est alors capable d'amour gratuit ; bientôt, il lui devient impossible de supporter un amour d'une autre qualité. Le sentimentalisme lui donne la nausée, l'amour intéressé soulève en lui un frisson de dégoût. Il est enfin entré dans la logique de Dieu, une logique souvent illogique pour l'homme de cette terre.

C'est la logique de la parabole qui exprime le mieux la gratuité de l'amour.

Écoutons-la :

*« Il en va du Royaume des Cieux comme d'un propriétaire qui sortit au point du jour afin d'embaucher des ouvriers pour sa vigne. Il convint avec eux d'un denier pour la journée et les envoya à sa vigne. Sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient, désœuvrés, sur la place et il leur dit :*

*— Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai un salaire équitable.*

*Et ils y allèrent.*

*« Sorti de nouveau vers la sixième heure, puis vers la neuvième heure, il agit de même. Vers la onzième heure, il sortit encore, en trouva d'autres qui se tenaient là et leur dit :*

*— Pourquoi restez-vous ici tout le jour sans travailler ?*

*— C'est que, lui dirent-ils, personne ne nous a embauchés.*

*Il leur dit :*

*— Allez, vous aussi, à ma vigne.*

*Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant :*

*— Appelle les ouvriers et remets à chacun son salaire en remontant des derniers aux premiers.*

*Ceux de la onzième heure vinrent et touchèrent un denier chacun. Les premiers, venant à leur*

tour, pensèrent qu'ils allaient toucher davantage ; mais c'est un denier chacun qu'ils touchèrent eux aussi. Tout en le recevant, ils murmuraient contre le propriétaire :

— Ces nouveaux venus n'ont travaillé qu'une heure et tu les as traités comme nous qui avons porté le fardeau de la journée, avec sa chaleur.

Alors, il répliqua en disant à l'un d'eux :

— Mon ami, je ne te lèse en rien : n'est-ce pas d'un denier que nous sommes convenus ? Prends ce qui te revient et va-t'en. Il me plaît de donner à ce dernier venu autant qu'à toi. N'ai-je pas le droit de disposer de mes biens comme il me plaît ? Ou faut-il que tu sois jaloux parce que je suis bon ? » (2).

Il ne nous est pas facile de comprendre cette parabole, à nous qui avons « l'œil mauvais ». Heureux celui qui la comprend avant de mourir car son œil voit juste alors et il peut entrer dans le règne de la gratuité qui est le règne du véritable amour.

---

(2) Mt. 20, 1 et suivants.

Les questions qui se posent sont les suivantes :  
1. Quelle est la nature de la responsabilité ?  
2. Quelle est la portée de la responsabilité ?  
3. Quelle est la mesure de la responsabilité ?

La responsabilité est une notion juridique qui désigne  
la charge d'une obligation de répondre d'un fait ou d'un acte.  
Elle est caractérisée par son caractère personnel, son caractère  
exclusif et son caractère pécuniaire.

Il existe deux types de responsabilité : la responsabilité  
contractuelle et la responsabilité délictuelle. La responsabilité  
contractuelle est née d'un contrat, tandis que la responsabilité  
délictuelle est née d'un fait illicite. La responsabilité contractuelle  
est régie par le droit des obligations, tandis que la responsabilité  
délictuelle est régie par le droit de la responsabilité.  
(5)

La responsabilité contractuelle est née d'un contrat, tandis que  
la responsabilité délictuelle est née d'un fait illicite. La  
responsabilité contractuelle est régie par le droit des obligations,  
tandis que la responsabilité délictuelle est régie par le droit  
de la responsabilité.

La responsabilité contractuelle est née d'un contrat, tandis que  
la responsabilité délictuelle est née d'un fait illicite. La  
responsabilité contractuelle est régie par le droit des obligations,  
tandis que la responsabilité délictuelle est régie par le droit  
de la responsabilité.

La responsabilité contractuelle est née d'un contrat, tandis que  
la responsabilité délictuelle est née d'un fait illicite. La  
responsabilité contractuelle est régie par le droit des obligations,  
tandis que la responsabilité délictuelle est régie par le droit  
de la responsabilité.

La responsabilité contractuelle est née d'un contrat, tandis que  
la responsabilité délictuelle est née d'un fait illicite. La  
responsabilité contractuelle est régie par le droit des obligations,  
tandis que la responsabilité délictuelle est régie par le droit  
de la responsabilité.

La responsabilité contractuelle est née d'un contrat, tandis que  
la responsabilité délictuelle est née d'un fait illicite. La  
responsabilité contractuelle est régie par le droit des obligations,  
tandis que la responsabilité délictuelle est régie par le droit  
de la responsabilité.

La responsabilité contractuelle est née d'un contrat, tandis que  
la responsabilité délictuelle est née d'un fait illicite. La  
responsabilité contractuelle est régie par le droit des obligations,  
tandis que la responsabilité délictuelle est régie par le droit  
de la responsabilité.

La responsabilité contractuelle est née d'un contrat, tandis que  
la responsabilité délictuelle est née d'un fait illicite. La  
responsabilité contractuelle est régie par le droit des obligations,  
tandis que la responsabilité délictuelle est régie par le droit  
de la responsabilité.

---

EN ROUTE VERS LA PRIÈRE

**J**e suis venu au désert pour prier, pour apprendre à prier.

Le Sahara m'a fait un grand don, un don que je voudrais transmettre à tous ceux que j'aime, un don incommensurable, un don qui résume tous les autres dons, le « sine qua non » de la vie, le trésor enfoui dans le champ, la perle précieuse découverte sur le marché.

La prière est l'essentiel de notre relation avec Dieu.

La valeur de notre foi, c'est la valeur de notre prière ; la force de notre espérance, c'est la force de notre prière ; l'ardeur de notre charité, c'est l'ardeur de notre prière. Ni plus, ni moins.

Notre prière a eu un commencement parce que nous avons eu un commencement ; mais elle n'au-

ra pas de fin ; elle nous accompagnera dans l'éternité et elle sera le souffle de notre contemplation extatique de Dieu, et le chant de notre félicité éternelle lorsque nous serons « *abreuvés au torrent des délices de Dieu* ».

L'histoire de notre vie terrestro-céleste sera l'histoire de notre prière, une histoire avant tout *personnelle*.

Aucune fleur n'est identique à une autre fleur, aucune étoile à une autre étoile et aucun homme à un autre homme. Et la prière étant le rapport de cet homme avec Dieu, ce rapport est différent pour chaque homme. Aucune prière n'est donc pareille à une autre prière.

La prière est une *parole* qui change sans cesse, fût-elle répétée à l'infini, avec les mêmes syllabes et sur le même ton de voix.

Seul varie l'esprit du Seigneur qui l'anime ; car il se renouvelle sans cesse.

Sainte Bernadette Soubirous, qui ne savait d'autre prière que « l'Ave Maria », et le mystique qui n'a pu que répéter sans cesse le nom de Dieu, connaissent la prière la plus variée et la plus personnelle que l'on puisse imaginer. Car cette simple parole, ce mot unique portent l'esprit de Jésus qui est l'esprit du Père.

Pour bien comprendre la prière, il est nécessaire de savoir que l'on parle avec Dieu.

La prière unit deux pôles : l'un faible, fragile et minuscule, mon âme ; l'autre immense et tout-puissant : Dieu !

C'est cela qui est grand et surprenant : que Lui, l'immense, ait voulu parler avec moi, si petit ; Lui, le Créateur, avec moi, créature.

Ce n'est pas moi qui ai voulu la prière. C'est Lui qui l'a voulue pour moi. Ce n'est pas moi qui L'ai cherché, c'est Lui qui est venu à moi. Et je L'aurais cherché en vain s'Il n'était venu à moi le premier. L'espérance sur laquelle repose ma prière vient de ce que Dieu désire ma prière. Et si je me rends à son appel, c'est parce qu'il est déjà là à m'attendre. S'Il était resté dans son silence et dans son isolement, je n'aurais pas pu rompre le mien. Personne n'a jamais parlé longuement avec un mur, un arbre, une étoile. S'il a essayé, il s'est bien vite arrêté, faute de recevoir une réponse.

Avec Dieu, je parlerai toute ma vie et je n'ai fait que commencer.

Il me faut encore dire une chose de la prière : c'est qu'elle vient du ciel et non pas de la terre.

Le cri qui gonfle ma poitrine et qui me fait m'exclamer : « Dieu, je t'aime », l'effort qui fait répéter à Faragghi, le musulman aveugle qui marche sur la piste à mes côtés : « Comme Dieu est grand ! » ; le « miserere » de David, le « Magni-

ficat » de Marie, les larmes qui montent aux yeux de celui qui se confesse : « Dieu, pardonne-moi ! » ; la soudaine extase du savant devant les merveilles de l'univers, ce sont les œuvres du Saint-Esprit.

C'est l'Esprit du Seigneur qui remplit le monde et le fait s'écrier « *Père !* », c'est lui qui nous donne l'influx de la prière.

A nous d'offrir un corps prompt, un cœur plein de gratitude à ce courant d'amour divin ; et de répéter, répéter ce que l'Esprit de Jésus nous a soufflé et nous donne la force de prononcer.

Certes, nous pouvons Lui résister, nous pouvons dire « non », perdre dans le puits noir de notre âme le courant d'amour qui passe, nous pouvons serrer les lèvres et fermer notre cœur. Et la plupart du temps, nous le faisons, car si nous restions disponibles à l'appel, nous serions sans cesse en prière.

Il nous faut cependant ajouter qu'il existe également une prière « à nous », une prière née sur la terre dans le cœur de l'homme. Mais cette prière est mesquine, c'est du bavardage spirituel. Nous demandons des choses qui ne servent pas à notre bien véritable et qui nous feraient peut-être même du mal si elles nous étaient accordées ; nous nous remplissons la bouche de pa-

roles pieuses par crainte de la solitude ou de la souffrance. Or, Jésus nous avait mis en garde contre ce genre de prière : « *Dans vos prières, ne rabâchez pas comme les païens...* » (1).

Pour mettre en lumière la valeur de cette prière (disons « non inspirée ») par rapport à l'autre, la vraie, celle qui nous est dictée par l'Esprit du Seigneur, nous dirons qu'il y a entre elles autant de distance qu'entre ce que les philosophes ont dit de Dieu et ce qu'ont dit de Lui la Bible et l'Église. L'Église a de Dieu une connaissance personnelle, vivante, chaude, passionnée, quoique obscure et cachée dans la pénombre de la foi.

Nous la connaissons bien, cette prière « terrestre » et nous n'avons pas besoin de l'analyser longuement.

Que de fois nous nous sommes trouvés priant avec force paroles et cependant bien loin de l'Esprit de Dieu ! Que de fois nous nous sommes réfugiés en elle pour fuir l'Esprit de Dieu, pour échapper à Sa volonté !

Nous sommes allés au chœur, réciter le bréviaire, alors que notre devoir était d'aller au parloir pour recevoir quelque pauvre ennuyeux et malodorant. Nous avons récité notre chapelet tout

---

(1) Mt. 6, 7.

en courant à un rendez-vous dangereux pour notre âme. Nous avons fait brûler un cierge pour devenir riche. Nous avons baissé notre tête en signe d'adoration tandis que notre cœur était plein d'impureté.

Cette prière ne vient pas du ciel, mais de la terre. Et elle reste sur la terre, parée de son inutilité et de sa fausseté.

C'est de cette prière que le prophète parlera en ces termes : « *Tu t'es enveloppé d'un nuage pour que la prière ne passe pas* » (2). Mais je crois qu'il n'est pas besoin d'un nuage pour que cette prière ne s'élève pas d'un pouce au-dessus de notre aveugle entêtement.

Oui, notre aveugle entêtement — qui peut durer des années, des dizaines d'années — qui crée en nous une telle ambiguïté pharisaïque que nous pouvons sans sourciller prier au pied de l'autel le jour, et passer la nuit avec notre maîtresse, être mauvais riche et garder le chapelet à la main, rester repliés sur notre égoïsme et l'esprit plein de belles idées pour la réforme de l'Église.

Nous n'aurons jamais assez de larmes pour pleurer sur nos méfaits, sur le faux témoignage que nous offrons à Jésus qui est vérité et amour,

---

(2) *Lam.* 3, 44.

et sur la manière que nous avons de cacher la puissance merveilleuse de l'Église sous le voile fumeux d'une religiosité qui ne cherche pas et n'accomplit pas la volonté de Dieu. Car c'est là qu'est le point de départ de la vraie prière : on prie vraiment lorsqu'on cherche la volonté de Dieu.

Au fond, les choses sont simples, extrêmement simples : il suffit d'écouter ce qu'a dit Jésus, il suffit de prendre l'Évangile et de le mettre en pratique.

En somme : il faut vouloir et non pas seulement parler.

Le souffle divin cherche en nous la bonne volonté. L'esprit de Jésus vient en celui qui le désire, car il est Amour et pour réaliser l'amour, il faut être deux. Lorsque je sollicite son amour, il ne tarde pas à venir, il est même déjà venu car il m'aime bien plus que moi, pauvre créature, je ne peux L'aimer.

Et l'on exprime l'amour par des actes, comme l'enfant prodigue. Se lever est une chose, abandonner les porcs en est une autre.

Il faut que l'âme dise sérieusement :

*« Maintenant, je retourne au Père » (3).*

---

(3) **Lc 15, 18.**

et sur le monde qui nous entoure  
nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres  
et nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres  
et nous sommes tous égaux

et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres  
et nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres  
et nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains

et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres  
et nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres  
et nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres

et nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres  
et nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères  
et nous sommes tous humains  
et nous sommes tous libres  
et nous sommes tous égaux  
et nous sommes tous frères

---

LES TEMPS DE LA PRIÈRE

**L**a prière est avant tout parole, récitation, chant.

*Tends l'oreille, Yahvé, réponds-moi  
Pauvre et malheureux que je suis,  
Garde mon âme car je suis ton ami  
Sauve ton serviteur qui se fie à toi (1).*

Elle contient souvent un cri, des pleurs, une lamentation :

*Yahvé, mon Dieu, je crie le jour,  
Je gémis la nuit devant toi.  
Que ma prière vienne jusqu'à toi,  
Prête l'oreille à mes sanglots.*

---

(1) Ps. 85.

*Car mon âme est rassasiée de maux  
Et ma vie au bord du shéol ;  
Déjà compté comme descendu dans la  
fosse,  
Je suis un homme fini.  
Exclu parmi les morts,  
Comme les tués qui gisent dans la tombe,  
Eux dont tu n'as plus souvenir,  
Et ils sont retranchés de ta main (2).*

Parfois une explosion de félicité :

*Je t'aime, Yahvé, ma force !  
Yahvé est mon roc et mon rempart,  
Et mon libérateur, c'est mon Dieu (3).*

Une admiration extasiée de ses œuvres :

*Les cieux racontent la gloire de Dieu,  
Et l'œuvre de ses mains,  
Le firmament l'annonce (4).*

La louange passionnée de la Providence :

*Yahvé est mon pasteur :  
Je ne manque de rien.*

---

(2) Ps. 87.

(3) Ps. 17.

(4) Ps. 18.

*Sur des prés d'herbe fraîche, il me parque ;  
Vers les eaux du repos, il me mène :  
Il y refait mon âme.  
Il me guide par le juste chemin,  
Pour l'amour de son nom,  
Passerais-je un ravin de ténèbres ?  
Je ne crains aucun mal,  
Près de moi ton bâton, ta houlette  
Sont là qui me consolent (5).*

Cette manière de parler à Dieu est de tous les temps et de tous les pays. Dès le commencement de sa vie spirituelle jusqu'à son terme, l'homme se servira de ce moyen : la parole, pour exprimer ses sentiments envers son Créateur.

Mais il en est de l'amour divin comme de l'amour humain : au commencement, les paroles abondent, puis elles se font plus rares et plus profondes jusqu'au moment où elles sont toutes contenues en quelques monosyllabes.

Normalement, une âme parle beaucoup à l'époque de sa conversion, durant la période du noviciat, au cours des premières années, lors de la découverte de Dieu. C'est le temps le plus facile à vivre pour l'âme car tout concourt à

---

(5) Ps. 23.

orner la prière : nouveauté, sentiment, imagination, art, passion.

Et Dieu vient ajouter sa part de consolation. Et tout s'écoule comme aux premiers jours d'un mariage heureux.

*Mon cœur est prêt, ô Dieu,  
Je veux chanter, je veux jouer !  
Allons, ma gloire,  
Eveille-toi, harpe, cithare,  
Que j'éveille l'aurore !  
Je veux te louer chez les peuples, Yahvé,  
Jouer pour toi dans les pays,  
Grand par-dessus les cieux ton amour,  
Jusqu'aux nues, ta vérité.  
O Dieu, élève-toi sur les cieux,  
Sur toute la terre, ta gloire ! (6).*

Un autre temps de la prière est celui de la « méditation ». Il suit parfois de près la parole. Et souvent, lorsque l'âme est mûrie par l'amour, il s'intercale dans la parole, il se fond en elle. D'autres fois, il se place après la récitation et s'accompagne d'une suite de vérités et de lumières.

C'est le temps du livre, le temps où l'on cherche à connaître ce que les autres ont dit de Dieu ;

---

(6) Ps. 107.

c'est le temps fervent de la réflexion, de l'étude théologique, le temps des discussions philosophiques, le temps de la rencontre des autres âmes, un temps magnifique.

Si le monde savait la joie qu'éprouve un chrétien en cette période, la paix qui règne dans son cœur et l'équilibre qui domine ses facultés, il en resterait étonné, enchanté.

Cette période, je l'ai connue, et j'ai eu la chance de la vivre au milieu de centaines, de milliers d'autres jeunes gens. Dieu, l'Église, les âmes étaient nos seules passions. A chaque aube nouvelle, il nous semblait que nous devions forger un monde nouveau, nous lancer contre l'erreur comme David contre Goliath. Nous priions ensemble, nous parlions de Dieu.

Que nous importaient les nuits de veille, les longs voyages en troisième classe, les randonnées à bicyclette à travers la campagne au service du Mouvement ? Que nous importait de sacrifier notre argent et nos jours de repos pour les consacrer, une fois l'an, à faire une retraite ? Ces souvenirs resteront parmi les plus chers de toute ma vie, des souvenirs que j'évoque avec une joie et une paix sereines.

Mais revenons à la méditation. Il y a mille manières de méditer et il est bon que chacun fasse sa propre expérience. Il découvrira, chemin

faisant, celle qui s'adapte le mieux à son âme. Je voudrais seulement dire ici deux choses que j'ai apprises de mon maître saint Jean de la Croix : l'une sur la méthode de la méditation, et l'autre sur le livre à choisir.

### *Sur la méthode.*

Saint Jean divisait la méditation en trois parties — et jusque-là je ne vois rien de nouveau :

- 1) Représentation imaginative du mystère sur lequel on veut méditer.
- 2) Considération intellectuelle des mystères représentés (là encore, rien de nouveau).
- 3) (là se trouve le point important) — Repos amoureux et attentif à Dieu pour recueillir le fruit là où la porte de l'intelligence s'ouvre à l'illumination divine.

Cet élan d'amour, profondément humain, doit nous amener à un moment de sérénité, à un repos affectueux devant Dieu. Une méditation doit en somme être orientée nettement vers la simplification et le silence intérieur.

### *Sur le livre à choisir.*

A tout autre ouvrage, préférez la Bible.

Si vous le pouvez, lisez tous les livres de méditation que vous voulez, mais cela n'est pas indispensable. Et il est indispensable, au contraire, de lire et de méditer la Sainte Ecriture. Plus de catholicisme sans Bible ! Plus de prédication invertébrée faute d'être basée sur l'Ecriture. Plus de formation religieuse qui ne repose sur l'Evangile.

La Bible est la lettre que Dieu lui-même a écrite aux hommes au cours des millénaires de son histoire. C'est le long soupir en l'attente de la venue du Christ (Ancien Testament) et le récit de sa venue parmi nous (Nouveau Testament).

Lorsque le temple de Jérusalem brûla, les Juifs qui s'y entendaient en fait de trésors, abandonnèrent tout aux flammes mais ils sauvèrent la Bible. Saint Paul conserve la Bible dans sa mémoire et saint Jérôme dit : « L'ignorance de l'Ecriture, c'est l'ignorance du Christ. »

Le Verbe fait parole, c'est la Bible, le Verbe fait chair, c'est l'Eucharistie. Je les mettrai tous deux sur l'autel et je m'agenouillerai devant eux.

Par la grâce de Dieu, un réveil biblique s'opère ; mais nous sommes encore très en-deçà du culte que nous devons à la Sainte Ecriture.

Je disais plus haut qu'il en est de la prière comme de l'amour : les paroles abondent au dé-

but, les discussions fleurissent dans les premiers temps. Puis on fait silence et l'on se comprend par monosyllabes. Un geste, un regard, un rien suffisent dans les difficultés : il suffit de s'aimer.

Vient ensuite le temps où la parole est de trop, la méditation devient lourde, presque impossible. C'est le moment de la prière empreinte de simplicité, le temps où l'âme s'entretient avec Dieu, d'un regard simple, amoureux, souvent aussi chargé d'aridité et de souffrance.

En cette période fleurit la prière litanique, la répétition à l'infini d'expressions identiques, pauvres en paroles, mais riches, extrêmement riches de contenu. Ave Maria... Ave Maria... Jésus, je t'aime... Seigneur, aie pitié de moi... Et il est étrange de constater combien, en cette prière litanique, monotone, simple, l'âme se trouve à son aise, comme bercée dans les bras de Dieu. C'est le temps du chapelet vécu et aimé comme une des prières les plus hautes et les plus inspirées.

J'ai eu souvent l'occasion, au cours de ma vie en Europe, d'assister et de prendre part à des discussions animées pour et contre la récitation du chapelet. Mais, à la fin de ces conversations, je ne me trouvais jamais pleinement satisfait. Je n'étais pas encore mûr pour comprendre à fond cette manière de prier.

« C'est une prière méditée, » disait quelqu'un. Bon ! Alors ils ont bien raison, les jeunes gens qui se plaignent des distractions que donne à la méditation du mystère cette inutile répétition des dix Ave Maria. Annoncez le mystère et laissez-moi penser !

« Non, c'est une prière de louange », reprenaient certains — et il faut penser à ce que l'on dit mot par mot.

Mais c'est impossible ! Qui est capable de dire cinquante Ave Maria, l'esprit distrait par la représentation de cinq mystères, sans perdre le fil de ce qu'il prononce ?

Je dois avouer que, de toute ma vie, et j'ai fait quelquefois un effort véritable — je n'ai jamais réussi à dire un seul chapelet sans avoir de distractions. Et alors ?

Et alors, c'est dans le désert que j'ai saisi : ceux qui discutent — comme je discutais moi-même alors — sur la récitation du chapelet, n'ont pas encore compris l'âme de cette prière.

Le rosaire appartient à cette catégorie de prière qui précède de peu, ou accompagne la prière contemplative de l'Esprit.

Que vous méditiez ou non, que vous ayez plus ou moins de distractions, si vous aimez le chapelet à fond, si vous ne pouvez passer votre jour-

née sans le réciter, cela signifie que vous êtes des hommes de prière.

Le rosaire est comme l'écho d'une vague qui parcourt la rive de Dieu. « Ave Maria... Ave Maria... Ave Maria... »

C'est comme la main de la mère sur le berceau de l'enfant, c'est le signe d'un abandon : l'homme s'éloigne de tous les raisonnements difficiles qu'il peut faire sur la prière, pour accepter définitivement sa petitesse et sa pauvreté.

Le chapelet est un point d'arrivée, non un point de départ. Pour Bernadette, l'arrivée fut presque immédiate car elle était prédestinée à voir la Sainte Vierge sur cette terre. Mais normalement, c'est la prière de la maturité spirituelle. Si un jeune homme n'aime pas réciter son chapelet, s'il vous dit qu'il s'ennuie, n'insistez pas. Préférez pour lui la lecture de l'Écriture Sainte, ou une prière intellectuelle. Mais si vous rencontrez un enfant dans une campagne déserte, ou un vieillard plein de sérénité, ou une femme simple qui vous dit qu'elle aime réciter son chapelet sans comprendre pourquoi, réjouissez-vous et exultez car l'Esprit-Saint est dans ces cœurs et il y prie. La récitation du chapelet est une prière que l'homme « de bon sens » ne comprend pas, pas plus qu'il ne comprend que l'on puisse répéter « je t'aime » mille fois par jour à un Dieu

que l'on ne voit pas. Mais pour les hommes au cœur pur, pour ceux qui vivent « dans le Royaume », pour ceux qui vivent les béatitudes, la récitation du chapelet est une prière parfaitement compréhensible.

Les Orientaux, âmes hautement contemplatives, ont composé une prière litanique semblable à notre rosaire et ils l'appellent la prière de Jésus.

Il s'agit de répéter, répéter lentement et d'une âme disposée à la paix le « Kyrie eleison » que nous connaissons bien :

*« Seigneur, aie pitié de moi,  
Je ne suis qu'un pécheur,  
Christ, aie pitié de moi,  
Je ne suis qu'un pécheur. »*

Et ils arrivent tout en récitant cette prière litanique à exécuter une gymnastique spirituelle qui convient à leur mentalité, en rythmant les formules sur leur respiration et même sur leurs battements de cœur.

A ce propos, j'ai été très impressionné par la lecture d'un petit volume publié en France sous le titre « Le Pèlerin Russe » et plus tard suivi d'un autre petit écrit d'un moine orthodoxe de

l'Abbaye de Chevetogne : « La prière de Jésus » (7).

Mais à mesure que la prière devient pauvre en paroles, et riche en contenu, la méditation devient elle-même pesante et fastidieuse. Ce qui auparavant procurait un plaisir intellectuel, devient à présent une cause d'aridité et de souffrance. On a l'impression que la vie intérieure a subi un arrêt ; on pense quelquefois que l'on régresse au lieu d'avancer. Le ciel a perdu ses couleurs vives, le gris domine l'atmosphère de l'âme. On commence à comprendre ce que signifie « avancer dans le désert de la foi ». Heureux celui qui à ce moment de son évolution spirituelle trouve un bon directeur, et, plus encore, a l'humilité de se laisser diriger. Ce n'est pas facile, car la présomption de savoir se diriger soi-même est ancrée dans notre âme et il nous faut des chutes nombreuses et graves pour arriver à l'ébranler.

Or, d'où vient cette aridité que nous connaissons alors dans la méditation ? Pourquoi éprouvons-nous une telle répulsion à fixer méthodiquement notre pensée sur les choses spirituelles ? Cela peut évidemment dépendre de quelque faute par nous commise, de quelque affec-

---

(7) *La prière de Jésus*, Éd. Chevetogne.

tion désordonnée, d'un certain manque de vigilance, des épines dans lesquelles nous avons laissé périr le bon grain. Car la difficulté que nous rencontrons dans la méditation n'est pas toujours le signe d'une progression de l'âme vers Dieu, d'un passage à une prière plus élevée. Mais elle peut — par la grâce de Dieu — en être le signe. Comment le distinguer alors ?

C'est encore le grand saint Jean de la Croix qui nous l'enseigne.

Trois signes indiquent le passage de la prière discursive à la prière contemplative :

- 1) L'activité de l'imagination se fait sans délectation et devient même impossible.
- 2) L'imagination ni les sens n'éprouvent plus aucun attrait pour les choses particulières, ne reçoivent aucune consolation des choses créées, ne trouvent aucun goût, aucune saveur à quelque objet que ce soit.
- 3) L'âme prend plaisir à rester seule et à se tendre vers Dieu de toute son attention, dans la paix intérieure, la tranquillité et le repos, sans agir, ni exercer aucune faculté.

Voilà. Cette troisième condition est bonne. Et si elle est réalisée dans l'âme qui médite, elle justifie les deux autres. Autrement dit, si j'éprouve de la difficulté à méditer sur les choses de Dieu,

↓ si je n'arrive plus à me fixer sur tel ou tel mystère de la vie de Jésus, sur telle ou telle vérité, mais que je ressente en même temps la soif de rester seul, en silence, aux pieds de Dieu, immobile, sans penser, mais dans un acte d'amour, cela signifie ... une grande chose et je veux vous en parler tout paisiblement car c'est un des plus beaux secrets de la vie spirituelle.

## LA PRIÈRE CONTEMPLATIVE

Nous atteignons maintenant à l'essence de la prière, à la révélation la plus extraordinaire que l'on puisse imaginer, au secret le plus profond du cœur de Dieu, à la véritable dimension de notre « être chrétien ».

Jésus, dans la nuit où il fut trahi, prononça ces paroles :

*« Si vous m'aimez,  
Vous garderez mes commandements,  
Et je prierai le Père,  
Et il vous donnera un autre Paraclet,  
Pour être avec vous à jamais,  
l'Esprit de Vérité,  
Que le monde ne peut recevoir  
Parce qu'il ne le voit ni ne le connaît.  
Vous, vous le connaissez*

*Parce qu'il demeure avec vous et qu'il est en vous » (1).*

Puis il ajouta :

*« Celui qui a mes commandements et qui les garde,  
Voilà celui qui m'aime ;  
Et celui qui m'aime sera aimé de mon Père,  
et je l'aimerai et me manifesterai à lui » (2).*

Et enfin :

*« Si quelqu'un m'aime,  
Il gardera ma parole,  
Et mon Père l'aimera,  
Et nous viendrons à lui,  
Et nous ferons en lui notre demeure » (3).*

Dieu s'offre à l'homme dans trois réalités : son Esprit, sa Présence, sa Manifestation. Et pour lui offrir ces trois dons, il ne lui pose qu'une condition : *« Si quelqu'un m'aime. »*

L'âme de l'homme qui accepte d'aimer Dieu devient un « paradis sur la terre » avec la présence réelle de la Trinité en soi, avec l'activité fulgurante de l'Esprit et avec la volonté suprême, de la

---

(1) Jn 14, 15.

(2) Jn 14, 21.

(3) Jn 14, 23.

part de Dieu, « de se manifester, c'est-à-dire de se faire connaître à l'homme ».

Ces trois réalités méritées par le sang du Christ, et réalisées en nous après la Pentecôte, confèrent à notre âme une grandeur telle qu'elle dépasse tous les rêves humains.

Et bien sûr, en premier lieu, elles pénètrent notre prière, le rapport le plus naturel entre la créature et le Créateur, et la dotent d'une dimension infinie, ou mieux, divine.

Parlons tout d'abord de cette « présence » :

*« Nous viendrons à lui*

*Et nous ferons en lui notre demeure. »*

C'est la Trinité qui devient l'hôte de notre âme, c'est la Terre qui devient le Ciel. Pourquoi alors chercher Dieu au-delà des étoiles, puisqu'il est si près de nous, en nous ? Le ciel, ce lieu bien « scellé » n'est plus qu'une voûte lointaine et semée d'astres, le lieu géographique de la personne divine dans l'univers ; il est une proximité aimante, intime et comme à portée de la main, un ciel où l'on peut partout parler avec Lui, rester avec Lui, L'adorer.

L'Esprit-Saint est en nous !

C'est lui l'artisan puissant, précis de notre union avec Dieu. C'est Lui qui nous incorpore à Jésus-Christ ; Lui qui nous enseigne ce que nous devons

dire au Père, Lui qui nous insuffle un Esprit « nouveau » puisque notre « vieil homme » s'est montré méchant et incapable, Lui qui prie le Très-Haut avec ses « inénarrables gémissements », Lui qui donne une valeur éternelle à notre faible effort d'enfant pour nous élever à la hauteur de Dieu.

Et comment oserais-je encore me dire à moi-même : « Qui m'enseignera à prier » puisque j'ai un tel Maître au cœur de mon être ? Comment doute-rais-je de la puissance de ma prière alors que — toute pauvre et balbutiante — elle est soutenue dans son vol par l'Esprit créateur du monde ?

Non, je ne me chercherai plus moi-même, dans la prière, je ne me replierai plus sur mon pauvre moi, car dans ma foi j'ai découvert que l'Esprit de Dieu s'est répandu en mon cœur.

Mais la promesse de Jésus parle d'une présence, d'une activité de son Esprit, et d'une « révélation ».

*« Je me révélerai à vous. »*

Se révéler l'un à l'autre, c'est l'œuvre de l'amour, et cet accomplissement ne doit jamais finir, pas même dans l'amour humain, car il demeure toujours quelque chose de « mystérieux » à découvrir et à connaître dans la personne aimée.

Et lorsque cette personne est Dieu, « tout » est à découvrir !... Mais ici, pour parler de Dieu, il nous faut donner encore certaines précisions.

Dieu est inconnaissable à l'homme. Tout ce que nous savons de lui n'est pas Lui : nous connaissons une image, un symbole, un appel, mais nous ne connaissons pas Dieu lui-même. Seul, Dieu se connaît lui-même et sa connaissance reste pour nous un « mystère ».

Mais Dieu a décidé dans son amour de se faire connaître de l'homme, de se révéler à Lui ; et cela d'une manière surnaturelle, avec un langage intraduisible sur la terre. Celui qui est soumis à l'action de cette « révélation » ne peut rien dire, il la vit expérimentalement, mais il ne peut la répéter.

Celui qui veut apprendre à prier doit savoir cela.

J'ai perdu trop de temps pour avoir connu trop tard cette vérité. Et, cependant, n'est-elle pas clairement révélée dans l'Évangile ?

Je pensais que ma prière tout entière ne dépendait que de moi, de mon effort, de l'excellence des livres que j'avais entre les mains, de la beauté des paroles que je savais introduire dans mon colloque avec Dieu.

Chose plus grave encore : je pensais que la connaissance de Dieu que j'acquerrais par l'étude et le

raisonnement était la véritable approche, la seule approche possible de Dieu et je ne m'étais pas aperçu que je ne possédais qu'une image, une enveloppe, une imitation de la vraie, de l'authentique, de la surnaturelle, de la substantielle révélation de Dieu.

Dieu est l'Inconnaissable et Lui seul peut se révéler à moi par des voies qui ne sont qu'à Lui et toutes à Lui, par des mots jamais prononcés, par des concepts au-delà de tout concept. Ainsi, la véritable prière exige de moi plus de passivité que d'activité, plus de silence que de paroles, plus d'adoration que d'étude, plus de disponibilité que de mouvement, plus de foi que de raison. Je dois comprendre « à fond » que la prière authentique est le fruit d'un don du Ciel à la Terre, du Père à son Fils, de l'Époux à son Épouse, de celui qui a à celui qui n'a pas, du Tout au néant. Et plus ce Tout s'approche du néant, plus « l'inconnaissance » s'étend en lui.

A l'homme qui descend de la montagne après avoir longuement parlé avec Dieu, on demandera souvent :

« Parle-nous de Lui ! »

Et l'homme répétera avec Angèle de Foligno, une des grandes mystiques italiennes :

« Et aussitôt que Dieu s'est présenté à l'âme, Il se manifeste en se montrant à l'âme ; et Il dilate l'âme en lui donnant dons et douceurs que jamais elle n'a éprouvés avec bien plus grande profondeur que n'a été dit. Et alors l'âme est retirée de toute ténèbre. Et se fait en l'âme plus grande connaissance de Dieu que je ne comprenais se pouvoir faire, avec telle clarté et telle certitude et avec tel abîme qu'il n'est cœur qui puisse ensuite désormais d'aucune façon le comprendre et penser. Donc, ni mon cœur ne peut désormais revenir à comprendre aucune chose de Lui, sinon quand par Dieu est donné à l'âme qu'elle soit ravie en cela. Car jamais le cœur ne peut s'étendre d'aucune façon vers cela. Et elle aussi n'en peut absolument rien dire, car nul verbe ne peut être par lequel elle le dise ou exprime. Et même ni pensée ni aucune intelligence ne peut s'étendre à ces choses, tant elles dépassent tout, comme Dieu ne peut être expliqué par rien. Dieu, en effet, ne peut absolument être expliqué par rien ...

« L'Écriture divine est tellement sublime qu'il n'est aucun homme si savant en ce monde, (même s'il avait science et esprit), qui puisse la comprendre si pleinement que son intelligence ne soit dépassée par elle. Et cependant, il balbutie quelque chose. Mais de ces ineffables opérations divines qui viennent de cette manifestation de Dieu, elle

ne peut rien dire du tout ou balbutier » (4).

Ce qu'il en est pour Angèle de Foligno, il en est ainsi pour tous. On sent que la connaissance de Dieu augmente en nous à mesure que notre amour pour Lui devient plus fort, et nous ne savons rien dire de cette connaissance. Nous savons que c'est une connaissance délicieuse, mystérieuse, personnelle, obscure, mais nous ne saurions ajouter une syllabe.

« Je me révélerai à vous ».

Cette révélation que Dieu fait à l'homme de Lui-même, c'est l'âme, le fruit, la respiration de la prière dite « contemplative », une anticipation authentique de la vie éternelle dont Jésus lui-même a donné la définition :

*« La vie éternelle  
c'est qu'ils te connaissent  
Toi, le seul véritable Dieu  
Et ton envoyé, Jésus-Christ » (5).  
« Yahvé, mon cœur ne s'est pas gonflé,  
ni mes yeux ne se sont haussés,  
Je n'ai pas pris un chemin de grandeurs,*

---

(4) *Le livre de la Bienheureuse Angèle de Foligno*, traduit par le P. Donceur, Paris, 1926, pp. 173-174.

(5) Jn 17, 3.

*ni de prodiges qui me dépassent.*

*Non, je tiens mon âme en paix et silence,  
comme un enfant contre sa mère,*

*Mon âme est en moi comme un enfant se-  
vré » (6).*

Tel est le psaume de la prière contemplative. L'homme qui chemine vers la racine de son être, vers sa fin dernière, vers son Créateur, après avoir gravi les premiers degrés de la prière, après avoir purifié celle-ci de la délectation des choses humaines et de l'égoïsme, dans la souffrance et dans l'aridité, l'homme se trouve enfin comme au seuil de l'infini, là où ses forces ne peuvent plus rien, où la méditation elle-même devient impossible et la parole qui jadis se répandait à flots ne sait plus maintenant que répéter quelques monosyllabes d'amour et de plainte.

Aucune image n'est plus fidèle à exprimer cet état d'âme que celle de l'enfant sevré reposant sur le sein de sa mère. Et c'est encore Jésus qui nous dit : « *Si vous ne devenez comme des enfants, vous ne pourrez entrer dans le Royaume des Cieux* » (7). Mais l'âme désormais s'est faite toute petite ; elle a compris qu'elle doit tout recevoir et qu'elle ne peut qu'aimer.

---

(6) Ps. 130.

(7) Mt. 18, 3.

Non, elle a encore un autre pouvoir : celui de connaître. Mais... à quoi cela lui sert-il en de tels moments ?

L'auteur anonyme du livre sur la prière « Le Nuage de l'Inconnaissance » (8) écrit : « Toute créature intelligente, ange ou homme, a en elle-même deux facultés principales : l'une qui est appelée la faculté de connaître, l'autre qui est appelée la faculté d'aimer. De toutes deux, Dieu est le créateur. Mais s'il reste toujours incompréhensible pour la première, il est saisissable par la seconde, selon un degré différent pour chacun. Si bien que l'âme qui aime peut, par la vertu de son amour, saisir Celui qui suffit pleinement et au-delà de toute comparaison à rassasier toutes les âmes et tous les anges qui seraient jamais créés.

« Telle est la merveille, tel est le miracle de l'amour ; l'exercice n'en sera jamais interrompu car Dieu le renouvellera sans cesse » (9).

Et pourquoi ? parce qu'Il peut être aimé et non pensé : l'amour peut le cueillir et le tenir, la pensée... jamais.

Cela pourrait sembler étrange à première vue, mais rien ne donne le sentiment de l'universalité de Dieu, de la justice de Dieu, comme cette

---

(8) *Le Nuage de l'Inconnaissance*, Club du Livre religieux.

(9) *Ibid.*, pp. 25 et suivantes.

vérité. Comme il serait injuste que Dieu soit accessible à l'intelligence ! Cela aurait facilité la tâche des sages, des grands de ce monde, et il serait incompréhensible aux petits, aux pauvres, aux ignorants. Mais non ! Il a trouvé Lui-même le moyen d'être juste avec tous : sa révélation s'accomplit dans l'amour, dans cette faculté face à laquelle nous sommes tous égaux.

La reine n'aime pas autrement que la paysanne, le savant pas autrement que l'ignorant. « *Je te bénis, Père du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits* » (10).

« Restez dans mon amour. »

Mais que deviennent les concepts ? Ils ne sont pas supprimés ; ce serait contraire à la nature même de notre intelligence. Tous les concepts divers se taisent, dorment comme les apôtres sur le Mont des Oliviers.

Voilà ce que l'on appelle la contemplation infuse ou la connaissance mystique.

Elle se nourrit de silence.

Elle ne recourt pas à l'usage pratique des concepts en tant que moyens de connaissance.

Elle devient négative en un sens nouveau et absolu.

---

(10) Mt. 11, 25.

*à propos  
de la raison*

La béguine Hadewijk écrit : « La vérité pure et nue abolit toute raison ; elle me tient en cette vacuité, elle m'adapte à la vie simple de l'Eternel. Là s'arrête toute parole. Celui qui n'a jamais compris la parole de Dieu chercherait en vain à expliquer ce que j'ai trouvé sans médiation, sans voile, et au-delà de toute raison » (11).

Si je désire quelque chose, je l'ignore car je suis à tout jamais prisonnier de l'ignorance abyssale. Celui qui croit pouvoir dire ce qui existe dans le fond de l'Etre, trahit son inexpérience.

Mon Dieu, quelle aventure, ne plus comprendre, ne plus voir... Si nous savions quelque chose autrefois, l'amour maintenant nous a réduits au néant.

Oui, l'amour nous a réduits au néant. Il nous a débarrassés de toute présomption de savoir, d'être ; il nous a amenés à une véritable enfance spirituelle.

*« J'ai tenu mon âme  
en paix et en silence  
comme un enfant  
contre sa mère » (12).*

---

(11) *Poèmes spirituels*, « Nova et Vetera » 1938 - n. 4 pp. 362-367.

(12) Ps. 130, 2.

Tel est le stade le plus élevé de la prière : être  
enfants dans les bras de Dieu : se taire, aimer,  
exulter.

Et si, à cause du malheureux désir de dire quelque chose, de faire quelque chose, il t'est vraiment nécessaire d'ouvrir la bouche, alors procède ainsi : choisis une parole, une petite phrase qui exprime bien ton amour pour Lui, et puis répète-la, répète-la en paix sans chercher à formuler tes pensées, sans te mouvoir, pareil à un petit point aimant, devant le Dieu d'Amour.

Et lorsque tu auras transformé cette parole ou cette phrase en une lance d'acier, symbole de ton amour, frappe alors, frappe l'épais nuage de l'inconnaissance de Dieu.

Et quoi qu'il arrive, garde-toi de toute distraction. Chasse même les bonnes pensées, elles ne servent à rien.

Le degré de contemplation le plus haut auquel nous puissions accéder en cette vie réside tout entier en cette obscurité ou nuage de l'inconnaissance. Et celle-ci s'accompagne d'un pur élan d'amour, et d'un aveugle regard qui se portent sur l'être nu de Dieu, de Dieu seul, et en Lui-même.

Un élan d'amour aveugle porte alors ton âme vers Dieu qu'elle considère en lui-même, puis en secret, vers le nuage de l'inconnaissance. Rien

ne lui est plus profitable, aucun exercice pour elle n'est plus noble. Cet élan plaît à Dieu, aux Saints et Anges du ciel, et il est des plus utiles à tous ceux que tu aimes d'une amitié spirituelle ou naturelle, vivants ou morts (13).

Tel est, mon frère, le vœu que je forme pour toi, et ce vœu est la synthèse de tous les dons que m'a faits le désert (14).

---

13) Le Nuage de l'Inconnaissance, p. 38 et suivantes.

14) Ne t'étonne pas, Ami, si dans ces pages consacrées aux étapes de la prière, je n'ai pas parlé de la prière liturgique. Ce n'est pas un oubli. J'ai cru au contraire devoir insister sur le cheminement de cette prière « personnelle » qui n'est pas extrêmement pratiquée en Europe, surtout en ce qui concerne les dernières étapes ; cheminement qui doit conduire l'âme à « l'état de prière » si précieux et si décisif pour notre vie.

---

LA CONTEMPLATION SUR LES ROUTES

**A**mi, il me semble lire en toi, maintenant, une question qui s'accompagne d'un sourire légèrement triste :

« Et alors, il faut tous aller dans le désert ? Quelle valeur a l'action, l'engagement parmi les hommes, l'incorporation du levain dans la cité terrestre ? Comment cela sera-t-il possible ? Le désert est loin, jamais je ne pourrai... »

Je savais que tu pensais tout cela, et il nous faut absolument nous expliquer en toute clarté ; car tu pourrais être scandalisé et j'en serais involontairement la cause.

Charles de Foucauld écrivit un jour à ce sujet :

« Si la vie contemplative n'était possible que derrière les murs d'un couvent ou dans le silence

du désert, nous devrions, pour être justes, doter chaque mère de famille d'un petit couvent et offrir le luxe d'un petit désert à un pauvre manœuvre qui est obligé de vivre dans le bruit d'une ville pour gagner durement son pain. »

N'est-ce pas vrai ?

Ce fut la vision de la réalité dans laquelle vit une grande partie de l'humanité pauvre qui détermina en lui la crise centrale de sa vie, cette crise qui devait le conduire si loin de sa première conception de la vie religieuse.

Charles de Foucauld, vous le savez, était trappiste et avait choisi la Trappe la plus pauvre qui existât alors, celle de Akbès en Syrie.

Un jour, son Supérieur l'envoya veiller un mort tout près du couvent. C'était un Arabe chrétien décédé dans une maison pauvre. Lorsque frère Charles se trouva dans le taudis du mort et vit autour du cadavre la vraie pauvreté des enfants affamés et de la veuve sans défense, faible et ne sachant comment elle se procurerait le pain du lendemain, il entra dans une crise spirituelle qui le fit sortir de la Trappe, à la recherche d'un cadre de vie religieuse différent du premier.

« Nous qui avons choisi l'imitation de Jésus, et de Jésus crucifié, nous sommes bien loin des épreuves, des peines, de l'insécurité et de la pau-

vreté que subissent ces populations. Je ne veux plus d'un couvent trop stable ; je veux un couvent petit comme la maisonnette d'un ouvrier qui n'est pas sûr de trouver demain du travail et du pain et qui participe de tout son être à la souffrance du monde. Oh ! Jésus, un couvent comme ta maison de Nazareth pour m'anéantir, pour disparaître comme tu l'as fait toi-même, lorsque tu es venu parmi nous » (1).

Et, une fois sorti de la Trappe, il construira sa première fraternité à Beni-Abbès dans le Sahara, puis à Tamanrasset où il mourra assassiné par les Touaregs.

La « fraternité » devait ressembler à la maison de Nazareth, à une des innombrables maisons que l'on rencontre sur les routes du monde.

Mais avait-il alors renoncé à la contemplation ? Son esprit de prière s'était-il refroidi ? Non, il avait fait un pas en avant, il avait accepté de vivre la vie contemplative le long des routes, dans un cadre de vie identique à celui de tous les hommes.

Et cela est bien plus difficile !

Dieu veuille que l'humanité fasse elle aussi ce pas !

En cela, Charles de Foucauld se situe à l'aube d'une période nouvelle, d'une période dans la-

---

(1) Charles de Foucauld, *Ecrits spirituels*.

quelle nombre de personnes s'efforceront de faire la synthèse entre contemplation et action, obéissant dans la dure réalité de la vie au premier commandement du Seigneur : *« Aime Dieu plus que tout et ton prochain comme toi-même. »*

« Contemplation sur les routes », tel est l'engagement de demain, pour les petits frères, pour tous les pauvres.

Et, tout d'abord, essayons d'analyser cet élément « désert » qui doit être présent aujourd'hui surtout, dans l'exécution d'un programme d'engagement aussi exigeant.

Quand on parle de désert pour l'âme, quand on dit que le désert doit être présent dans ta vie, tu ne dois pas croire que cela comporte obligatoirement la possibilité d'aller dans le Sahara, dans le désert de Judée ou dans la haute vallée du Nil. Il est certain que nous ne pouvons pas tous nous offrir ce luxe ni pratiquer ce détachement de la vie habituelle. Le Seigneur m'a conduit dans le vrai désert à cause de la dureté de ma peau. Pour moi, ce fut nécessaire. Et tout ce sable ne m'a pas encore suffi pour râcler la crasse de mon âme, comme il arriva à la marmite d'Ézéchiél.

Mais nous ne suivons pas tous la même route. Et si tu ne peux aller au désert, tu dois cependant « faire le désert » dans ta vie.

Oui, fais un peu de désert dans ta vie, quitte de temps en temps les hommes, cherche la solitude pour refaire dans le silence et dans la prière prolongée le tissu de ton âme, cela t'est indispensable, c'est cela le sens du « désert » dans ta vie spirituelle.

Une heure par jour, un jour par mois, huit jours par an, plus longtemps si c'est nécessaire, tu dois abandonner tout et tous et te retirer seul avec Dieu. Si tu ne cherches pas cela, si tu n'aimes pas cela, ne te fais pas d'illusion, tu n'arriveras pas à la prière contemplative, car être coupable de ne pas vouloir — si on le peut — s'isoler pour goûter l'intimité avec Dieu, c'est le signe qu'il manque le premier élément du rapport avec le Tout-Puissant : l'Amour. Et sans amour, il n'y a pas de révélation possible.

Mais le désert n'est pas un lieu définitif. C'est une étape. Car, ainsi que je te l'ai dit, notre vocation est la contemplation sur les routes. Après la pause du désert, nous devons cheminer à nouveau le long de la route.

Pour moi, il m'en coûte un grand effort. Le désir de continuer à vivre ici, dans le Sahara, pour toujours, est un désir si fort que je sens déjà une souffrance à la pensée de cet ordre de mes supérieurs qui sûrement m'arrivera un jour : « Frère

Carlo, pars pour Marseille, pars pour le Maroc, pars pour le Vénézuéla, pars pour Détroit... »

Tu dois retourner vivre parmi les hommes, te mêler à eux, vivre ton intimité avec Dieu dans le fracas de leurs villes. Ce sera plus difficile, mais tu devras le faire. Et la grâce de Dieu ne te fera pas défaut pour autant.

Tous les matins, tu prendras la route, après la sainte Messe et la méditation, et tu iras travailler dans une boutique, sur un chantier ; et lorsque, le soir, tu reviendras, fatigué, comme tous les hommes pauvres, obligés de gagner leur pain, tu entreras dans la petite chapelle de la fraternité et tu resteras longuement en adoration. Tu porteras avec toi, dans ta prière, tout ce monde de souffrances, d'obscurité et souvent de péché au milieu duquel tu auras vécu pendant huit heures, en payant ton tribut de peine et de fatigue quotidiennes.

Contemplation sur les routes, c'est une belle phrase, mais elle coûte cher en efforts. Certes, il serait plus facile et plus doux de rester là, dans le désert, mais il semble bien que ce ne soit pas la volonté de Dieu. La voix même de l'Église se fait entendre de plus en plus pour affirmer aux chrétiens la réalité du Corps Mystique et l'apostolat qui agit en lui, pour rappeler les fidèles à la charité vécue, pour les inviter tous à l'action, qui,

partant de la contemplation, retourne à celle-ci, au témoignage et à la présence parmi les hommes.

Les murs des couvents deviennent de plus en plus minces et bas : ceux qui vivent la virginité dans le monde deviennent de plus en plus nombreux. Les laïcs eux-mêmes prennent conscience de leur mission et cherchent leur spiritualité. C'est vraiment l'aube d'un monde nouveau, auquel on pourrait donner sans rhétorique la consigne « Contemplation sur les routes » et les exemples nécessaires pour la pratiquer.

Mais je ne voudrais pas clore cette lettre sans dire deux mots à propos d'un autre élément essentiel de la vie contemplative, surtout lorsqu'elle est vécue dans le monde : la pauvreté.

Ceci est trop important, surtout aujourd'hui.

Par pauvreté, je n'entends pas le fait d'avoir ou de ne pas avoir d'argent, d'avoir ou de ne pas avoir de poux. La pauvreté n'est pas un fait matériel, c'est une béatitude : « *Bienheureux les pauvres en esprit.* » C'est une manière d'être, de penser, d'aimer, c'est un don de l'Esprit.

La pauvreté, c'est le détachement, la liberté et surtout la vérité.

Entrez dans les maisons bourgeoises, même chrétiennes, et vous constaterez vite à quel point manque cette béatitude de la pauvreté. Les meu-

bles, les objets, les ensembles sont effroyablement semblables dans toutes les maisons ; et ce style est déterminé par la mode, par le luxe, et non par le besoin ou la vérité. Il y avait une vieille table robuste, commode, riche de souvenirs. Non ! il faut la mettre à la cave et lui substituer inutilement une autre table qui n'a que des prétentions, qui restera vide de sens, et n'aura que le mérite de susciter cette phrase de l'ami : « Elle est très à la mode. »

Ce manque de liberté, ou plutôt cet esclavage de la mode est un des démons qui enchaînent solidement un grand nombre de chrétiens. Que d'argent ne sacrifie-t-on pas sur son autel ! sans tenir compte du bien que l'on pourrait faire en le dépensant autrement.

Être pauvre en esprit signifie avant tout être libre de ce qui s'appelle la mode, oui, l'esprit de pauvreté, c'est la liberté.

Je n'achète pas une couverture parce qu'elle est à la mode. J'achète une couverture parce que j'en ai besoin. Sans couverture, mon enfant tremble de froid dans son lit.

Le pain, la couverture, la table, le feu sont des choses nécessaires en soi. S'en servir, c'est réaliser le plan de Dieu. « Tout le reste vient du malin », pourrait-on dire en paraphrasant une expression de Jésus à propos de la vérité. Et ce « reste » n'est

autre que la mode, l'habitude, le luxe, l'empâtement, la richesse, l'esclavage, le monde.

On ne cherche pas ce qui est vrai, on cherche ce qui plaît à autrui. On a besoin de ce masque, sans lequel on n'est plus capable de vivre.

Mais les choses deviennent plus graves encore lorsque les « styles » entrent en jeu, car, alors les dépenses deviennent astronomiques. « Ceci est pur Louis XIV... ceci est du baroque authentique... » etc.

Et ceci devient encore bien plus grave, lorsque « les styles » entrent dans la maison des hommes d'Église appelés par vocation à évangéliser les pauvres.

Certes, cette richesse a pu se trouver justifiée au cours des siècles derniers, de la Renaissance à l'époque du baroque, par un certain triomphalisme de l'Église et par le besoin qu'éprouvait la foule d'honorer dignement Dieu et les choses de Dieu. Et ces tendances s'exprimèrent alors dans un luxe et une pompe vraiment extraordinaires.

Et les pauvres n'en éprouvaient aucun scandale ; tout cet éclat et cette somptuosité leur plaisaient au contraire. J'entends encore ma mère, qui cependant était pauvre, parler avec orgueil et avec une satisfaction de chrétienne, de la beauté du palais épiscopal, et de la longueur des

voitures des prélats qui stationnaient devant.

Mais les choses aujourd'hui ont changé et si ce Monseigneur, mon vieil ami, savait les jurons qui explosent derrière son élégante voiture américaine, il se dépêcherait de la raccourcir ou de la changer contre une petite voiture utilitaire d'un beige sale, ou mieux encore, il irait à bicyclette.

On parle de « l'Église des pauvres » et je ne crois pas que ce soit une phrase de rhétorique.

Mais il faut s'entendre sur le sens de ce mot.

Lorsqu'on parle de pauvreté dans l'Église, on ne doit pas l'identifier avec la « béatitude de la pauvreté. » Celle-ci, la béatitude, est une vertu intérieure et je ne peux, ni ne dois la juger en mon frère.

Même celui qui est possesseur de grands biens, même le Pape couvert d'une chape d'or, peuvent et doivent avoir la béatitude de la pauvreté ; dans leur cœur, ils peuvent et doivent être « pauvres en esprit ». Personne ne peut les juger sur ce plan, surtout au sein de l'Église.

Mais lorsqu'on parle de pauvreté dans l'Église, on parle de la pauvreté sociale, de son visage de pauvre, de son attention aux pauvres, de l'aide qu'elle apporte aux pauvres, de l'évangélisation des pauvres.

C'est une chose bien différente.

Lorsqu'on parle de pauvreté dans l'Église on entend le rapport social avec les autres et c'est cela qui scandalise le pauvre tout comme la manière de faire des chrétiens de Corinthe scandalisait saint Paul.

*« Lors donc que vous vous réunissez en commun, il n'est pas question de prendre le repas du Seigneur. Dès qu'on est à table, en effet, chacun, sans attendre, prend son propre repas, et l'un a faim, tandis que l'autre est ivre. Vous n'avez donc pas de maisons pour manger et pour boire ? Ou bien méprisez-vous l'Église de Dieu et voulez-vous faire affront à ceux qui n'ont rien ? »*  
(1 Cor 11, 20).

Croyez-vous que nous ne faisons pas rougir le pauvre lorsque nous passons à côté de lui, avec notre puissance et notre richesse, quand il n'a pas de quoi payer son loyer ? Comment pourrions-nous l'évangéliser du haut de notre sécurité matérielle, quand il ne sait si demain il aura du travail et du pain ?

Mais la pauvreté en tant que béatitude n'est pas seulement vérité, liberté, et justice. Elle est et demeure amour et ses frontières s'écartent à l'infini comme celles de la perfection divine.

Pauvreté et amour pour le Christ pauvre, pour l'acceptation volontaire d'une limite. Jésus au-

rait pu être riche, il n'avait aucunement besoin de limiter ses désirs. Non ! il voulut être pauvre pour participer à l'existence limitée des pauvres, pour supporter l'état de privation, pour souffrir, dans la chair, la dure réalité qui pèse sur l'homme en quête de son pain, et dans son esprit, l'instabilité continuelle de celui qui ne possède rien. Cette pauvreté authentique et supportée par amour, c'est la béatitude dont parle l'Évangile.

Il est trop facile de parler de pauvreté spirituelle, de se remplir la bouche de paroles pieuses lorsqu'on ne manque de rien, lorsqu'on a une maison confortable, un train de vie agréable, un compte en banque bien fourni. Non, ne nous faisons pas illusion et ne changeons pas les termes des maximes les plus précieuses que Jésus nous a dites.

{ La pauvreté est la pauvreté, elle reste la pauvreté et il ne suffit pas de faire le vœu de pauvreté pour être pauvre en esprit.

Le scandale hante aujourd'hui l'âme des pauvres et pour l'en déloger, il vaudrait mieux parler un peu moins sur le vieux thème de la chasteté et mettre davantage l'accent sur cette béatitude qui menace vraiment d'être balayée de la réalité, de ce que l'on nomme aujourd'hui « la vie du chrétien ».

S'il est vrai que la perfection de la loi réside

dans la charité, cette perfection doit mettre en œuvre tous mes biens, toutes mes richesses ; sans cela, je ne connaîtrai pas la béatitude.

Si j'aime, si j'aime vraiment, comment pourrai-je supporter qu'un tiers de l'humanité soit menacé de mourir de faim, tandis que je conserve toute ma sécurité et toute ma stabilité ?

En agissant ainsi, je serai un bon chrétien, mais je ne serai certainement pas un saint ; et il y a aujourd'hui une pléthore de bons chrétiens alors que le monde a besoin de saints.

Savoir accepter l'instabilité, se mettre de temps en temps dans des conditions qui nous obligent à dire : « *Donne-nous notre pain de ce jour* » avec un peu d'anxiété — car la huche est vide — avoir le courage par amour de Dieu et du prochain de donner sans mesure, et surtout de laisser ouverte sur le pauvre ciel de notre âme la grande fenêtre de la foi vive en la Providence d'un Dieu Tout-Puissant : voilà ce qu'il faut faire aujourd'hui !

Je sais que ce que j'ai dit sur la pauvreté est grave et je sais aussi que je n'ai pas su la vivre dans le monde.

J'ai été celui qui a changé sa vieille table pour une autre dépourvue de signification. J'ai été celui qui a vécu, pendant des années derrière le mauvais masque du « plaire aux autres », j'ai

été celui qui dépensait son argent et pas seulement le sien, pour des choses « sans vérité ».

Et malgré tout, je ne peux me taire. Je dois dire tout cela à mes amis d'autrefois : méfiez-vous de la tentation de la richesse. Elle est beaucoup plus dangereuse que ne le croient aujourd'hui les chrétiens bien-pensants ; elle provoque des désastres dans les âmes précisément parce que l'on sous-estime le danger ou parce que tout est permis « pour faire le bien »...

La richesse est un poison lent qui frappe presque insensiblement et paralyse l'âme au moment même de sa maturité. Ivraie grandie avec le bon grain, elle étouffe celui-ci à l'époque où se forment les épis. Combien d'hommes et de femmes, d'âmes religieuses, qui après avoir franchi le seuil difficile de l'impureté, deviennent, à la période de leur maturité, la proie de ce démon bien habillé et aux goûts stupidement bourgeois.

Maintenant que la solitude et la prière m'ont aidé à avoir plus clair, je comprends pourquoi la contemplation et la pauvreté sont inséparables.

On ne peut entrer en intimité avec Jésus à Bethléem, Jésus exilé, Jésus ouvrier à Nazareth, Jésus apôtre qui ne possède un lieu où reposer sa tête, Jésus crucifié... sans devoir opérer en soi

ce détachement des choses qu'Il a, Lui-même, si solennellement proclamé et vécu.

On n'atteindra pas d'un seul coup à cette très douce béatitude de la pauvreté. Une vie ne suffit pas à la réaliser en plein. Mais il nous faut y penser, y réfléchir et prier.

Jésus, le Dieu de l'impossible, nous y aidera ; il accomplira, si c'est nécessaire, un miracle : il fera passer le chameau de la parabole à travers le chas minuscule et rouillé de notre pauvre âme malade.



---

LA PURIFICATION DE L'ESPRIT

**A**mis, lisez ce slogan qui a fait le tour du monde : « Si l'on réunissait tout l'argent qui se dépense en cures d'amaigrissement, ou pour essayer de guérir les organes altérés par l'usage d'une trop bonne table, dans les deux continents prospères de l'Europe et de l'Amérique, on aurait largement les moyens de donner du pain aux peuples miséreux et sous-alimentés d'Afrique et d'Asie. »

Ce qui signifie que la gloutonnerie est un vice trop évident chez tout homme, y compris l'homme spirituel, l'homme cultivé, l'homme raffiné et — trop souvent — l'homme religieux.

Jésus, à ce propos, nous dirait : « *Qui est malhonnête pour très peu est malhonnête aussi pour beaucoup* » (1).

---

(1) *Lc 16, 10.*

Si nous avons mangé avec une telle voracité à la table du corps, quelle avidité n'aurions-nous pas eue à la table des choses spirituelles si... nous avions le goût de nous y laisser entraîner : nous serions littéralement montés à l'assaut du Ciel, comme le fit Satan.

Il est inutile de le répéter : nous sommes des malades, des déséquilibrés, des sensuels, des méchants. Et attention, tous, autant que nous sommes.

Jésus a prononcé sur nous ce jugement lapidaire, authentique et rigoureux : « *Vous qui êtes tous mauvais* » (2).

Et sur la croix, il l'acheva en ces mots : « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* » (3). Mauvais et fous !

Voilà ce que nous sommes, dans les petites et dans les grandes choses, lorsque nous allons jusqu'à l'indigestion et laissons mourir de faim notre voisin tout en demeurant dans la prière et en maintenant notre vie spirituelle.

Mais pour arrêter notre course à l'assaut du Ciel, pour nous éviter l'indigestion et l'empatement dans les choses de l'esprit, Dieu a employé ce moyen unique : la foi nue, l'espérance sans mémoire, la charité sans édulcoration.

---

(2) Mt. 7, 11.

(3) Lc 23, 34.

L'homme qui, après ses premiers pas dans la vie spirituelle, se lance dans ce combat qu'est la prière et l'union à Dieu, cet homme se trouve bientôt étonné de l'austérité de la lutte qu'il a choisie. Plus il avance et plus il fait sombre autour de lui, plus il marche et plus tout lui devient amer ou insipide. Le voici contraint, pour se consoler, de recourir aux joies d'autrefois, aux joies des premiers pas, aux joies que Dieu lui donnait pour l'attirer à Lui. Il est parfois tenté de crier : « Mais Seigneur, si tu nous aidais un peu plus, tu aurais plus de disciples ! »

Mais Dieu n'écoute pas cette invocation ; bien au contraire, en guise d'attrait, il lui procure l'ennui, et loin de lui prodiguer la lumière, il le plonge dans les ténèbres. C'est précisément là, au milieu de notre route, que nous ne savons plus si nous devons avancer ou reculer ; et, pire que cela, nous avons même l'impression de marcher à reculons.

Alors, le vrai combat commence et la lutte devient sérieuse. Oui, elle devient sérieuse, avant tout parce qu'elle devient vraie. Nous commençons, en effet, à découvrir ce que nous valons exactement : rien ou presque rien. Mus par le sentiment, nous nous étions crus généreux, et voici que nous découvrons notre égoïsme. Sous la fausse lumière de l'esthétisme reli-

gieux, nous pensions savoir prier, et nous nous apercevons que nous ne savons plus dire « *Père* ». Nous avons acquis la certitude d'être humbles, serviables, obéissants, et nous constatons que l'orgueil a envahi tout notre être, jusqu'à ses racines les plus profondes. Prières, rapports humains, activités, apostolat, tout est chargé d'impuretés.

C'est l'heure de rendre des comptes et nous trouvons que ceux-ci sont bien maigres.

Si nous exceptons quelques âmes privilégiées, — qui ont compris depuis le début où se situait le problème et ne se laissant tromper ni par les hommes, ni par Satan, se sont aussitôt mises sur l'âpre et vrai chemin de l'humilité et de l'enfance spirituelle — la plupart des hommes sont appelés à faire une dure et douloureuse expérience.

Cela se produit normalement vers les quarante ans : c'est la grande date liturgique de la vie, date biblique, date du démon de midi, date de la seconde jeunesse, date sérieuse pour l'homme.

*« Quarante ans, cette génération m'a dégoûté et je dis : Peuple égaré de cœur, ces gens-là n'ont pas connu mes voies » (4).*

---

(4) Ps. 94, 10.

C'est la date que Dieu a choisie pour mettre au pied du mur l'homme qui, jusque-là, s'est esquivé derrière le rideau fumeux du « oui et non ».

Avec les revers, l'ennui, les ténèbres, et, plus souvent et plus profondément encore, la vision ou l'expérience du péché, l'homme découvre ce qu'il est : une pauvre chose, un être fragile, faible, un mélange d'orgueil et de mesquinerie, un inconstant, un paresseux, un illogique. Cette misère de l'homme est sans limite ; et Dieu nous la laisse boire jusqu'à la lie.

Il en est de même pour ceux à qui, dans cette situation, l'aide de la grâce permet d'éviter le péché : une vision terrible s'offre à leur regard, une vision des choses vraies : Dieu, l'homme, le péché. L'âme s'aperçoit qu'elle marche sur un fil et sous le fil, elle voit l'enfer qu'elle a cent fois mérité et que cent fois la miséricorde divine a refermé pour elle. Il n'est péché qu'elle n'ait commis ou qu'elle ne se sente intimement capable de commettre.

Mais cela ne suffit pas.

Elle voit au fond... la faute la plus décisive, plus grande bien que plus cachée, une faute qui affleure à peine ou peut-être jamais en ces actes concrets par lesquels elle peut arriver jusqu'à la surface du monde mais qui, des couches in-

ternes de notre être — comme le dit Welte — imbibe d'une lymphe vénéneuse et pervertit la substance de notre vie sur de très larges étendues, une faute qui consiste en attitudes générales plutôt qu'en actes singuliers, mais qui détermine davantage encore la véritable qualité d'un cœur humain, et des actions humaines ; une faute cachée, camouflée — nous ne pouvons qu'à grande-peine et souvent après un long examen l'embrasser du regard — une faute toutefois assez vivante dans notre conscience pour nous contaminer et peser plus lourd en nous que toutes les fautes que nous confessons habituellement.

J'entends par là les attitudes qui enveloppent notre vie entière comme une atmosphère, qui sont pour ainsi dire présentes à toutes nos actions et à toutes nos omissions. J'entends par cette faute les péchés dont nous ne pouvons nous débarrasser, tendances générales et cachées : paresse et lâcheté, fausseté et vanité dont la prière elle-même ne peut être entièrement libre et qui pèsent profondément sur toute notre existence en l'accablant.

Il est bien fini le temps des petits jeux, de la comédie, de l'éloquence, du « faire comme si... ». On est enfin arrivé à connaître sa propre ignorance au bord de l'abîme qui sépare la créature du Créateur.

Là, on ne vit plus que d'aumône, de grâce inconnue, de grâce insaisissable.

Tous les moyens se sont révélés impuissants, toutes les voies insuffisantes. La nuit divine, impénétrable nous enveloppe. La solitude effroyable, quoique nécessaire et inévitable, nous accompagne. Toute parole de consolation nous semble mensongère, il semble que Dieu nous a abandonné.

Dans cet état réellement douloureux, la prière devient vraie et forte, même si elle reste aride comme le sable. L'âme parle à son Dieu avec sa pauvreté, avec sa douleur. Plus encore, avec son impuissance et son abjection. Les paroles se font de plus en plus rares, de plus en plus nues. Et l'on arrive au silence, qui est un pas en avant dans la voie de la prière, car il est sans limite alors que toute parole connaît une limite.

Et la gourmandise spirituelle ?

Oh ! elle est toujours là ! Elle couve sous la cendre, mais elle est moins violente, plus prudente, plus dominée.

Dieu intervient alors de nouveau apportant ses consolations, car il serait impossible à l'homme de vivre en cet état d'abandon. Dieu revient Lui-même solliciter l'âme qui souffre en la touchant de sa douceur. Et l'âme accepte avec gratitude. Mais les coups qu'elle a précédemment

reçus l'ont rendue si peureuse qu'elle n'ose demander davantage.

En vérité, elle a compris qu'elle doit se laisser guider, qu'elle doit s'abandonner au Rédempteur, que seule, elle ne peut rien, que Dieu peut tout...

Et si elle reste ferme et immobile comme enveloppée par la fidélité de Dieu... oh ! alors elle s'apercevra vite que les choses sont changées et que sa marche, bien qu'encore lourde, s'effectue dans la bonne direction.

C'est la direction de l'Amour — et il viendra à elle comme la lumière vient après les ténèbres et midi après l'aurore.

Ce qui compte, c'est de laisser faire à Dieu.

## SECTARISME

Ce soir encore, c'est Abdarahmane qui m'accompagne à l'ermitage pour l'adoration : nous parcourons ensemble deux cents mètres, nous tenant par la main, parlant de choses et d'autres.

Mais savez-vous qui est Abdarahmane ? C'est un petit garçon musulman de huit ans peut-être. Je dis « peut-être », car, étant donné qu'il n'existe pas ici de service d'état civil et que personne ne prend note de la naissance d'un enfant, bien peu de gens connaissent leur âge avec précision.

Abdarahmane ne va pas à l'école — bien qu'il y en ait une au-delà de l'oued, une école fréquentée par les Européens et quelques « Mozabits », fils de commerçants du lieu. Il ne va pas à l'école parce que son père Allek ne l'y laisse pas aller.

« Allek, lui demandai-je, pourquoi n'envoies-tu pas tes enfants à l'école ? »

Allek me regarde profondément et me dit : « Frère Carlo, je n'envoie pas mes enfants à l'école pour éviter qu'ils ne deviennent mauvais. Regarde les garçons qui vont à l'école : ils ne prient pas, ils n'obéissent plus et ils n'ont qu'un but : être bien habillés. »

Abdarahmane est complètement nu. Il ressemble à une belle statuette d'un gris foncé, qui serait le résultat de multiples croisements entre les peuples esclaves d'Afrique noire et les tribus blanches du Nord de l'Afrique : Arabes, Berbères, et Touaregs.

Abdarahmane est musulman, il a été circoncis comme tous les fils d'Ismaël et il est de stricte observance. Son père Allek est un brave homme, riche de foi et d'enfants. Quand arrive le mois du Ramadan, il jeûne de l'aube au couchant, tout en continuant à travailler son champ qui longe l'oued de Tamanrasset. Allek est vraiment religieux, il commémore chaque année le sacrifice d'Abraham en égorgeant un mouton et à cette occasion il achète à chacun de ses enfants un vêtement de coton clair. Sa foi en Dieu est totale et, même s'il se trouve dans la plus grande pauvreté, il ne vole pas, il vit de son travail qui consiste à creuser dans le sable de l'oued, pendant des mois et des mois,

pour pratiquer un canal souterrain appelé « seghia » et pendant les autres mois à cultiver son petit champ qui a besoin d'eau pour le moins trois fois par semaine.

Une unité de la Légion Étrangère vint une fois camper le long de la « seghia » qui fournissait l'eau au champ d'Allek.

Naturellement, l'eau vint à manquer et le blé d'Allek commença à se flétrir.

« Allek, lui dis-je, si cela continue ainsi, ton blé va se dessécher complètement. Va dire au capitaine que la « seghia » est à toi et demande-lui d'établir son camp ailleurs. »

Allek me répondit : « Allah est grand et pourvoira à la vie de mes enfants », et il laissa périr son blé tandis que les légionnaires lavaient leurs camions et s'amusaient à se jeter de l'eau.

Je disais donc que ce soir Abdarahmane m'accompagne à l'ermitage. Le soleil s'est couché et l'air frais est propice à la promenade. Nous avons toujours beaucoup de choses à nous raconter car nous nous aimons vraiment bien. Tous les matins, je le trouve devant ma cellule qui attend que j'aie fini ma méditation. Nous prenons souvent le thé ensemble et il me dit qu'il aime beaucoup le pain que je fais. Abdarahmane a toujours de l'appétit mais il ne demande jamais rien : c'est à moi de deviner.

Il est sérieux ce soir et il répond à peine à mes questions. Je comprends qu'il a quelque chose d'important à me dire et qu'il n'ose pas. Mais je sais que je ne tarderai pas à le savoir car il n'a pas de secret pour moi.

— Qu'as-tu ce soir, Abdarahmane ? Pourquoi ne parles-tu pas ?

Silence.

— Tu n'as pas mangé le couscous ?

Silence.

— Ton père t'a battu ?

Silence.

— Le fennec s'est échappé de sa cage ?

Silence.

— Mais, Abdarahmane, parle, ouvre ton cœur à ton ami.

Abdarahmane éclate en sanglots et son corps nu s'agite et se contracte. La manière dont il pleure est étonnante : il se donne complètement à cet acte. Et les larmes, après avoir inondé son visage, continuent de couler sur sa poitrine et sur son ventre.

C'est moi qui me tais maintenant. Je dois attendre que les éléments s'apaisent. Je lui serre les mains plus fort en signe d'affection.

— Alors, Abdarahmane, qu'est-ce qui te fait pleurer ?

— Frère Carlo, je pleure parce que tu ne te fais pas musulman.

— Mais, Abdarahmane, dis-moi, pourquoi devrais-je devenir musulman ? m'exclamai-je. Je suis chrétien et je crois en Jésus. Je prie Dieu qui a créé le ciel et la terre, tout comme toi, et nos prières vont dans le même ciel car il n'y a qu'un Dieu. Et mon Dieu est ton Dieu. C'est lui qui nous a créés, qui nous nourrit et qui nous aime. Si tu fais ton devoir, tu ne voleras pas, tu ne tueras pas, tu ne diras pas de mensonges, si tu suis la voix de ta conscience, tu iras au paradis et j'irai dans le même paradis si je fais ce que Dieu me commande. Ne pleure plus.

— Non, non, me crie Abdarahmane, si tu ne te fais pas musulman, tu vas en enfer, comme tous les chrétiens.

— Oh ! ça non, Abdarahmane ! Qui t'a raconté que j'irai en enfer si je ne me fais pas musulman ?

— C'est le Taleb qui m'a dit que tous les chrétiens vont en enfer et moi je ne veux pas que tu ailles en enfer.

Nous sommes arrivés près de l'ermitage et Abdarahmane s'arrête. Il n'est jamais allé plus loin. Il s'est toujours arrêté à une dizaine de pas de cette construction et il n'y entrerait pas pour tout l'or du monde comme s'il y avait là quelque mystérieuse diablerie interdite aux petits musulmans.

Son amour pour moi, qui est grand cependant, s'est toujours heurté à ce mur qui nous divise et qui ce soir prend un nom si terrible : l'enfer.

Je lui dis : « Non, Abdarahmane, Dieu est bon et nous sauvera tous les deux. Il sauvera ton père et nous irons tous au paradis. Ne crois surtout pas que, parce que je suis chrétien, je vais être condamné à l'enfer, pas plus que moi, je ne crois que tu iras en enfer parce que tu es musulman. Dieu est si bon ! Peut-être n'as-tu pas bien compris ce que veut dire le Taleb. Peut-être a-t-il dit que les mauvais chrétiens vont en enfer. Sois tranquille. Va chez toi réciter ta prière tandis que je réciterai la mienne. Et, avant de terminer, dis à Dieu, comme moi je le lui dirai : Seigneur, fais que tous les hommes soient sauvés. Va... » Et un peu triste, j'entre dans l'ermitage, dans cette petite construction de boue, faite par Charles de Foucauld lui-même, lui qui voulut être appelé Petit Frère universel et qui mourut ici même assassiné à cause de l'ignorance et du fanatisme des fils de la même tribu qu'Allek et Abdarahmane.

Mais il me sera difficile de prier ce soir ! Quel tumulte de pensées mon petit ami a soulevé !

Pauvre petit Abdarahmane, toi aussi victime du fanatisme, du zèle intempestif de ceux que

l'on appelle « les hommes de Dieu », de religieux qui enverraient en enfer la moitié du genre humain, simplement parce qu'ils ne sont pas des leurs.

Que tout cela est douloureux ! Comment est-ce même possible ? Que le fil d'amour qui m'unit à un frère soit coupé par le « zèle pour Dieu », que la religion, au lieu d'être une cause d'union, devienne un fossé de mort ou tout au moins de haine inavouée. Il vaut mieux ne pas en avoir, de cette religion qui divise. Mieux vaut tâtonner dans le noir que de posséder une lumière de ce genre.

Après une heure d'efforts pour recueillir ma pauvre âme devant le silence de l'Eucharistie, je me suis aperçu que les larmes coulaient sur ma « gandhoura » blanche. C'était moi qui pleurais maintenant. Et savez-vous pourquoi ?

En faisant mon examen de conscience pour purifier mon âme — et non celle d'Abdarahmane — de son sectarisme, une scène m'était revenue à la mémoire, une scène qui remontait à mon enfance. J'avais alors huit ans comme Abdarahmane. Je vivais dans un petit village blotti à l'ombre de son vieux clocher. La population n'était pas très religieuse mais fermée et traditionaliste à l'excès.

Un homme vint un jour vendre des livres,

passant d'une maison à l'autre. Je ne comprenais pas très bien alors, mais ce fut la première fois que j'entendis le mot « Bible ».

Il se produisit une étrange agitation dans le village. Chez les femmes d'abord, puis chez tous, les uns par zèle, les autres par respect humain.

On entendit les hurlements hystériques d'une femme. Par la fenêtre, elle criait :

« Vieux bouc, sale bouc, nous n'avons pas besoin de ta religion. Va-t'en d'ici ! »

L'agitation gagna les enfants.

L'homme marchait au milieu de la route, pâle. Il portait ses livres dans un grand sac noir bien lourd.

Une femme lança sur lui un livre qu'il venait de lui laisser. Sans se retourner, l'homme se baissa pour le ramasser. Une pierre lancée par un garçon le frappa dans le dos. Il hâta le pas, suivi à distance par les gamins du village qui tous avaient une pierre dans la main. Et j'étais parmi ces garçons.

Le soir, à la bénédiction du Saint Sacrement du mois de Marie, le curé nous a loués pour notre zèle à défendre le bastion de la paroisse.

Cela ne semble rien, mais quarante ans plus tard, et ce soir particulièrement, cette scène a pris pour moi une valeur et une gravité nouvelles.

Je ne me suis jamais confessé d'avoir lancé, par zèle religieux, un caillou sur un homme sans défense. La scène s'est inscrite dans un monde qui acceptait de telles choses sans en voir toute la méchanceté.

Mais un demi-siècle plus tard, les choses ont changé.

Il y a actuellement quelque chose de nouveau dans l'air. Un souffle de l'Esprit anime l'univers entier. Un monde ancien meurt et un autre naît. Une autre sensibilité, d'autres exigences d'autres forces. Nous sommes à l'aube d'une époque marquée d'un grand désir d'amour et de paix parmi les peuples et les hommes.

La vérité et la charité sont à nouveau en voie de se rencontrer, et le respect de la personne humaine est devenu le refrain, l'hymne de toutes les nations.

Le sens œcuménique dénoue les nœuds les plus inextricables et le désir de nous connaître et de nous comprendre dépasse de loin la tentation de rester enfermés dans l'ancienne citadelle de notre « vérité » présumée.

L'homme, pour la première fois peut-être sort et s'avance sans arme, avec l'espoir de rencontres fécondes. L'amitié devient la voie nor-

male des rapports humains et les guerres de religion font partie d'un passé bien révolu.

Abdarahmane, mon cher petit, ne crains pas, nous nous aimerons et nous nous rencontrerons encore et... pas seulement au Paradis.

## NAZARETH

Charles de Foucauld était vicomte. Dans ses veines courait un sang altier et habitué à commander.

S'étant épris du Christ avec l'ardeur d'un saint François d'Assise, il rechercha dans l'Évangile la personnalité, le caractère, la vie du Dieu fait homme.

Il est rare de rencontrer un homme qui s'adonne avec tant de passion à la recherche des détails de la vie de Jésus, pour imiter son attitude, ses gestes, ses intentions les plus intimes.

Et dans cette quête ardente, visant à pouvoir imiter fidèlement et activement son modèle, Charles de Foucauld s'étonne surtout d'une chose : Jésus est un pauvre et un ouvrier.

Personne ne peut contredire ce fait. Le Fils de Dieu, qui pouvait choisir librement — ce qui n'ar-

rive à personne d'autre — choisit non seulement une mère et un peuple, mais une situation sociale, et il voulut être un salarié.

Il faut dire que les termes de « manœuvre », « ouvrier », « salarié » ont, dans l'esprit d'un noble, un sens bien différent de celui qu'ils peuvent avoir dans le mien. Pour Charles de Foucauld, choisir la situation sociale d'ouvrier signifie l'abjection, l'anéantissement de soi-même. Jésus a voulu se perdre dans un bourg anonyme du Moyen-Orient, s'anéantir dans la monotonie quotidienne de trente ans de travail rude et misérable, disparaître de la société influente pour mourir dans un anonymat absolu. Le choix de cette position sociale bouleverse le vicomte converti.

Pourquoi Jésus n'a-t-il pas été scribe ? Pourquoi n'a-t-il pas voulu naître dans une de ces familles destinées aux responsabilités, à l'influence sociale et politique ?

Et voici Charles de Foucauld passionnément à la recherche des intentions qui ont guidé le Maître divin dans le choix de sa vie, de toute sa vie.

Et il ne tarde pas à lancer cette exclamation qui restera au fond le code ascétique du grand explorateur du Maroc et du mystique du Sahara :

« Jésus a tellement cherché la dernière place que jamais personne n'a pu la lui ravir. »

Nazareth est le dernier des pays : le pays des pauvres, des anonymes, de ceux qui ne comptent pas, de la masse des ouvriers, des hommes qui se plient aux dures exigences de la fatigue pour gagner un peu de pain.

Mais il y a plus étonnant encore. Le « Saint de Dieu » réalise sa sainteté dans une existence qui n'a rien d'extraordinaire, une existence tout imprégnée de réalités communes, de travail, de vie familiale et sociale, d'activités humaines obscures, simples, accessibles à tous les hommes.

La perfection de Dieu s'est incarnée dans un monde matériel que les hommes méprisent presque, et en tout cas ne recherchent pas, à cause de sa simplicité, de son « manque d'intérêt », parce qu'il est à la portée de la majorité.

Après avoir découvert la réalité spirituelle de Nazareth, Charles de Foucauld a cherché à l'imiter le plus fidèlement possible.

Il a essayé d'avoir un couvent petit comme la maison de Nazareth, il a essayé de se perdre, de s'anéantir dans le silence d'un bourg inconnu, il a imité Jésus en travaillant manuellement et il a voulu que ses petits frères fussent toujours à la recherche de la dernière place, là où sont les pauvres, là où le climat est le plus rude, le salaire le plus bas, la fatigue la plus grande. Certes, Nazareth signifie tout cela, mais non pas seulement cela.

Imiter Nazareth n'est pas une petite affaire. Quand je pense qu'une porte, une cloison, un mur peuvent séparer une famille sainte comme celle de Jésus de celle d'un voisin qui, tout en vivant sur le même rythme, avec la même peine, la même journée, est aux antipodes de celle-ci à cause de sa tristesse, de sa haine, de son impureté, de sa cupidité et quelquefois de son désespoir, oui, quand je pense à cela, je me convaincs de plus en plus de l'immense richesse intérieure apportée par le message évangélique. Les mêmes actions, accomplies sous la lumière divine, transforment totalement la vie d'un homme, d'une famille, d'une société.

Joie ou tristesse, paix ou guerre, amour ou haine, pureté ou adultère, charité ou cupidité sont d'effroyables réalités qui constituent la ligne de partage des eaux dans le courant de la vie intérieure de l'homme. Vivre les réalités communes de la vie, les rapports avec les hommes, le travail quotidien, l'affection pour les nôtres, tout cela vécu dans un sens déterminé peut engendrer des saints et dans un autre sens des démons.

Jésus de Nazareth nous a enseigné à vivre en saint chaque heure de la journée. Toutes les heures sont bonnes et capables de contenir l'inspiration divine, la volonté du Père, la contemplation de la prière : la sainteté en somme. Toutes les heures de la journée sont saintes ; il suffit de les vivre comme Jésus nous l'a enseigné.

Et il n'est pas indispensable pour cela de s'enfermer dans un couvent ou d'assigner à sa vie des horaires extraordinaires et quelquefois inhumains.

Il suffit d'accepter la réalité qui nous vient de la vie. Le travail est une de ces réalités ; la maternité, l'éducation des enfants, la famille avec tous ses engagements sont une autre de ces réalités.

Ces réalités doivent être sanctifiées et l'on doit s'interdire de penser que l'on est saint parce que l'on a prononcé des vœux.

L'étrange mentalité de ceux qui considèrent comme seule matière de vie spirituelle les heures de lecture ou de prière et qui ne tiennent aucun compte des heures de travail et de rapports sociaux, donc des heures en fait les plus nombreuses de notre existence, cette étrange mentalité est cause de graves déformations, de véritables torsions ou, dans le meilleur des cas, de personnalités religieuses anémiques ou rachitiques.

L'homme tout entier doit être transformé par le message évangélique ; il n'y a pas en lui d'action qui puisse être indifférente, tout contribue à le sanctifier ou à le perdre.

Nazareth est la vie d'un homme, d'une famille dans toute la plénitude de l'activité humaine. C'est le fait de vivre trente ans, le plus long temps de son existence, à la disposition des réalités humai-

nes destinées à vous couler dans le creuset de la foi, de l'espérance et de la charité.

Peu d'hommes ont su, comme Gandhi, exprimer la sainteté des choses communes.

Voici ce que dit le grand mystique hindou :  
« Si, lorsque tu plonges ta main dans la cuvette d'eau ;

Si, lorsque tu attises le feu avec le soufflet ;

Si, lorsque tu alignes d'interminables colonnes de chiffres sur ton bureau de comptable ;

Si, lorsque tu te plonges, assommé par le soleil, dans la boue de la rivière ;

Si, lorsque tu es debout devant ton four de fondeur,

tu ne réalises pas la même vie religieuse que si tu étais en prière dans un monastère, le monde ne sera jamais sauvé. »

Mais il y a un autre aspect de Nazareth dont je voudrais entretenir ceux surtout qui pensent que l'on ne peut porter le message évangélique sans instruments, sans moyens, sans argent.

Jésus était Lui-même le porteur du message et il n'en est pas moins l'intelligence souveraine, capable de trouver le moyen le meilleur pour se faire comprendre et pour réaliser le plan divin.

Eh bien ! que fit-il ?

Il n'ouvrit pas d'hôpitaux, il ne fonda pas d'orphelinats, il s'incarna dans un peuple et, pour

premier message, choisit de vivre intégralement avec lui.

« *Cæpit facere...* il commença à faire. »

Cette manière de placer l'exemple avant la parole, de présenter le « modèle » avant de l'expliquer aux auditeurs, ce fut là la manière de procéder de Jésus, une manière de procéder que nous oublions trop facilement.

Dans nombre de cas, la catéchèse est réduite à des « mots » plus qu'à un « fait », à des conférences plus qu'à une préoccupation de sainteté personnelle. Cela n'expliquerait-il pas les piètres résultats, et, davantage encore, la tristesse et l'ennui des chrétiens ?

Il n'y a pas d'efficacité, car il n'y a pas de vie ; il n'y a pas de vie, car il n'y a pas d'exemple ; il n'y a pas d'exemple car les paroles vides ont pris la place de la foi et de la charité.

« Je veux crier l'Évangile par la vie, » répétait souvent Charles de Foucauld, et il se convainquit que la méthode d'apostolat la plus efficace était de vivre en chrétien. Particulièrement aujourd'hui où les gens, devenus méfiants, ne veulent plus entendre de sermons : ils veulent voir.

Nazareth représente, avant l'action, le long temps de la préparation, de la prière, du sacrifice, le temps du silence, de la vie d'intimité avec Dieu, le temps de la longue solitude, de la purification,

de la connaissance des hommes, de l'exercice de la retraite, de ce qui compte, en somme, pour pouvoir se dire chrétien.

De Nazareth sortira l'apôtre.

Mais quel apôtre ?

Une des plus grandes dégradations de sens de notre temps s'est produite autour de ce mot « apôtre ». On parle d'apostolat à tort et à travers ; tout le monde est devenu apôtre... et le fait de transporter une chaise est qualifié d'activité apostolique.

On a peut-être pris l'habitude d'employer des mots un peu forts pour imprimer à la vie paroissiale ou diocésaine un rythme un peu plus rapide, mais, ceci dit, les choses ne changent pas et les mots restent les mots.

Je n'ai nullement l'intention d'analyser le sens premier du mot « apôtre » ni de poser des problèmes à propos des dimensions réelles de ce que l'on appelle le « champ de l'apostolat ». Dieu m'en garde ! Mais ce que je voudrais dire à ce propos, c'est qu'en méditant longuement sur Nazareth, j'ai senti jaillir de la profondeur de ce mystère une lumière qui m'a plus clairement permis d'apercevoir la différence entre la vie de laïc et la vie de prêtre, entre l'apostolat des laïcs et l'apostolat des prêtres.

Ma génération a vécu une époque un peu spéciale. Pour bien le comprendre, il faut tenir compte aussi bien de notre juvénile incompetence et de notre manque de préparation à vivre que de la période historique exceptionnelle que nous avons vécue. En réalité, lorsqu'une maison brûle, une femme peut très bien faire le pompier et un laïc donner des ordres à un évêque.

Mais normalement cela ne devrait pas être. Et il n'est pas normal de voir un laïc tenir le rôle de vicaire tandis que le prêtre s'occupe de politique.

Pourquoi n'est-ce pas normal ? On pourrait écrire des livres et des livres pour répondre à cette question et on les écrira sûrement un jour car l'expérience a été révélatrice. Quant à moi, pris à l'improviste là, sur la table où se dessèche mon cerveau et parmi les termites qui dévorent mes livres dans ma cellule, je me contente de penser à Nazareth et de trouver dans la manière de vivre de Jésus, Marie et Joseph, l'inspiration fondamentale de ce que l'on appelle la spiritualité des laïcs.

Et je pense que cette spiritualité ne doit pas être un brouillon ou une copie de celle des prêtres, mais une autre vie authentique et originale, vraie devant Dieu et devant les hommes. L'activité d'un prêtre est une chose, celle d'un politicien en est une autre. L'activité d'un curé est une chose, l'ac-

tivité d'un ouvrier ou d'un père de famille en est une autre.

S'il est vrai que par spiritualité nous entendons la manière de penser, de vivre, de sublimer, de sanctifier les actes de notre vie, on en doit déduire qu'elle est très différente chez un prêtre, un ouvrier, un mari ou un maire, aussi différente que leurs manières de penser, de vivre, de sublimer et de sanctifier leurs actes.

C'est la matière qui change. Quant à la définition de la spiritualité du prêtre, elle a fait du chemin : il suffit de penser à un Curé d'Ars ou à un saint Joseph Cafasso.

On ne peut pas en dire autant pour la spiritualité des laïcs, même si bien souvent l'on croit que notre époque résoudra le problème.

Le laïc ne doit pas être un « demi-prêtre », mais il doit, en vertu de son état, sanctifier son travail, son mariage, ses rapports sociaux si variés, complexes et accaparants.

Saint Pierre, dans sa première lettre, chapitre II, verset 5, s'adresse ainsi aux laïcs : *« Vous-mêmes, comme pierres vivantes, prêtez-vous à l'édification d'un édifice spirituel, pour un saint sacerdoce, en vue d'offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ. »*

Tout concorde ici pour dire qu'il existe pour le baptisé un authentique sacerdoce, de par sa nature

bien différent du sacerdoce conféré par le Sacrement de l'Ordre, mais un sacerdoce réel qui situe le laïc en face de la création pour l'interpréter, la vivifier, la libérer, la représenter.

Ceci est extrêmement important et le laïc qui ne sent pas cela a trahi sa vocation.

Le travailleur est un prêtre au regard de son travail ; le père de famille, un prêtre auprès de sa femme et ses enfants ; le chef d'une communauté, un prêtre auprès de ses collaborateurs ; le paysan, un prêtre au regard de son domaine, ses animaux, ses champs, ses fleurs.

Et je pense que, dans ces derniers siècles, on a trop peu parlé de ce concept de sacerdoce royal dont parle saint Pierre dans sa lettre aux chrétiens et de ce que signifie « offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus-Christ ».

C'est pourquoi l'on ressent aujourd'hui une aridité, une sécheresse dans la conception de l'apostolat des laïcs et même de leur position dans l'Église.

Comment voulez-vous parler de spiritualité des laïcs si vous ne tenez pas compte de cette prérogative fondamentale de prêtre des choses créées, de voix de la nature, de consécrateur des biens de la terre, de saint de la cité terrestre ?

N'entendant jamais parler de ces choses, le jour où le laïc veut devenir bon, il finira par copier le

curé qui est en face de lui et qu'il sent « spirituellement plus avancé que lui ». Il deviendra mi-laïc, mi-prêtre, pour l'édification des bons paroissiens mais certes pas pour ceux qui en ont le plus besoin, « les non-pratiquants ».

Ceux-ci — et à juste titre — ne peuvent supporter ces êtres hybrides et ils continuent à penser que le christianisme ne peut résoudre les problèmes du monde.

Un grand pas reste à faire — mais nous sommes sur la bonne voie, car prêtres et laïcs ont pris conscience de leur position dans l'Eglise.

C'est ce que je souhaite pour que ceux qui aujourd'hui entrent dans l'arène de l'Action catholique ne commettent pas les erreurs de notre temps, erreurs qui ont entraîné les prêtres à faire de la propagande électorale et les laïcs à prodiguer des conseils aux évêques pour le gouvernement de l'Eglise.

## LA DERNIÈRE PLACE

**J**e suis devenu petit frère de Jésus parce que Dieu l'a voulu. Je n'ai jamais douté de son appel ; d'ailleurs, si cela n'avait pas été la volonté de Dieu de me mettre sur cette route, je n'aurais pas pu résister longtemps.

Dormir à la belle étoile, vivre dans des climats exténuants, fréquenter les tribus les plus pauvres, supporter leur pouillerie, tout cela n'est qu'une petite épreuve en comparaison du dépouillement de sa personnalité, de la coupure avec le passé, de l'acceptation radicale de civilisations et de patries différentes de la nôtre.

Je m'explique.

Le petit frère, vous le savez, ne peut pas avoir ses œuvres à lui. Il ne peut faire l'école, organiser des hôpitaux, créer des dispensaires, distribuer des

secours. Il doit venir dans un lieu, choisir un village, un bidonville, une tribu nomade, s'y installer et vivre comme vivent tous les autres autour de lui, spécialement les plus pauvres.

C'est le retournement absolu de tout le système européen jusque-là en vigueur.

L'Européen arrivait ; militaire, missionnaire, technicien, ou fonctionnaire, il se construisait une maison à l'européenne parmi des indigènes. Son niveau de vie n'était pas celui du lieu, mais celui de son pays d'origine.

Son devoir était d'évangéliser, d'élever, d'aider, d'organiser, de soutenir, mais toujours à l'européenne, avec la culture, les méthodes, les idéaux européens. Il témoignait de sa foi par le don matériel.

Et ce n'était pas négligeable ! Des miracles d'amour et d'héroïsme sont inscrits dans les terres d'Afrique et d'Asie : églises, hôpitaux, dispensaires, écoles, œuvres sociales ont été créés pour soulager les souffrances, éloigner la mort, accélérer le processus d'évolution des peuples sous-développés.

Ce fut la grande heure missionnaire de l'Église, ce fut la providentielle entreprise de colonisation, action pleinement justifiée par les temps et les réalités d'alors.

En tout cas, ce fut l'insertion de la race des

blancs dans celle des hommes de couleur, ce fut l'arrivée des riches chez les pauvres, des chrétiens chez les païens. Le chemin ne fut pas toujours parfaitement droit. Le missionnaire ne fut pas toujours l'homme de Dieu, ni le fonctionnaire l'apôtre généreux et gratuit de la civilisation.

L'histoire serait trop longue, et nous en arriverions à faire le procès du passé si nous voulions la raconter.

Ce qui nous intéresse, c'est simplement de constater qu'en quelques années, tout a changé.

Les églises africaines prennent conscience de leur authenticité et ne veulent plus être des copies d'églises françaises ou italiennes ou hollandaises. Les peuples de couleur non seulement ne supportent plus le colonialisme, mais par réaction, ils ferment leur cœur aux blancs ; ils n'ont plus la confiance d'autrefois, et souvent même ils méprisent et haïssent tout ce qui leur vient de l'ancienne race dominatrice.

Et naturellement, dans ces cas-là, on dépasse les bornes, on devient injuste, et l'on finit par ne plus voir dans le passé que le mal. C'est vraiment alors le moment de repenser à fond les positions, toutes les positions.

Dans cette lumière nouvelle et plus encore devant les activités futures de l'Église en terre

de mission, il faut voir en l'œuvre de Charles de Foucauld une action prophétique.

Cet homme de Dieu, ignorant de tous les problèmes, mû par la seule force et la seule lumière de l'Esprit, se rend en Afrique au moment du plein essor de la colonisation. Il n'y a pas dans l'air la moindre parcelle de ce qui se réalisera un jour sur une grande échelle. Ne se préoccupant que de porter l'Evangile aux Berbères et aux Touaregs, il comprend ce que les autres ne comprennent pas et il travaille comme si le processus de décolonisation était déjà engagé.

Pas de dons, pas d'hôpitaux, pas de dispensaires, pas d'écoles, pas d'argent.

Il se présente seul, sans défense, pauvre.

Il a compris que la puissance de l'Européen, même si elle s'exprime en hôpitaux et en écoles, n'exprime presque rien sur le plan religieux à l'Africain pauvre. Il n'est plus un témoignage comme autrefois.

Charles de Foucauld a compris que l'indigène, même s'il est sous-développé, n'est plus disposé à accepter comme venant d'en haut un message qui lui semble trop lié à un peuple et à une civilisation donnés.

Il faut tracer une autre route, une route de tous les temps, celle qui est indiquée dans l'Evangile, mais il faut la tracer avec une pureté et une

force nouvelles. C'est la route de la petitesse, du sacrifice, de la pauvreté, de la retraite, du témoignage.

Un fait est indiscutable et non pas seulement pour les pays pauvres : la puissance fait peur. Une Église puissante, riche, dominatrice, effraie aujourd'hui.

L'œil de l'homme terrorisé par les possibilités de la technique se repose avec joie sur ce qui est petit, sans défense, faible. N'a-t-on pas peur d'un orateur s'il crie trop fort ?

C'est là qu'est vraiment le secret de la popularité acquise par Charles de Foucauld. Il s'est présenté sans arme chez les Touaregs qui étaient des assassins. Il est entré dans le monde arabe vêtu en arabe. Il a vécu parmi ceux qui étaient les serviteurs des Européens, comme s'ils étaient ses propres patrons, il a construit ses ermitages non pas sur le modèle des architectures romanes ou gothiques, mais en imitant la simplicité et la pauvreté des mosquées sahariennes.

Le fait de se présenter comme un pauvre, de se vêtir comme eux, d'accepter leur langue, leurs coutumes, a fait tomber d'un coup le mur des races et a permis le dialogue, l'authentique dialogue entre égaux.

Je n'oublierai jamais une scène qui dans sa

simplicité figure parfaitement le plan d'amour de ce nouveau : « Allez vers ceux qui ne connaissent pas encore le Christ. »

Je parcourais à dos de chameau une piste au pied de la montagne, et je me dirigeais vers une zone désertique pour prendre quelques jours de solitude.

A un certain point de la piste, je me trouvais devant un chantier de travail. Une cinquantaine d'indigènes, conduits par un sous-officier du génie, s'efforçaient de réparer la route détruite par les pluies hivernales. Ils étaient sous le soleil du Sahara sans machine, sans technique. On ne sentait plus là que la force humaine s'épuisant, dans la chaleur et la poussière, à manier tout le jour pelle et pioche.

Je remonte la file des manœuvres disséminés sur la piste, je réponds à leur salut, j'offre à leur soif les trente litres d'eau de ma « gherba ».

A un certain moment, parmi les bouches qui s'approchent de ma « gherba », je vois s'épanouir un sourire que jamais je n'oublierai.

Pauvre, en haillons, couvert de sueur, sale, c'est frère Paul, un petit frère qui a choisi ce chantier pour vivre son calvaire et se mêler à la pâte comme le levain de l'Evangile.

Personne n'aurait découvert l'Européen sous

ces habits et cette barbe, et ce turban jauni par la poussière et le soleil.

Mais je connais bien frère Paul car j'ai fait mon noviciat avec lui.

Ingénieur parisien, il travaillait dans une de ces commissions destinées à préparer le matériel atomique lorsqu'il entendit l'appel du Seigneur.

Il quitta absolument tout et se fit petit frère.

Et maintenant, il était là ; et personne ne savait qu'il était ingénieur, c'était un pauvre comme les autres.

Je me souviens de sa mère lorsqu'elle est venue au noviciat à l'occasion de la profession religieuse de son fils.

— Aidez-moi, frère Carlo, aidez-moi à comprendre la vocation de mon fils... j'en ai fait un ingénieur et vous, vous en faites un manœuvre. Mais pourquoi ? Si au moins vous vous serviez de ce que sait mon fils ! Non. Il faut qu'il soit manœuvre. Mais dites-moi, ne serait-il pas plus utile, plus efficace dans l'Église comme intellectuel ?

— Madame, répondis-je, il y a des choses que l'on ne peut comprendre avec l'intelligence et le bon sens. Seule la foi peut les éclairer. Pourquoi Jésus Lui-même a-t-il voulu être pauvre ? Pourquoi a-t-il voulu cacher sa divinité et sa

puissance, et vivre parmi nous comme le dernier des hommes ? Pourquoi, Madame, l'échec de la Croix, le scandale du Calvaire, l'ignominie de la mort pour Celui qui était la Vie ? Non, Madame, l'Église n'a pas besoin d'un ingénieur de plus, mais elle a besoin d'un grain de blé de plus pour le laisser dessécher dans ses sillons. Et plus ce grain de blé est gonflé de vie et illuminé de ciel et de soleil, et plus il sera le bienvenu dans la terre qui doit l'accueillir pour la future moisson.

Que de choses sont incompréhensibles sur cette terre ! Tout ce qui nous entoure n'est-il pas uniquement mystère ?

Que Paul se sacrifie tout entier, donne sa culture, toute sa puissance pour aimer Dieu et ses frères les plus abandonnés, je le comprends. Mais je comprends aussi les réactions de sa mère, et non pas seulement celles de sa mère...

Combien viendront dire : quel dommage ! une si belle intelligence, finir dans le fossé d'une piste saharienne. Il aurait pu construire une rotative pour diffuser la bonne presse... Et ils auraient raison !

Il est difficile d'accéder au mystère de l'homme qui est une partie du mystère de Dieu. Certains rêvent d'une Église puissante, riche de moyens et de possibilités, et d'autres la vou-

draient pauvre et faible. Certains donnent leur vie, leur culture, et leurs études pour enrichir de leur pensée l'idéal chrétien ; d'autres renoncent à l'étude pour l'amour de Dieu et du prochain.

### Mystère de la Foi.

Paul ne souhaitait pas « avoir de l'influence » sur les hommes. Il lui suffisait de « payer », de « disparaître ». D'autres chercheront d'autres voies et réaliseront leur sainteté de manière différente.

Puis-je douter de la foi de ma mère qui aurait désiré voir toutes les richesses dans les mains de l'Eglise et consacrées à l'ornementation des sanctuaires, aux œuvres missionnaires et à la dignité du culte ?

Et moi, son fils, qui étais exactement à l'opposé et rêvais d'un culte plus dépouillé, d'une pauvreté plus sentie et surtout d'un apostolat avec des moyens pauvres, n'avais-je pas, moi aussi, mes raisons ?

Il est difficile de juger ! Si difficile que Jésus nous demande de pas trop insister sur ce sujet.

Il y a cependant une vérité à laquelle nous devons nous attacher pour toujours, désespérément : l'amour !

C'est l'amour qui justifie nos actions, souvent paradoxales. C'est l'amour qui seul connaît la perfection de la loi.

Et si c'est par amour que frère Paul a choisi de mourir sur une piste du désert, par cela même, il est justifié.

Si c'est par amour que Don Bosco et Cottolengo ont construit des écoles et des hôpitaux, par cela même ils sont justifiés.

Si c'est par amour que saint Thomas a passé sa vie sur ses livres, par cela, il est justifié.

Reste le problème de la hiérarchie de ces amours. Et là, Jésus répond Lui-même sans aucune équivoque :

*« Que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus jeune et celui qui gouverne comme celui qui sert » (1).*

ou encore :

*« Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (2).*

---

(1) Lc 22, 26.

(2) Jn 15, 13.

## O TOI QUI PASSES

**L**a piste de Taïphet est tout simplement horrible.

Chaque fois que j'ai pu l'éviter, je l'ai fait avec joie. Je préférais allonger le trajet de quelques kilomètres en passant par Ideles et Irafok plutôt que de voyager dans ces gorges impraticables où il faut se frayer un passage dans les blocs de rochers avec la pelle et la pioche pour s'enliser ensuite dans le sable mou des oueds tortueux et sans fin.

Mais cette fois, je n'avais pas eu le choix et je m'étais engagé en faisant appel à tout le courage dont j'étais capable et qui n'était guère brillant, peu après avoir subi l'épreuve d'une semaine de sirocco qui avait encore accentué les contrastes météorologiques entre le jour et la nuit.

Le ciel était, comme d'habitude, sans nuage, et le soleil implacable à partir de huit heures du matin. Mais cela ne retenait pas mon attention. Ma préoccupation, mon unique préoccupation, c'était le moteur de ma jeep qui donnait des signes de lassitude et se refusait à sortir d'embarras la voiture lorsqu'elle s'enlisait dans le sable jusqu'au châssis.

Il fallait cependant avancer. Qui serait venu m'aider sur cette piste ?

La veille au soir, au puits de Tazrouk, j'avais chargé toute l'eau possible mais... celle-là aussi était finie

Et puis qu'aurais-je fait dans cette zone déserte, image de la mort et du silence perpétuel ?

Oui, tous mes espoirs reposaient en mon moteur, ce moteur dont je connaissais si bien le moindre frémissement et le moindre cri, ce moteur qui, jusque-là, ne m'avait jamais trahi. Mais qu'allait-il faire aujourd'hui ? Réussirais-je à traverser ces vingt-deux kilomètres de l'oued de Taïphet, si mou dans les sables brillants, si chaud dans les gorges sauvages ?

9 heures... 10 heures... 11 heures... grâce aux pauses que j'observais pour laisser refroidir ce malheureux moteur, et que j'avais heureusement pu faire sur des bancs de sable un peu plus dur, j'étais enfin arrivé en vue de Taïphet, petit vil-

lage d'anciens esclaves, situé sur le rivage d'un oued portant le même nom.

Je me lançai sur la piste, décidé à vaincre par la vitesse l'emprise qu'exerçait le sable de plus en plus mou et insidieux. La chaleur était suffocante et l'eau bouillait dans le radiateur.

Je n'aurais certainement pas pu faire beaucoup de route dans ces conditions... Et, de fait, après un ultime effort, le moteur qui jusque-là ronflait à plein gaz émit tout à coup un halètement plaintif et s'arrêta.

J'étais ensablé.

Je descendis de la jeep mais j'eus peur d'être victime d'une insolation. Je n'avais pas le courage de prendre une pelle pour désabler mon véhicule. Je cherchai un peu d'ombre. Dans l'oued, çà et là, quelques touffes d'alfa. Je me dirigeai vers la plus proche et me jetai à terre près d'elle.

Je ne sais comment, à cet instant, je me mis à penser au prophète Jonas assis sous le ricin qui l'abritait du soleil devant Ninive en flammes. Mais j'eus peu de temps à consacrer aux réflexions bibliques car je m'endormis presque aussitôt.

Lorsque je repris mes sens, j'entendis autour de moi des gens qui parlaient d'une voix basse entrecoupée de petits rires.

J'étais dans un bain de sueur et j'avais mal à la tête. J'ouvris les yeux et je vis autour de moi les hommes de Taïphet qui me regardaient en souriant.

Comme elles étaient blanches, leurs dents, et comme leur peau sombre brillait !

Ils étaient une vingtaine environ qui avaient interrompu leur travail en me voyant arriver.

Je vis qu'ils avaient préparé, sous l'alfa, le feu pour le thé. Cette boisson chaude et tonique me revigora quelque peu.

Ils m'ont invité à manger le « couscous » avec eux et je leur ai offert tout ce que j'avais dans la jeep. Le tabac surtout les rendit loquaces et la sieste offrit des moments de gaieté particulière.

Mais ce fut si bref !

Car le travail les attendait, et quel travail !

Ils devaient creuser, dans l'oued, un canal souterrain appelé « fogara » destiné à recueillir l'eau dont le sable était imbibé comme une éponge et à la conduire dans les petits champs voisins où le blé déjà haut avait grand soif. Un orage intempes-tif avait détruit l'ancienne « fogara » et il fallait refaire le travail sans perdre de temps.

Une semaine de retard aurait suffi à compromettre toute la récolte et cela aurait signifié la faim pour toute l'année.

Je m'offris à travailler avec eux pendant quelques jours bien que sachant que mon aide ne leur était pas des plus utiles.

C'est ainsi que je vécus pendant une semaine avec un des groupes humains les plus pauvres qui existât sur la terre.

Le travail commençait à l'aube et durait jusqu'au couchant.

Avec des instruments rudimentaires, on creusait une galerie qui courait sous l'oued à trois mètres de profondeur, dans un sol sableux mais dur. Nous ramenions le sable ainsi détaché vers les puits d'ouverture qui jalonnaient la galerie et nous le jetions ensuite à l'extérieur avec des pelles.

Ceux qui travaillaient dans la galerie avaient l'avantage de souffrir un peu moins de la chaleur, mais ils se trouvaient dans une position très malcommode. A l'une ou l'autre tâche, on était très mal, et l'on attendait avec impatience le soir, la nourriture et le repos.

On mangeait le soir autour des feux et si les savants diététiciens américains étaient venus faire le calcul des calories absorbées à ce repas, ils auraient toujours constaté que nous étions au-dessous du minimum vital. Par contre, on mangeait des produits très rares pour des goûts européens.

Le premier soir, on nous a servi, avec un peu de « couscous », un plat de sauterelles grillées ; le

jour suivant, quelques petits rats des sables appelés « gerboises », et deux autres fois, des morceaux taillés dans une sorte de gros lézard appelé « dobb », très savoureux et qui contenait — au dire des Touaregs — une bonne quarantaine de médicaments précieux.

La nuit, enveloppé dans une couverture, près des cabanes, je regardais longuement le ciel avant de m'endormir.

Quel rapport pouvait-il y avoir entre tout ce scintillement d'étoiles et cette misère dans laquelle j'étais tombé, cette infinité de matière répandue dans un monde sans limite et l'indigence mortelle de ces hommes ?

C'était le mystère du mal, de la souffrance des hommes qui meurent de faim, qui vivent abrutis par un travail inhumain, condamnés à une vie dans laquelle la perpétuelle inquiétude de trouver un peu de pain empoisonne la joie de voir se lever le soleil sur chaque journée nouvelle.

Mais j'étais trop fatigué pour me demander pourquoi Dieu n'intervenait pas, Lui si puissant et si bon. Je me contentais de me retourner vers les « dieux de la terre », vers les hommes qui auraient pu nous aider si facilement.

Que me coûtait-il d'écrire une lettre en Italie à un bon nombre de mes amis ? Ils m'enverraient aussitôt un « bulldozer » pour creuser la tranchée

en quelques jours ; ils m'expédieraient d'urgence de grosses canalisations de ciment pour rendre la galerie stable et plus sûre et empêcher ainsi qu'elle ne s'écroule dès que l'oued serait en crue. Et je restais là, immobile, à regarder les étoiles !

Comment justifier mon inactivité ou tout au moins mon activité si peu intelligente ?

A quoi pouvaient bien servir mes pauvres bras devant tant de travail, mon pauvre cœur devant tant de peine ?

N'était-il pas mieux de chercher des moyens, de nombreux moyens pour améliorer cette situation ?

Tel est le problème que je me suis souvent posé, si souvent même qu'il arrivait à représenter une tentation continuelle pour ma vocation.

Il suffit de s'écarter un instant du climat de la Foi dans lequel je veux essayer de vivre pour voir aussitôt triompher en moi le bon sens humain.

Le bon sens de la mère de frère Paul qui ne pouvait arriver à comprendre le sacrifice inutile de son fils sur les pistes sahariennes, mon propre bon sens qui essaie de me persuader que je serais plus utile aux gens de Taïphet en leur apportant quelques camions de matériel, le bon sens des hommes qui croient qu'avec de l'argent on peut tout résoudre et que la souffrance est un gaspillage inutile.

Mais l'Évangile repose-t-il sur le bon sens ? Ne repose-t-il pas tout entier sur le mystère ?

Et Jésus, lorsqu'il est venu sur cette terre, Lui, l'Amour, ne pouvait-il pas guérir tous les malades, rassasier tous les pauvres, guérir toutes les plaies, ressusciter tous les morts ?

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Pourquoi a-t-il laissé le monde tel qu'il l'a trouvé, en proie au besoin, à la souffrance, à l'injustice, à la méchanceté ?

Il est vrai qu'il a ressuscité Lazare, la fille de Jaïre et le fils de la veuve de Naïm, mais seulement pour prouver qu'il n'avait pas l'intention de ressusciter tous les autres, les nombreux autres. Il en a certes guéri plusieurs, mais pour les laisser à la merci de la première maladie revenue, et il en est tant pour les hommes sur la terre.

Non, les choses ne sont pas aussi claires que le bon sens humain le voudrait et il reste, qu'on le veuille ou non, un grand et profond mystère que la foi seule peut éclairer d'une lumière surnaturelle réservée aux regards avertis et pénétrants.

Le mystère, c'est Jésus Lui-même. Et il est mystère non seulement dans sa transcendance divine, mais aussi au moment où il s'approche de nous par son Incarnation. La perfection de Dieu, la Toute-Puissance de Dieu, l'amour infini de Dieu se

sont faits homme. dans le Christ qui « *habita parmi nous* ».

Et cet « *il habita parmi nous* » fut particulièrement vrai dans sa plus fulgurante beauté à deux moments : à Bethléem et sur le Calvaire.

Jésus n'a jamais été aussi homme que dans ces deux situations, car l'impuissance et la souffrance sont les réalités essentielles de la condition de l'homme sur la terre en tant que créature et créature pécheresse.

Il y a cependant une différence substantielle entre l'impuissance et la souffrance de l'homme et l'impuissance et la souffrance du Christ : les premières sont des nécessités, et des nécessités révoltantes, les secondes, volontaires et consenties par amour. Jésus vient se mettre à côté de l'homme, il lui apprend à vivre dans son état d'impuissance et à supporter la souffrance avec amour, dans l'amour.

L'amour est donc la grande baie ouverte sur le mystère des deux héritages de l'homme.

Et Jésus a voulu vivre parmi les hommes plongés dans leur indigence ou étouffés par leur souffrance.

Il avait mille moyens pour les aider, mais il choisit le plus dur, le plus radical : les imiter, se mettre à leur place, leur ressembler le plus possible. « *Il se fit semblable à l'homme en tout, sauf*

*dans le péché.* » Au contraire, à côté de Job qui regarde ses ulcères et pleure sur le fumier de la vie, ses amis théologiens discutent et conversent sur le « pourquoi » de son état.

Ils en arrivent enfin à le juger et à l'accuser : « *Si tu souffres, c'est parce que tu as péché* », lui disent-ils et ils laissent le pauvre homme tout en pleurs, la bouche pleine de paroles amères : « *Périsse le jour qui me vit naître et la nuit qui annonça : un homme vient d'être conçu* » (1).

C'est pour cela que la théologie ne suffit pas à aider celui qui souffre. Il lui faut d'autres espérances.

Lorsque je suis allé pour la première fois en Afrique, pour me faire petit frère de Jésus, j'ai vécu quelque temps à Alger, chez un vieil ami.

J'avais le cœur bouleversé en ces jours-là, et le monde m'apparaissait sous une lumière toute neuve, une lumière qui jaillissait à flot de cette intuition née dans le cœur de celui que désormais je voulais suivre sur les pistes du désert : Charles de Foucauld.

Mes pensées étaient absolument à l'opposé de celles de cet Européen nanti de moyens financiers et possédant une forte culture, désireux de don-

---

(1) Job 3,3.

ner, de faire quelque chose pour les autres. J'aurais voulu me cacher, sans papiers ni argent, vêtu comme un Arabe, dans la foule anonyme des musulmans pauvres qui grouillaient dans les ruelles de la Kasba.

Je me souviens que j'avais remarqué à midi une longue file d'hommes en haillons qui se formait sur le trottoir d'une maison solide comme une forteresse.

Chaque pauvre tenait en main sa gamelle. Je vis une porte s'ouvrir et une sœur apparaître toute blanche avec une grande cornette immaculée, ayant à côté d'elle une énorme marmite fumante.

C'était l'heure de la distribution quotidienne de l'aumône et chaque pauvre s'en allait avec un pain et sa soupe chaude.

Je regardais cette procession, comme halluciné, et tandis que je considérais ces hommes et ces femmes marqués par la misère, les larmes ont coulé de mes yeux, voilant cette scène sous le ciel lumineux de la ville africaine.

Je cherchais ma place au milieu de toute cette pauvreté. J'avais abandonné ma patrie, mû par le désir de me vider de moi-même pour me donner à mon Dieu, de chercher parmi les pauvres le visage crucifié de Jésus, de faire quelque chose pour mes frères les plus déshérités et méprisés, de trou-

ver plus rapidement en eux et dans l'amour pour eux, l'union avec l'Eternel.

Que devais-je donc faire ? Devais-je, moi aussi, ouvrir des dispensaires et donner, donner du pain et de la culture, et des médicaments à ces pauvres gens ? Quelle était ma place dans la grande œuvre évangélisatrice de l'Eglise ?

Je cherchais la place de celui qui m'avait attiré en Afrique, le Père de Foucauld. Tout petit, tout humble, avec sa gamelle à la main, je le trouvai au bout de cette file. Il souriait avec discrétion comme s'il voulait s'excuser d'être là, lui aussi pour embarrasser les lieux et compliquer les choses.

Indubitablement, à ce moment-là, même avec toute ma peur de souffrir, avec toute ma faiblesse à supporter le poids des autres, ma terreur de la Croix, je comprenais que ma place était là et que je devais chercher à suivre la foule en restant mêlé à elle.

Un autre dans l'Eglise aurait mission d'évangéliser, de construire, de rassasier, de prêcher. A moi, le Seigneur me demandait d'être pauvre parmi les pauvres, ouvrier parmi les ouvriers.

Oui, surtout ouvrier parmi les ouvriers, étant donné que le monde d'aujourd'hui n'était plus le monde à la recherche de l'aumône comme au temps de François mais le monde en quête de travail et de justice.

Le monde vers lequel je marchais était le monde où la pauvreté est exprimée par le prolétariat de toutes les races et de tous les peuples, monde pour lequel le travail est le dur cilice quotidien, un travail non choisi et, de plus, douloureux, sale et mal rétribué.

Après une semaine passée à Taïphet, je repartis pour Tamanrasset.

Je sentais que je n'allais pas pouvoir résister plus longtemps à cette fatigue et à cette indigence. J'étais plus pauvre en cela que les pauvres, car je ne pouvais supporter ce qu'eux supportaient depuis toujours.

J'avais besoin de prière. J'avais soif de me trouver dans mon ermitage où Jésus était exposé jour et nuit pour m'épancher près de Lui, Le supplier, me perdre en Lui.

Je voulais surtout lui demander de me rendre plus petit, plus vide, plus transparent.

Et de me rendre capable de retourner à Taïphet.

Oui, revenir à Taïphet pour vivre les dernières années de ma vie. Avoir une petite cabane « comme eux », un trousseau réduit à une natte et à une couverture « comme eux », sur la rive de cet oued dont je puisais un peu d'eau grâce à ces cruelles « fogara » qui s'écroulent continuellement comme si elles se riaient de notre fatigue.

Mais « en plus de mes frères », avoir Jésus dans l'Hostie, caché dans ma cabane, pour l'adorer, le garder, l'aimer et obtenir par Lui la force de ne pas me rebeller, de ne pas maudire, d'accepter en aimant l'indigence de chaque heure.

Et ainsi, jusqu'au jour où sur la rive de cet oued, on élèverait une petite croix d'alfa qui veillerait comme une sentinelle sur la solitude de ces hommes, dans l'attente que d'autres viennent pour les aimer et les aider à aimer.

## LA RÉVOLTE DES BONS

Le fait que j'ai choisi la dernière place par vocation ne signifie vraiment rien : ce qui compte, c'est que je m'efforce à chaque jour de ma vie, de rester à cette place.

Et ceci est terriblement difficile.

Il y a dans le fond du cœur humain, une tumeur qui grandit au fur et à mesure que les années passent : c'est le mal du victimisme. Personne n'est à l'abri de ce mal et l'âme ne réussit à l'identifier que très tard et, si Dieu le veut, à l'extirper.

Le victimisme est l'attitude classique de l'homme resté au stade de l'Ancien Testament et qui n'invoque, dans les rapports avec le prochain, que la seule justice.

Prenons l'exemple d'une famille quelconque.

Souvent le poids de la fatigue est mal distribué et pèse en particulier sur certains de ses membres et le plus souvent sur la mère.

Pendant des années et des années, les épaules qui portent ce poids se plient à l'effort ; et grâce à ce sacrifice, le reste de la petite société réussit à vivre en paix.

Mais ainsi, au-dessous de ces épaules courbées, il y a un cœur et dans ce cœur, peu à peu se développe le mal du victimisme. Il croît au cours des longues méditations silencieuses.

Un jour, brutalement, soit à cause d'un plus grand effort, soit à cause d'un coup d'épingle plus profond, l'abcès éclate et le subtil venin se répand dans le corps entier.

« Assez, assez ! Je vous ai jusqu'alors servis comme une bonne et vous ne vous en êtes pas aperçus ; j'ai sacrifié ma vie pendant que vous vous amusiez... etc. »

Lorsque les mêmes choses se produisent — et elles se produisent — dans une communauté ou une association de personnes pieuses, la tempête est beaucoup plus forte ; et les murs mêmes de l'édifice sont en danger de tomber sous les coups. C'est le temps du scandale ; le poison répandu est si fort qu'il va jusqu'à éteindre la charité elle-même.

Nous devons, cependant, reconnaître que cette mère a raison. Au regard de la justice, il nous faut bien admettre qu'elle s'est sacrifiée pour les siens. Les autres ont pris nombre de droits, elle non ; elle a travaillé, économisé, défendu, donné de la force aux siens.

Mais il y a plus grave encore et c'est ce qui fait vraiment souffrir. La mère n'a pas été comprise. Son sacrifice est passé inaperçu. Et nul n'a vu qu'elle pleurait en silence.

Chacun de nous, ainsi, peut raconter son histoire et, chose étrange, chacun de nous se sent exactement dans la situation de cette mère, chacun de nous se sent victime de quelqu'un ou de quelque chose. Qui a eu une enfance sans affection, qui a été mal récompensé dans son travail, qui n'a pas été apprécié à sa juste valeur au moment de sa promotion, qui n'est pas devenu ministre, qui a été arrêté bien qu'innocent, qui a l'impression d'être phthisique à cause de l'éternuement d'un voisin, qui n'a pas été compris par son évêque, qui a été obligé de démissionner de sa charge de président et qui a été envoyé à la cuisine au lieu d'être nommé supérieur de son couvent.

Mais le plus étonnant de l'affaire, c'est que chacun de nous a raison et que ce que j'ai dit est vrai.

Il est bien rare que dans une longue vie d'homme, dans la jungle où nous nous débattons, l'on n'ait pas été victime de la part d'un autre homme d'une malhonnêteté, d'un coup de pied ou même d'un coup de revolver. Alors, pliant sous le poids de cette injustice ou étendu sur son lit de douleur, on commence à goûter les délices du victimisme.

C'est une souffrance insupportable, et d'autant plus insupportable qu'elle ne frappe pas seulement une partie de notre être mais tout notre être jusque dans ses racines les plus profondes, jusque dans ses rapports avec le prochain, jusque dans ses rapports avec Dieu.

Comment puis-je aimer vraiment mon frère qui, chaque jour, vit sur mon dos et ne me donne en échange qu'indifférence et souvent même que mépris ? Comment puis-je me sentir à mon aise dans un couvent où mes semblables n'ont pas tenu compte de ma véritable personnalité et n'ont pas compris mes mérites ? Comment puis-je travailler encore avec enthousiasme dans une entreprise qui a promu un incapable et m'a relégué dans l'ombre de la monotonie quotidienne ?

Non, ce n'est pas possible, et, de fait, je n'aime plus, je ne peux plus aimer.

Mais, ne plus aimer, ne plus pouvoir aimer, n'est pas sans gravité ; cela m'inquiète.

Aimer, qu'on le veuille ou non, est le but de la vie, c'est le pourquoi de notre existence, c'est l'unique joie dont on ne peut jamais se rassasier.

Et, de fait, depuis que je n'aime plus, la joie m'a quitté et ma paix, elle-même, est en danger.

Dans les nuits d'insomnie, je sens le ver qui me ronge, je sens le poison qui envahit les méandres de mon esprit et me paralyse. J'essaie de prier, mais ma prière est devenue amère, vide de sens.

On dirait que le ciel ne me répond plus. Le silence le plus absolu s'oppose à ma voix qui crie justice. On dirait que quelque chose a changé là-haut et que les canons qui régissent l'ancienne loi n'émeuvent plus le Dieu de justice.

Oui, c'est bien cela. Le Dieu de justice a tourné pour toujours la page de la justice. Cette page était belle, vraie, mais incomplète. Elle n'avait surtout pas la force expansive de Dieu, son infinie grandeur. Et les canons de la justice et de la vérité ne pouvaient offrir le salut à l'homme perdu dans l'impasse du péché. Il fallait autre chose, et c'était là le secret caché durant des siècles, dans le sein de Dieu.

Et Jésus vint parmi les hommes !

Et les siens ne l'ont pas reçu. Et de sa demeure

re, ils l'ont chassé, vers le désert, comme le bouc émissaire.

Tous les humains sont venus le frapper, cracher sur sa face, le haïr.

Et Jésus, le seul innocent, le seul véritable innocent, a baissé la tête sous les coups. Il n'a pas crié justice et il a expié dans sa chair et dans son esprit le péché de tous.

Il avait instauré désormais et pour toujours la loi du pardon, la loi de la miséricorde, la loi de l'amour qui va au-delà de la justice.

Après le supplice du Calvaire, la paix s'établirait en l'homme, non plus par la vérité durement émondée, ni par le tribunal de la loi, mais par le cœur écartelé d'un Dieu qui s'est fait pour nous « péché », en le Christ Jésus.

L'époque du victimisme était révolue et Jésus venait de fonder la dynastie des « victimes ».

La vraie victime, la victime silencieuse, la victime que l'on compare à l'agneau, la victime qui accepte d'être victime et qui détruit dans le feu de son amour les buissons de l'injustice.

« *Dieu aime celui qui donne avec joie* (1), » dira saint Paul, et la victime est le joyeux donateur.

---

(1) 2 Cor. 9, 7.

Dieu sera lui-même le joyeux donateur en son Fils. Son don sera irréversible. Il pardonnera, et pour toujours, tous les péchés ; il refera la virginité perdue, il redonnera vie aux os épuisés du pécheur, il transformera une prostituée en Marie-Madeleine et un jouisseur en un saint François. La vie triomphera de la mort et le printemps tirera force et beauté de l'humus.

« *J'ai vaincu le monde,* » criera le Christ au cours de son sacrifice ; et la joie renaîtra en notre cœur angoissé.

Oui, au-delà de la justice, pour moi aussi.

Pour vaincre la gangrène du victimisme, je dois aller au-delà de cette montagne aride, comme Jésus je dois remonter péniblement le versant de ma souffrance et me jeter avec courage dans la descente à la rencontre de mes frères, de tous mes frères, et, en premier lieu, de ceux que la myopie de mes yeux malades voit comme la cause de mes maux.

Il n'y a pas d'autre solution. C'est le *sine qua non* de la paix véritable et de l'intimité avec Jésus.

Tant que je m'attarde à me défendre, je n'arrive à rien et je reste en dehors du véritable christianisme, c'est-à-dire de la connaissance profonde du cœur de Jésus. Je ne dois même plus

énumérer mes raisons, car devant moi, je trouverai toujours un de mes frères pour énumérer les siennes, et cette dialectique durera jusqu'à l'infini.

Pardonner, pardonner vraiment, signifie finalement se convaincre que le mal que l'on nous a fait, nous le méritions. Plus encore : qu'il est bon de souffrir en silence. Plus encore : que la béatitude est promise à ceux qui sont persécutés à cause de la justice, ainsi que Jésus nous l'enseigne, et qu'il serait bien sot de perdre des instants aussi précieux pour un peu de vanité et d'orgueil humain.

Que dirait l'humanité si, suivant Jésus sur le Calvaire, elle le voyait tout à coup se retourner en colère vers un homme qui lui a donné un coup de pied et lui crier :

« Sais-tu qui je suis ? »

Non. Jésus ne s'est pas retourné vers ceux qui l'insultaient pour se défendre. Il n'a pas crié ses mérites ou son identité véritable à la foule qui le crucifiait et surtout il ne l'a pas haïe intérieurement, en pensant qu'il pouvait la condamner à l'enfer, et sur l'heure.

La nouveauté de l'amour de Jésus est toute entière là ; il l'avait si bien enseignée et Luc l'a si bien racontée :

*« Mais je vous dis, à vous qui m'écoutez :*

*Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent. A qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre. A qui t'enlève ton manteau, ne refuse pas ta tunique » (2).*

L'esprit de Jésus est incomparable.

Et Paul, qui fut sans doute le meilleur interprète de cet esprit dans la profondeur du cœur du Christ, lorsqu'il viendra donner la ligne directrice de la position du chrétien devant Dieu et le monde, dira dans la lettre aux Philippiens :

*« Ayez en vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus.*

*Lui, de condition divine,  
ne retint pas jalousement  
le rang qui l'égalait à Dieu.  
Mais il s'anéantit lui-même,  
prenant condition d'esclave,  
et devenant semblable aux hommes.  
S'étant comporté comme un homme,  
il s'humilia plus encore,  
obéissant jusqu'à la mort,  
et à la mort sur une croix » (3).*

---

(2) Lc 6, 27 et suivants.

(3) Phil. 2, 5.

Ces mots-là expriment toutes les vertus et toutes les perfections.

*« Ayez en vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus. »*

Ces « sentiments de Jésus », sa soif de s'abaisser pour obéir au Père et pour sauver l'homme resteront pour toujours le chef-d'œuvre de l'amour du Christ. Voilà pourquoi la vérité et la justice ne suffisent pas. Voilà pourquoi nous sommes invités à les dépasser. Plus nous aurons en nous cet élan « vers le bas à l'imitation de Jésus », plus l'humilité régnera dans notre cœur, et plus la paix inondera notre vie.

Au fond, dans ces quelques lignes, c'est toute la sainteté de l'homme ici-bas qui est en jeu.

## LE DIEU DE L'IMPOSSIBLE

Un accident, en plein désert, m'a paralysé une jambe. Quand le médecin est arrivé — huit jours plus tard — il était trop tard et je boiterai peut-être toute ma vie. Étendu sur une natte, dans une cellule d'un vieux fortin du Sahara, je considère les taches faites par le temps sur le mur de boue blanchi à la chaux par les soldats de la Légion Étrangère. La chaleur de quarante-cinq degrés me rend tout raisonnement impossible. Je préfère prier. Mais il n'est pas facile de prier à certains moments.

Je me tais et j'essaie de me transporter en esprit au-delà du mur dans la petite « koubba » de style arabe où je sais que l'Eucharistie est déposée. Mes frères sont loin ; ils travaillent les uns aux champs, les autres à la cuisine. Ma jambe me fait terriblement souffrir et je dois

m'armer de courage pour ne pas laisser mes pensées se dissiper dans le vide.

Je me souviens bien d'une phrase que nous disait Pie XI lors d'une audience : « Que fait Jésus dans l'Eucharistie ? » et il attendait de nous, jeunes étudiants, la réponse à sa demande.

Aujourd'hui, après tant d'années, je ne saurais que répondre.

Que fait Jésus dans l'Eucharistie ?

Et cependant que de fois j'ai réfléchi à cela !

Jésus est immobilisé dans l'Eucharistie, mais des deux jambes, lui, et des deux mains. Il est réduit à un peu de pain blanc. Le monde a tellement besoin de Lui, et il ne dit rien. Les hommes ont tellement besoin de Lui et il ne bouge pas. L'Eucharistie est vraiment le silence de Dieu, la faiblesse de Dieu.

Accepter de n'être qu'un morceau de pain, que silence à l'heure où le monde est si bruyant, si mouvant, si agité.

On dirait que le monde et l'Eucharistie marchent en sens inverse.

Et qu'ils s'éloignent l'un de l'autre à l'infini.

Il faut être courageux pour ne pas se laisser porter par la marche du monde, il faut avoir foi et volonté pour aller à contre-courant vers l'Eu-

charistie, pour s'arrêter, pour se taire, pour adorer.

Et il est nécessaire d'avoir une foi bien pure pour croire à l'impuissance, à la défaite de l'Eucharistie qui est aujourd'hui ce que fut hier l'impuissance et la défaite du Calvaire.

Et cependant, ce Jésus faible, cloué, anéanti, c'est le Dieu de l'impossible, c'est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, et comme le décrit Jean dans l'Aposalyse :

*« Il est le Fidèle et le Vrai, il juge et fait la guerre avec justice. Ses yeux ? une flamme ardente ; sur sa tête, plusieurs diadèmes ; inscrit sur lui un nom qu'il est le seul à connaître ; le manteau qui l'enveloppe est trempé de sang ; et son nom ? Le Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtus de lin d'une blancheur parfaite. De sa bouche sort une épée acérée pour en frapper les païens ; c'est lui qui les mènera avec un sceptre de fer ; c'est Lui qui foule dans la cuve le vin de l'ardente colère de Dieu, le Maître de tout. Un nom est inscrit sur son manteau et sur sa cuisse : Roi des rois, et Seigneur des seigneurs » (1).*

Jésus est le Dieu de l'impossible, et l'impossible est une caractéristique de Dieu.

---

(1) Apoc. 19, 11 et suivants.

Et mon impuissance met en évidence sa puissance, ma petitesse de créature son Être créateur.

Déjà, devant Job pensif et en polémique avec Lui, à cause de la faiblesse et de l'abjection dans laquelle il se trouvait, Dieu demandait un acte de confiance, et, pour l'obtenir, en appelait à la grandeur de la création.

*« Où étais-tu quand j'ai fondé la terre ?  
Parle, si ton savoir est éclairé.  
Qui en a fixé les mesures, le saurais-tu ?  
Ou qui a tendu sur elle le cordeau ?  
Sur quel appui s'enfoncent ses socles ?  
Qui a posé sa pierre angulaire  
Parmi le concert joyeux des étoiles du matin ? » (2).*

Et aujourd'hui, plus que ce grand discours sur la puissance du Créateur et sur l'impuissance absolue de la créature à donner un seul conseil à Dieu, une parole de Jésus dans l'Évangile émeut profondément.

*« Il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Cieux » (3).*

Cette expression de Jésus me revient à l'esprit

---

(2) Job 38, 4-7.

(3) Mt. 19, 23.

chaque fois que je vois un chameau sur la piste, et je ne peux m'empêcher de sourire.

Encore s'il avait dit « Un cheval, un bœuf... » mais non : un chameau avec toute sa bosse !

Oui, il est vraiment impossible de le faire passer dans le trou d'une aiguille.

Créer le firmament est certes un signe de grande puissance, mais faire passer un chameau par le trou d'une aiguille me semble plus grand encore : cela, c'est vraiment l'impossible.

De fait, aux apôtres étonnés et perplexes qui s'exclament : « *Alors, il est impossible de se sauver* », Jésus répond tranquillement : « *Mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu* ». « *A toi, tout est possible,* » dira Jésus au Père dans la prière de Gethsémani. La Toute-Puissance est vraiment l'attribut de Dieu.

Mais la petitesse, la faiblesse, la misère, l'impuissance sont vraiment mon partage. Et j'en ai si grande abondance, qu'il est impensable qu'elle ne serve pas à quelque chose.

Il faut y penser, il faut faire valoir cet immense capital. Peut-on concevoir que cette vague de boue que l'on nomme péché et qui a envahi le monde presque à l'origine de l'homme, pour prendre à certains moments des proportions

gigantesques et effroyables, soit une matière que la Toute-Puissance de Dieu néglige d'utiliser ?

Est-il possible que la faiblesse dans ses formes générales que sont la lassitude, la vieillesse, la maladie, l'erreur, la mort, n'ait d'autre pouvoir en soi que de m'écraser et de m'anéantir ?

Les détritits du monde ne servent-ils plus à rien ?

Le mal restera-t-il une défaite du Dieu d'Amour ?

Quand je pense à mes examens de conscience du soir, je ne les vois plus comme une énumération de fautes, d'omissions ou d'actes mauvais, mais comme une somme d'éléments positifs.

Car même si j'admets pour un moment que mon âme a rejoint un certain équilibre, en excluant effectivement l'offense volontairement faite à Dieu, rien ne me donne le sentiment de ma petitesse et de ma misère infinie comme de constater mon effroyable impuissance à augmenter mon amour.

Le souvenir brûlant de la couverture que j'ai refusée à Khada me revient toujours à l'esprit et j'éprouve la sensation presque physique d'être incapable de faire un acte d'amour parfait.

J'ai éprouvé la même impossibilité dans la prière.

Livré à mes propres forces, j'ai senti jusqu'au malaise cette réalité : sans l'aide de Dieu, nous ne pouvons pas même dire un seul « *Abba, Père* ».

Il est des instants où Dieu nous conduit à l'extrême limite de notre impuissance. Et il nous faut cela pour comprendre à fond notre néant.

Pendant de nombreuses années, pendant trop d'années, j'ai lutté contre mon impuissance, contre ma faiblesse. Le plus souvent, je l'ai cachée en préférant apparaître en public avec le masque d'un homme sûr de lui.

Mon orgueil refusait l'impuissance, et Dieu, petit à petit, me l'a fait comprendre.

Maintenant, je ne lutte plus, j'essaie de m'accepter, de considérer une réalité sans voile, sans rêve, sans roman.

Je crois que j'ai fait là un pas en avant. Et si je l'avais fait plus tôt, quand j'apprenais mon catéchisme par cœur, j'aurais gagné quarante ans.

Maintenant, je mets toute ma faiblesse en face de la Toute-Puissance de Dieu, le monceau de mes péchés sous le soleil de sa miséricorde, l'abîme de ma petitesse juste sous l'abîme de sa grandeur.

Et je connais une rencontre, une union avec Lui, un épanchement de son Amour comme jamais je n'en avais senti. Oui, ma misère attire vraiment sa puissance, mes plaies l'appellent en hurlant son nom, mon néant fait retomber sur moi son Tout en abondance.

C'est dans cette rencontre entre le Tout de Dieu et le néant de l'homme que réside la plus grande merveille de la création.

C'est la plus belle union, car elle est faite d'un Amour gratuit qui se donne et d'un Amour gratuit qui accepte.

C'est en somme toute la vérité de Dieu et de l'homme.

Et l'acceptation de cette vérité est due à l'humilité. C'est pourquoi sans l'humilité il n'y a pas de vérité et sans vérité pas d'humilité.

« Dieu a jeté les yeux sur son humble servante, » (4) dit Marie lorsqu'elle a vu retomber sur son néant tout l'Amour substantiel de Dieu et qu'elle a senti que sa chair devenait demeure et nourriture du Verbe Incarné.

Quelle merveille que ce néant de Marie attirant le Tout de Dieu !

---

(4) Lc 1, 48.

Quelle douceur dans la prière de celle qui avait la pleine conscience de se trouver si loin de Dieu, là où l'humilité devient non seulement une acceptation, mais une exigence d'amour !

Quelle paix dans l'abandon à Dieu sans retour égocentrique, sans mouvement vers soi, mais ravi dans un seul regard contemplatif, intense et doux, sur la grandeur et les perfections de l'Aimé !

Il n'existe pas de rapport plus parfait, et Marie inaugure sur une hauteur vertigineuse, une hauteur inaccessible, mais qui a pour nous valeur d'idéal, l'état le plus réceptif de l'âme religieuse recueillie sous la rosée de Dieu.

Il me semble avoir ainsi trouvé, après tant d'années, la solution du problème, de tout notre problème d'ici-bas.

J'ai touché du doigt mon impuissance totale et ç'a été une grâce.

J'ai contemplé dans la foi, dans l'espérance et dans la charité, la Toute-Puissance de Dieu et cela aussi a été une grâce.

Dieu peut tout, je ne peux rien. Mais si par ma prière je mets mon néant en contact avec Dieu dans l'amour, tout devient possible en moi.

Je retourne en esprit sous la grande pierre, je me trouve écrasé par mon égoïsme, fermé dans

mon Purgatoire pour avoir refusé ma couverture à Khada.

C'est une chose certaine, je sens en moi l'incapacité totale d'accomplir un acte d'amour parfait, de suivre Jésus sur le Calvaire, et de mourir pour lui sur la Croix.

Des milliers et des milliers d'années pourraient passer sans que ma situation change.

Mais... mais ce qui n'est pas possible, à moi, parce que je suis le riche de l'Évangile, est pleinement possible à Dieu.

Et Il me donnera la grâce de me transformer et Il me rendra capable d'accomplir l'impossible et de renverser la pierre qui me sépare du Royaume.

Il n'est plus question pour moi que d'attente, de prière humble et confiante, de patient exercice, d'espérance.

Mais le Dieu de l'impossible ne demeurera pas sourd à l'appel de mon amour.

## LA NUIT, MON AMIE

Quand je suis arrivé au Sahara, il y a cinq ans, je n'aimais pas la nuit. Pour moi, elle s'associait encore trop à la manière de vivre européenne qui n'est certes ni la meilleure, ni surtout la plus propice à maintenir nos nerfs calmes et détendus.

La nuit signifie, pour beaucoup, un travail plus fatigant que celui de la journée, pour d'autres, la dissipation, pour d'autres encore, l'insomnie, l'ennui ou des choses de ce genre, et tout cela sous l'enseigne exténuante des lumières artificielles.

Ici, c'est bien différent.

La nuit est avant tout repos, le vrai repos. Au coucher du soleil, la nature s'apaise, se détend comme sous l'action soudaine d'un signe divin.

Le vent qui, tout le jour, nous a accompagnés de son hurlement et de sa rage, cesse tout à coup, la température s'adoucit, l'atmosphère devient limpide, et partout se répand une grande paix, comme si les éléments et les hommes voulaient se refaire après la grande bataille du jour et du soleil.

Oui, la nuit ici est tout autre. Elle n'a pas perdu sa virginité, ni son mystère. Elle est restée telle que Dieu l'a faite, sa créature, porteuse de bien et de vie.

Une fois le travail terminé, la caravane arrêtée, chacun s'étend sur le sable, une couverture sous la tête et l'on reste ainsi à respirer longuement, scrupuleusement, la brise qui a succédé au vent sec, brûlant, hostile, de la journée.

Puis, l'on s'éloigne du campement et l'on va sur les dunes pour prier. Le temps passe, sans hâte, sans souci de l'heure. Aucun rendez-vous ne peut nous assaillir, aucun bruit ne vient nous troubler, aucun importun ne nous attend. Le temps est tout à nous... Et l'on se rassasie ainsi de prière et de silence, tandis que dans le ciel s'allument les étoiles.

Qui n'a pas vu les étoiles dans le désert ne peut deviner ce qu'elles sont dans son ciel ! Est-ce l'absence complète de lumières artificielles et l'immensité de l'horizon qui augmente leur éclat et

leur nombre ? Il est certain, en tout cas, que c'est un spectacle impressionnant.

Et à tout cet immense scintillement du ciel répond seule la discrète lumière de notre petit feu sur lequel l'eau bout pour le thé et sous lequel cuit le pain pour le repas du soir.

Il m'a suffi de passer quelques nuits là-bas pour demander d'urgence des livres d'astronomie et des cartes du ciel ; et pendant des mois, j'ai occupé mon temps libre à prendre un peu conscience de ce qui se passait au-dessus de ma tête, dans les profondeurs insondables du cosmos.

Tout me fut élément de joie et matière à prière d'adoration. Agenouillé sur le sable, j'ai fouillé de mes yeux pendant des heures et des heures dans ces merveilles, notant mes découvertes sur un carnet comme un enfant.

J'ai compris, par exemple, que dans le désert il est plus facile de s'orienter de nuit que de jour, que les points de repères sont infiniment plus nombreux et plus sûrs.

Pendant cinq ans, dont quatre de plein désert pour mon travail, je ne me suis jamais égaré, grâce aux étoiles.

Que de fois, à la recherche d'un campement touareg ou d'une station météorologique, la lumière du jour, le vent de sable, ou le soleil trop haut font perdre la piste.

Eh ! bien, dans ces cas-là, j'attendais la nuit et je retrouvais la route perdue d'après l'orientation précise des étoiles.

La nuit saharienne, avec son firmament, n'est pas seulement un cadran fantastique, pour s'orienter, mais aussi une demeure reposante pour l'âme.

Après la journée — dans toute cette lumière — l'âme n'est plus qu'une maison ouverte à tous les vents ou brûlée par le soleil.

Mais la nuit !

Peu à peu, les fenêtres de l'âme se remettent d'aplomb, se ferment complètement ou se trouvent closes à demi par l'ombre du dehors. Et les yeux grand ouverts peuvent, sans effort ni tension, fixer paisiblement les alentours.

Je n'oublierai jamais les nuits sous les étoiles du Sahara. A un certain moment, je me souviens, j'en arrivais à me sentir comme enveloppé par l'ombre, mon amie parsemée d'étoiles.

Oui, une ombre amie, une obscurité affectueuse, des ténèbres reposantes et nécessaires à la vie.

En elles, mon activité intérieure n'est ni mortifiée, ni amoindrie. Au contraire, elle peut se détendre, se réaliser, s'accroître, se réjouir.

Je me sens comme dans une maison, en sécurité, sans peur, enveloppé par cette fidélité amoureuse de la nuit amie, désirant seulement rester ainsi

pendant des heures et des heures, ne me souciant plus que de sa brièveté, et avide de lire en moi et hors de moi ces caractères et ces symboles d'un langage divin.

La nuit amie est une image de la foi, c'est-à-dire de ce don de Dieu défini par saint Paul « *la garantie des choses que l'on espère, la preuve des réalités que l'on ne voit pas...* » (1).

Jamais je n'ai trouvé une comparaison plus juste de ma relation à l'Eternel : un point perdu dans l'espace infini, enveloppé par la nuit profonde sous la lumière discrète des étoiles.

Ce point perdu dans l'espace : c'est moi ; l'ombre nécessaire, l'irremplaçable amie, c'est la foi ; ces étoiles, le témoignage de Dieu.

Lorsque ma foi était faible, encore privée d'efforts et d'expérience religieuse, elle pouvait encore me sembler incompréhensible et presque effrayante comme la nuit pour un enfant. Mais maintenant que je l'ai conquise, qu'elle est mienne, j'éprouve une joie à vivre, à naviguer en elle, comme sur la mer. Je ne la sens plus comme une ennemie, elle ne me fait plus peur. Au contraire, elle me donne la joie, parce qu'elle est obscure, et représente la transcendance divine.

---

(1) Héb. 11, 1 et suivants.

Parfois, j'aime à fermer les yeux. Mais je sais que les étoiles sont là, à leur place, à leur place exacte, pour rendre témoignage du ciel à mon âme. Et moi, pour un instant, je peux apprécier la nécessité de l'ombre.

Oui, l'ombre est nécessaire, l'obscurité de la foi est nécessaire pour que nous ne soyons pas trop blessés par la trop forte lumière de Dieu.

Pour ma nature d'homme, il n'y a pas d'autre possibilité, et je comprends de plus en plus que la foi n'est pas une mystérieuse et cruelle invention d'un Dieu qui se cache sans m'en donner la raison, mais un voile nécessaire et irremplaçable pour que je le découvre graduellement, respectant les étapes du développement de la vie en moi.

« *Personne ne peut voir Dieu sans mourir* », dit l'Écriture au sens où le voir face à face n'est possible qu'à ceux qui ont passé le stade de la mort.

Pour le stade terrestre — qui est le premier — la lumière est telle, l'infini du mystère et les limites de la nature humaine sont tels que je dois les pénétrer par petites étapes. D'abord, à travers les symboles, puis, dans l'expérience, puis, dès cette terre, dans la « contemplation » si je reste fidèle à l'amour de Dieu.

Mais ce ne sera là qu'un début, l'adaptation du regard de l'âme à une grande lumière. Mais l'évolution continuera sans fin et le mystère restera

toujours là, tant il est vrai que l'immensité de Dieu y est présente.

A vrai dire, qu'est-ce que notre vie d'ici-bas, si non découvrir, prendre conscience, pénétrer, contempler, accepter, aimer ce mystère de Dieu, unique réalité qui nous entoure et dans laquelle nous sommes plongés comme des météores dans un monde sans fin. « *In Deo vivimus et movemur et sumus* » (2), « *en Dieu, nous vivons, nous nous mouvons et nous demeurons.* »

Il n'y a qu'un mystère dont tout dépend et auquel on ne peut échapper, mais il est tellement immense qu'il remplit tout l'espace.

Les découvertes humaines ne font pas bouger d'un doigt le problème : les milliers d'années qui passeront n'ajouteront rien à ce qu'exprimait déjà Isaïe dans sa puissante expression : « *Deus absconditus* », « *Dieu caché* », et Dieu même déclarait à Moïse en adoration devant le buisson ardent : « *Ego sum qui sum* » (3) : « *Je suis celui qui est.* »

Peut-être le ciel était-il moins sombre pour Abraham et les tribus nomades que pour les hommes modernes et la foi plus facile pour les poètes du Moyen Age que pour les techniciens d'aujourd'hui.

---

(2) Act. 17, 28.

(3) Ex. 3, 14.

d'hui. Mais la situation est la même et le rapport entre l'homme et Dieu est lui aussi identique.

Il arrive peut-être à l'humanité tout entière ce qui arrive à chaque homme en particulier. Plus il avance vers la maturité, et plus il lui est demandé de dépouiller sa foi du sentiment et de la poésie. Mais la voie sera encore la même pour le dernier homme qui naîtra sur la terre : « *Et telle est la victoire qui a triomphé du monde : notre foi* » (4).

Dieu demande à l'homme un acte de confiance en Lui et cet acte est la véritable soumission de la créature à son Créateur : un acte d'humilité, un acte d'amour. Cet acte de confiance, cet acte de foi en ce Tout-Puissant, cet assouvissement de notre soif de savoir dans la mer infinie de sa paternité, cette acceptation du plan mystérieux, cette attitude d'écopier à l'écoute de la Parole, ce consentement de l'attente, c'est l'acte d'adoration digne de l'homme sur cette terre.

Mais si, par orgueil, nous ne voulons pas nous mettre sur le sentier de la foi et si nous tournons le dos à la réalité divine et fermons les yeux devant le témoignage des étoiles, qu'avons-nous gagné de plus ? Avons-nous par hasard augmenté notre connaissance du mystère ? Trou-

---

(4) 1 Jn 5, 4.

vons-nous ailleurs plus de lumière pour éclairer notre nuit ? En somme, que savons-nous par nous-mêmes ?

Sans vouloir parler de Dieu, de l'Incarnation du Verbe et de l'Eucharistie, que savons-nous du monde physique qui nous entoure ? De ce qui se passe après la mort ? de la souffrance des animaux et de la destinée des choses ? de ce qui se passe sur Andromède et de ce qu'il advient de la gazelle qui meurt ?

Ce que nous en savons : c'est presque rien ! et ce peu que nous savons reste mal assuré et relatif tant que nous n'arrivons pas à en découvrir les causes premières.

Un sentiment d'angoisse devrait nous étreindre à chaque découverte qui ne peut manquer de nous dire, si nous l'écoutons : « Il t'a fallu tout ce temps pour y arriver ? »

Comme elle reste vraie et précieuse, la recommandation de Jésus : « *Si vous ne vous faites petits... vous n'entrerez pas...* »

Ce que j'ai essayé de dire au sujet de la foi est également vrai pour tous les hommes. Personne ne peut s'esquiver devant cette réalité qui est un don de Dieu, mais qui nécessite notre effort pour nous apparaître.

Dieu nous donne la barque et les rames, mais il dit ensuite : « C'est à toi de ramer. » Et lorsque l'on fait des actes de foi positifs, on exerce en somme cette faculté de croire. L'entraînement développe peu à peu la faculté de croire comme la gymnastique développe les muscles.

David a développé sa foi en acceptant de se battre contre Goliath ; Gédéon a exercé sa foi non seulement en demandant au Seigneur le signe de la rosée sur la toison, mais en livrant bataille avec quelques soldats contre un ennemi en force.

Abraham devint un géant de la foi en acceptant jusqu'à l'extrême limite l'obscurité qui entourait son acte d'obéissance, le sacrifice de son enfant.

Saint Paul dira dans l'Épître aux Hébreux :

*« C'est la foi qui a valu aux Anciens un bon témoignage. Par la foi, les uns se sont laissé torturer, refusant leur délivrance afin d'obtenir une meilleure résurrection. D'autres ont subi l'épreuve des dérisions et des fouets et même celle des chaînes et de la prison. Ils ont été lapidés, sciés, ils ont péri par le glaive, ils sont allés çà et là sous des peaux de moutons, et des toisons de chèvres, dénués, opprimés, maltraités, eux dont le monde était indigne, errant dans les*

*déserts, les montagnes, les cavernes, les antres de la terre » (5).*

Mais plus que tous les hommes et toutes les femmes qui ont vécu dans la foi, deux créatures ont grandi de manière gigantesque, atteignant à une maturité surhumaine.

L'une et l'autre se situent sur la ligne de partage qui sépare l'Ancien et le Nouveau Testament ; l'une et l'autre furent appelées par une vocation si unique et grandiose que le ciel reste en suspens, dans l'attente de leur réponse : Marie et Joseph.

Marie doit devenir la Mère du Verbe, elle doit donner sa chair et ses os au Fils de Dieu. Et Joseph doit voiler ce mystère en se tenant à côté d'Elle pour faire croire à tous que Jésus est son fils.

Pour ces deux créatures, la nuit de la foi n'a pas été seulement l'obscurité, mais la souffrance.

Un jour, Joseph, fiancé de Marie, s'aperçoit qu'Elle doit donner le jour à un enfant et que cet enfant n'est pas de lui.

Y a-t-il des mots capables de convaincre un fiancé que le mystère de cette naissance n'a d'autre explication que la paternité de Dieu ?

---

(5) Héb. 11, 2 et suivants.

Aucun raisonnement ne pouvait rendre à Joseph paix et sérénité si ce n'est sa foi. Mais celle-ci lui découvrait de tels sommets que son âme en prenait le vertige.

Et cependant seule sa foi, nue et douloureuse, put soutenir ce géant, et le placer aux côtés de la Mère de Dieu pour l'accompagner dans son destin et partager entièrement sa mission.

Ce ne sera pas facile de rester dans le sillage d'un homme destiné à souffrir, et d'être l'époux d'une femme qui portera plus tard le nom de Notre-Dame des Douleurs.

L'enfant est né.

Certes, quelques anges sont venus balayer un peu toute cette obscurité. Mais le ciel s'est bientôt refermé sur une plus grande ténèbre. Les enfants de tout un village sont massacrés à cause de cet enfant. Et Joseph et Marie entendent, dans leur fuite, les pleurs et les hurlements des femmes de Bethléem.

Pourquoi ? Pourquoi le Tout-Puissant reste-t-il silencieux ? Pourquoi ne tue-t-il pas Hérode ? Non, il faut vivre de foi. Fuir en Égypte, devenir des exilés et des réfugiés, laisser triompher la cruauté et l'injustice. Et ainsi jusqu'au bout.

Dieu n'a pas rendu le chemin facile à ceux qu'il a placés à côté de son Fils. Il leur a deman-

dé une foi si pure et si vive que seules deux âmes d'une humilité aussi profonde pouvaient répondre à son appel.

Quelle aventure que de passer trente ans dans une maison où Dieu vit dans la peau d'un homme, de manger avec Lui, de l'écouter parler, de le voir dormir, d'apercevoir la sueur sur son visage, le cal sur ses mains de travailleur !

Et tout cela dans la simplicité, comme une chose normale, quotidienne, tellement normale qu'on perd un jour cet enfant dans un pèlerinage comme cela peut arriver à n'importe quelle autre famille, tellement normale que personne ne révélera le mystère, personne ne s'apercevra que le fils du charpentier était le Fils de Dieu, le Verbe fait chair, le nouvel Adam, le ciel sur la terre.

Mon Dieu, quelle foi vertigineuse !

Marie, Joseph, vous êtes vraiment et pour toujours les maîtres de la foi, les modèles parfaits d'après lesquels nous devons inspirer nos actions, corriger notre marche, soutenir notre faiblesse.

Comme autrefois vous étiez auprès de Jésus, soyez encore auprès de nous pour nous accompagner vers l'Eternel, pour nous enseigner à être petits et pauvres dans notre travail, patients dans

l'exil, humbles et cachés dans la vie, courageux dans l'épreuve, fidèles dans la prière et brûlants dans notre amour.

Et lorsque viendra l'heure de notre mort, lorsque l'aurore se lèvera sur la nuit notre amie, que nos yeux puissent, en fixant le firmament, apercevoir la même étoile qui scintillait dans votre ciel quand Jésus vint sur notre terre.

## TABLE DES MATIERES

<i>Introduction</i> .....	7
1 - Sous la grande pierre .....	15
2 - Vous serez jugés sur l'amour .....	23
3 - Tu n'es rien .....	29
4 - Qui conduit le monde ? .....	37
5 - La purification du cœur .....	49
6 - En route vers la prière .....	59
7 - Les temps de la prière .....	67
8 - La prière contemplative .....	81
9 - La contemplation sur les routes ....	95
10 - La purification de l'esprit .....	111
11 - Sectarisme .....	119
12 - Nazareth .....	129
13 - La dernière place .....	141
14 - O toi qui passes .....	151
15 - La révolte des bons .....	165
16 - Le Dieu de l'impossible .....	175
17 - La nuit, mon amie .....	185

... de la ...  
... de la ...

... de la ...  
... de la ...

1. Vous le grande ...
2. Vous sont ...
3. Le ...
4. Qui ...
5. La ...
6. La ...
7. La ...
8. La ...
9. La ...
10. La ...
11. ...
12. ...
13. ...
14. O ...
15. La ...
16. Le ...
17. La ...

---

## Collection " TÉMOIGNAGES "

---

**L'expérience chrétienne  
dans la vie des hommes**

17 - LETTRES A DIEU, par Jean Oger.

Ceux qui doutent des ressources spirituelles des jeunes d'aujourd'hui doivent lire ces *Lettres à Dieu*. Elles ont été écrites par des filles âgées de 17 à 19 ans, qui ne se distinguaient pas par leur piété. Ces témoignages auraient probablement d'autres accents s'ils avaient été rédigés par des garçons, qui ont davantage la pudeur de leurs sentiments. Les filles ont plus de sensibilité : on peut penser qu'elles sont ici les porte-paroles de tous les jeunes d'aujourd'hui, en quête de Dieu sans le savoir. On retrouve dans ces *Lettres* tout ce qui sensibilise la jeunesse actuelle : le désarroi devant une société d'abondance qui n'arrive pas à nourrir décemment tous les hommes, et le rejet d'un monde où règnent le culte de l'argent, l'érotisme, le racisme, la violence et la guerre. La partie la plus originale de ce recueil, ce sont sans doute les *Réponses de Dieu* (écrites par ces jeunes elles-mêmes) aux objections, aux récriminations, aux prières qu'elles avaient exprimées dans une première lettre.

Cet ouvrage permettra à beaucoup de jeunes de mieux percevoir les aspirations dont ils ne sont pas toujours conscients. Elles aideront parents et éducateurs à juger avec moins de rigueur la génération qui leur succédera.

*Deuxième édition*

192 pages

12,00 F

18 - L'INVISIBLE LUMIÈRE, par S-M. Durand.

L'auteur retrace « l'histoire de sa foi », comme le précise le sous-titre : une foi « reçue, cherchée, transmise ». Elle esquisse d'abord sa toute première éducation religieuse, avant la guerre de 1914-1918, puis les deuils qui attristèrent prématurément son enfance, conférant un sérieux spécial à sa vie scolaire et universitaire. Elle dit avec force sa reconnaissance à tels saints ou saintes qui ont éclairé sa route, et son attachement au souvenir de Mgr V. Ghika qui a marqué de façon indélébile sa vie spirituelle. Au cours des années trente, c'est une intense activité apostolique, en particulier un grand effort de catéchèse en Corse. Après les épreuves et les luttes de la seconde guerre, S.M. se consacre à divers mouvements d'action catholique et de pédagogie.

Telles sont les grandes lignes du témoignage, simple et profondément heureux, d'une chrétienne qui, en suivant un chemin parfois difficile de vraie charité, a vu sa foi s'imprégner peu à peu de certitude.

H. G.

(Christus, 26 mai 1972)

144 pages

12,00 F

19 - GRANIT ET AMOUR, par Aimé Roche.

A la suite d'un petit berger, Daniel, nous pénétrons en Lozère, terre de granit et d'amour, âpre et pleine de charme. Ce jeune garçon, devenu homme, fait revivre d'une plume hardie et chargée d'émotion un monde rural en train de disparaître. Tout en gardant son troupeau, Daniel rencontre Ida, une fillette de son âge. Ensemble ils découvrent dans la nature une grande amie, un livre vivant, débordant de couleurs, de parfums et de chants. Inconsciemment aussi leur cœur s'ouvre à l'amour, un amour étonné, craintif, souvent maladroit mais vrai et poignant dans son dénouement. *Granit et amour* : un récit plein de fraîcheur et de mouvement, profondément humain, qui, sous des apparences quelquefois ingénues, cache un rude apprentissage de la vie.

432 pages

24,00 F

## 21 - LE DIEU QUI VIENT, par Carlo Carretto.

« Dieu est-il une présence autonome devant toi, comme toi devant un ami ? Ou n'est-il qu'une présence dans les choses et dans l'homme même ? Peux-tu le rencontrer en tant que personne, te prosterner en sa présence comme Moïse devant le buisson ardent, sentir sa caresse comme Elie sur l'Horeb, entendre sa voix comme les prophètes dans la pénombre du Temple ? Est-il le Dieu de l'immanence ou celui de la transcendance ? Et s'il est vivant, comment vient-il à moi qui suis vivant ? En tant que personne ou sous la forme d'un petit nuage ? Ou sous le biais d'une phrase de l'Evangile ? Tel est le problème. »

*Deuxième édition*

252 pages

19,80 F

23 - EN ATELIER DE VIE CHRETIENNE, par  
Gilles Atrio.

Chabeuil, Châteauneuf, Gouille évoquent à l'esprit de nombreux chrétiens des espaces de prière et des retraites bien connues. Ce livre présente l'expérience de sessions intensives d'un genre voisin, mais tenues essentiellement par des laïcs soucieux de propager la contagion de l'amour. Le héros de l'histoire, « embarqué » par un ami, plutôt à contrecœur, dans un « atelier de vie chrétienne » de trois jours, raconte avec humour son aventure spirituelle. Il y est progressivement transformé par l'expérimentation » du « Voyez-vous comme ils s'aiment » qu'il découvre au sein d'équipes dont les animateurs vivent une spiritualité de chrétiens engagés dans le mariage. Les « Ateliers de vie chrétienne », appelés « Cursillos » dans leur pays d'origine, constituent comme une école d'union à Dieu pour laïcs et se répandent de plus en plus en Europe et en Amérique. Une expérience de groupe à connaître.

224 pages

21,00 F

Achevé d'imprimer le 4 avril 1973

---

**Apostolat des Editions - 91290 Arpajon**

---

Reg. ed. n. 556 - Dép. lég. 2<sup>e</sup> trim. 1973 - Reg. Imp. n. 509